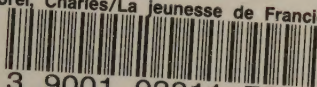


UNIV. OF ARIZONA

PQ1927 .A68 1922

Sorel, Charles/La jeunesse de Francion, mn



3 9001 03811 7688

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

CHARLES SOREL

**LA JEUNESSE
DE FRANCION**

INTRODUCTION ET NOTES
DE
ANDRÉ THERIVE

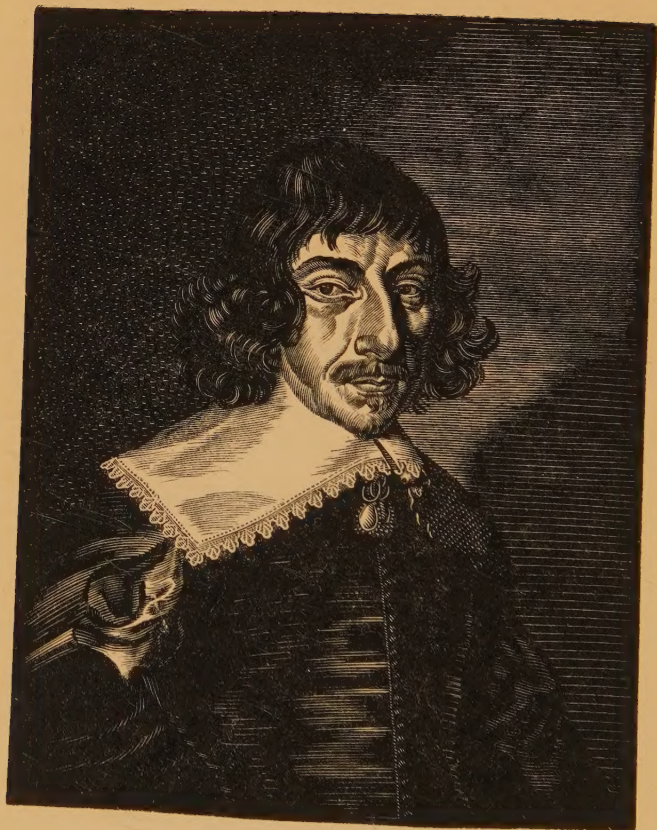
AVEC UN PORTRAIT GRAVÉ SUR BOIS PAR
OUVRÉ

19



23

LA
JEUNESSE DE FRANCION



CHARLES SOREL
SIEUR DE SOUVIGNY
(vers 1597-1674)
Gravé par Achille OUVRE
D'après une gravure de l'époque.

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

PQ
1927
A68
1922

CHARLES SOREL

LA
JEUNESSE DE FRANCION

TEXTE DE 1626

INTRODUCTION ET NOTES

DE
ANDRÉ THÉRIVE

Orné d'un portrait gravé sur bois par Achille OUVRE



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1922

INTRODUCTION

DE

ANDRÉ THÉRIVE



INTRODUCTION

CHARLES SOREL, dont le *Francion* est aux yeux du commun des lecteurs le principal titre de gloire, a fait figure, dès son vivant, d'écrivain malchanceux. Il fut un de ces polygraphes qui défient les lecteurs à la course, mais qu'on lit pourtant, qu'on imite, qu'on plagie plus que les meilleurs. Voilà un fâcheux genre d'estime : il vaut à celui qu'on traite ainsi plus d'oubli voulu que de célébrité. Disons vite que les auteurs qui prêtent si bien à autrui, empruntent aussi souvent aux autres : Sorel n'a pas été beaucoup plus scrupuleux sur ce chapitre que ses contemporains. Il semble avoir vécu d'habitude dans ce domaine infra-littéraire où tout est en commun, idées, style, sentiments, où il n'existe pas de propriété spirituelle, où la bizarrerie même ne vaut pas toujours originalité. Il remua et brassa bien des conceptions dans sa vie, et fit gémir bien des presses ; mais le

plus souvent de façon anonyme, et d'ordinaire avec un succès fugitif ; cet exemple vaut un beau sermon sur l'inanité des écrits.

Il semblait être né pour un siècle où le journalisme eût flori sous sa forme présente ; il eût fait merveille dans la chronique, dans les polémiques gazetières, dans la vulgarisation aussi. Ajoutons qu'il eût réussi à toute autre époque que la sienne. Par malheur il vécut au temps où les lettres ont cessé d'être bourgeoises et populaires pour s'adresser à l'élite et aux délicats. Il ne pouvait plus mal tomber. Aussi son œuvre est-elle, dans l'ensemble, une protestation contre tout ce qui allait triompher et triomphait déjà. Par exceptions, elle suivit quelquefois la mode : ce sont ses pires ouvrages. Du reste c'est peut-être l'intérêt singulier qu'il présente pour nous : à la fois éclectique et chagrin, touche-à-tout et partisan, plein de velléités inutiles, de projets inféconds, d'intuition et de malchance, il nous fait comprendre, par une sorte de contre-épreuve, ce qu'il y a de limité dans le talent et le génie véritables, et pourquoi, sans ces limites, on ne peut rien accomplir. Les qualités d'un homme curieux de tout et d'esprit souple ne sont pas celles d'un créateur.

Il se trouve pourtant que Charles Sorel a

créé une œuvre durable. C'est le *Francion*, précisément, parce que les règles du genre, et une lourde tradition qui pesait sur lui, ne l'ont pas empêché d'y mettre simplement beaucoup de son temps et un peu de sa personne. Encore eut-il l'infortune d'être, à l'égard de cet enfant de sa veine, un simple père naturel, non putatif, et de ne pas jouir paisiblement même de cette gloire-là. Aussi faut-il penser, juste trois cents ans après l'impression de cette œuvre, que de l'éditer franchement, de discuter à son sujet, c'est une espèce de réparation.



Charles Sorel ^(a) naquit en 1602 à Paris où il devait vivre et mourir. Il était de souche picarde. Son père avait servi dans les armées de la Ligue, et avait acheté ensuite une charge de procureur au Parlement de Paris. Il y avait eu des magistrats dans sa famille. C'est dire que les origines de son héros, *Francion*, seigneur de la Porte, sont un peu romancées. Mais il est vrai que sa mère était sœur de Charles Bernard, lecteur du roi et historiogra-

^(a) Cf. touchant sa biographie Nicéron et Roy, *Charles Sorel* (1891). Ce dernier ouvrage, thèse ça et là un peu confuse, est le plus complet qu'on ait sur notre auteur.

phe de France ; et que la propre sœur du romancier épousa le sieur Parmentier, avocat et substitut du procureur général : « *Mon père, dit le Francion de 1633, ne haïssait plus tant les hommes de longue robe... puisqu'une de mes sœurs en avait épousé un.* »

Charles était l'aîné de la famille ; il paraît avoir été élevé comme la plupart des jeunes bourgeois d'alors, avoir connu les collèges d'humanités, affronté le droit, et répugné à cette étude. Il se décida pour une vie indépendante, et se condamna à vivre de sa plume. Sa précocité l'y encouragea.

A treize ans (1615) il avait déjà fait un panégyrique des *Vertus du Roi* ; à seize, un épithalame pour le mariage de Louis XIII. A dix-neuf, il donnait dans le roman pastoral, écrivant (1621) l'*Histoire amoureuse de Cléagénor et Doristée*, tissée de fades aventures, rapt, déguisements et combats de galanterie. A vingt ans, il faisait des libelles, dont l'un sous le nom de Chevalier Rosandre, et des recueils de contes gais, de fabliaux, dirais-je, grimés à la mode galante ; c'est le *Palais d'Angélie* ^(a), ce sont les *Nouvelles françaises* ^(b).

(a) Il s'y trouve le sujet de l'*Amour médecin*.

(b) Il s'y trouve un « Médecin malgré lui » ou mieux, un « Vilain mire ».

On voit que, malgré la tyrannie du goût pastoral, il tentait déjà la voie proprement gaulloise. Du reste, en 1622, il avait déjà fini le *Francion*, qu'il conçut évidemment comme un composé de plaisants récits et de confidences juvéniles, assez particulières à l'étudiant qu'il était alors.

Mais, pour s'avancer dans la carrière des lettres, il n'était guère que de s'attacher à la personne d'un grand, et de travailler pour les fêtes officielles. Nous avons vu les essais poétiques de Sorel ; en 1623, il composa encore des vers pour le Ballet des *Bacchanales* où collaborèrent aussi Saint-Amand, Boisrobert et Théophile. Et dès 1621, il était secrétaire du comte de Cramail ^(a), qui le garda un an.

C'était un Gascon, mondain célèbre, bel esprit, esprit fort aussi... qui fit mourir sa femme de chagrin, mais qui emporte l'estime de Tallemant des Réaux. Il se piquait d'écrire, et nul doute qu'il n'ait fait travailler Sorel à ses œuvres, aux *Jeux de l'Inconnu*, aux *Amours*

(a) V. *Revue de Gascogne*, 1893. Cramail fit aussi des thèses ou conclusions amoureuses adressées aux dames par le bachelier *Erophile*, qui sont citées dans les Remarques du *Berger Extravagant*, le *Tombeau des Romans* qui reproduit le passage des *Amadis* parodié dans le *Francion* (v. page 74) et le *Tombeau de l'Orateur français*, dirigé contre Balzac.

du Jour et de la Nuit, qui mi-grivoises et mi-galantes, étaient assez conformes aux dispositions du jeune homme.

Ensuite Sorel fut à M. de Marceilly, comte de Cypièrre, avec qui il se brouilla rapidement. On peut accorder au *Francion* la valeur d'une espèce d'autobiographie, touchant cette époque de son existence. Puis il servit M. de Baradaz, favori du roi, et dont la fortune subite comme la subite disgrâce devinrent légendaires. En 1626, Sorel paraît avoir conquis sa pleine indépendance. C'est alors qu'il remania le *Francion* qui, sous cette nouvelle forme, eut un grand succès anonyme.

Sa mère mourut hydropique, et son père périt de la fièvre quarte.

En 1635, il acheta la charge d'historiographe de son oncle Charles Bernard, à quoi était attachée une pension et vécut, célibataire, dans la famille de sa sœur, mademoiselle Parmentier, femme du substitut. Ce ménage demeurait au 16 de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, tout près des *Débats*, si l'on veut. Il est dépeint dans le *Roman Bourgeois* par Furetière qui a la plume maligne ; mais, si Parmentier ne ressemblait point à l'affreux procureur Vollichon, on ne saurait manquer de trouver Charles Sorel sous les traits et l'ana-

gramme de *Charroselles*, bourru bienfaisant, oncle-gâteau de la famille, mais enragé barbouilleur de papier. Ce fut assurément un bon oncle ; il dota et maria sa nièce, bien que la fortune ne lui eût guère souri. Il menait une vie paisible et casanière, coupée de quelques villégiatures en Champagne où il avait, non loin de Sézanne, une terre à Soigny (a). Il fréquentait là une société de petits bourgeois de village, prévôts, notaires, médecins, où l'on peut estimer qu'il n'était point dépaysé. Le reste du temps à Paris, il lisait et écrivait dans une soupente que les bons Parmentier lui laissaient pour étude ; et comme il arrive aux vieux garçons, son histoire fut celle de ses amitiés.

Au nombre de ses amis il faut nommer des gens célèbres. Furetière d'abord, qui lui ressemble par tant de points, extraction, esprit, vocation de romancier, et qui fut son familier avant d'être son ennemi mortel : en 1658, ledit Furetière se préparait à briguer l'Académie, et fit paraître une *Nouvelle Allégorique* où, sous couleur de recenser les bons auteurs, il dévoilait Sorel pour responsable du *Francion* et du *Berger extravagant*. La discorde inter-

(a) Il porta le titre de Sorel de Soigny ou Souvigny.

venue, il en fit son Charroselles : cela ne se répara point.

Il fut aussi le familier de Gui Patin, qu'il avait connu jeune, lorsqu'il était un écrivain aisé et que le futur Doyen de la Faculté n'était qu'un étudiant pauvre. Ils restèrent en amitié constante, quand les rôles furent intervertis. Patin lui avait fait aussi un anagramme, mais élogieux : *Clarus sol ero* ^(a). Notons encore le médecin Gui de la Brosse, qui fonda le Jardin des Plantes, — le conseiller Charpentier, — le président Miron, maître des comptes qui fut tué dans les troubles de 1652, et dont la perte le laissa à jamais inconsolable. — l'abbé de Marolles qui devait faire, en maudits vers, son épitaphe :

*Modeste, vertueux, d'un si doux entretien,
Philosophe, orateur, historien fidèle.*

Pour Parmentier, le beau-frère, c'était un bourgeois renforcé, et de tête frondeuse ; il fut grand adversaire de Richelieu, au point qu'on voulut le compromettre dans un complot. Et il va sans dire qu'à l'instar de Sorel même, il n'était « point bigot ni mazarin » ^(b).

En 1663, comme Colbert, pour réparer les

^(a) Je brillerai comme un soleil. Carolus Sorel.

^(b) Gui Patin.

désordres de Fouquet, rétablissait les finances du royaume, Sorel se vit supprimer sa pension régulière. On lui laissa le titre d'historiographe de France, ce qui ne valait qu'honorairement ; ses gratifications, d'abord intermittentes, tombèrent en désuétude. De plus, il perdit une part de son revenu, dans une de ces mesures de « retranchement » sur les rentes de l'Hôtel de Ville, qui faisaient tant crier. Son beau-frère et lui durent quitter et vendre la maison près de Saint-Germain-l'Auxerrois. L'époux de la nièce qu'il avait dotée, hébergea à son tour l'écrivain vieillissant. Il s'appelait Simon de Riencourt, habitait sur la rue des Bourdonnais. Sorel acheva ses jours dans cet asile, modeste, oublié, condamné jusqu'à la fin à ces travaux de librairie qui ne nourrissent point la gloire et guère la bourse.

Gui Patin était mort en 1672. Deux ans après, son ami le suivit, le mercredi, septième de mars. On enterra à Saint-Germain-l'Auxerrois le conseiller du roi, premier historiographe de France, auteur avoué de beaucoup d'œuvres inconnues, auteur secret des livres qui ont perpétué son nom...

Son portrait nous montre un visage qui appelle la sympathie, franc et vigoureux ; ses

yeux bien fendus, un nez sensuel et des lèvres où il y a de l'esprit. Il était grasset et myope, infirmité d'observateur ; fort sobre, mais souvent malade. Il se vit vieillir, bien qu'il ait vieilli longtemps. Gui Patin, qui le connut durant un demi-siècle, le dépeint comme plein de sens, à la fois très sensible et très taciturne : « *il n'y a guère que moi, dit-il, qui le fasse parler* ». Au reste, plus mélancolique d'aspect que de nature ; sans cesse impatient d'écrire et de publier ; toujours vingt livres sur la planche malgré la lenteur des libraires ; son ambition étant de donner « *au public une politique et une morale, qui ne sont point marchandise commune* ». Quant à Furetière, il n'insiste guère que sur ce grand nez aigu, qui plaisait à Patin, mais qui, dit l'auteur du « *Roman Bourgeois* », toujours vêtu de rouge, pouvait à bon droit être appelé *Son Eminence*.



Il ne saurait être question de donner ici une liste complète des œuvres de notre auteur. Nous avons parlé des productions de sa première jeunesse ^(a). En 1626, l'année où il

^(a) Il faut renoncer, au contraire de M. Roy, à lui attribuer les *Aventures Satiriques de Florinde, habitant de la basse région de la lune*. Ce roman licencieux, et du

reprenait *Francion*, il fit paraître l'*Orphise*, histoire cyprienne ; c'est une œuvre galante assez conforme au goût du temps. Et l'année suivante, le *Berger Extravagant*, qu'avait annoncé le *Francion*, et qui est aux romans pastoraux ce que *Don Quichotte* est aux « chevaleries ». Les aventures du héros qui joue au berger dans la banlieue parisienne, et s'y trouve victime de mille farces et avanies, ont du piquant quelquefois, et du languissant le plus souvent. En 1633, il remania encore le *Francion*, dont le succès croissait sans cesse. En 1634 il rédigea une suite à la *Polyxène*, roman galant du sieur François de Molière d'Essertines. En 1648 le roman de *Polyandre* marqua un essai de retour vers le genre réaliste, mais il échoua misérablement.

Tous les autres ouvrages de Sorel ont surtout de l'intérêt pour les bibliographes ; et sans doute les composa-t-il par démangeaison d'écrire et par nécessité plutôt que par goût véritable. Il revint au genre galant en 1642 avec la *Maison des Jeux*, recueil de contes des plus fades, dont le cadre seul rappelle le

reste introuvable, serait inconnu sans un article de M. B. Guégan (*Almanach de l'Armoire de Cilronnier* 1919). Il est fort obscur, fort mal écrit, et semble attribuable à l'Italien Codoni, ami de Tristan l'Hermite.

Décaméron. Il continua sur le même propos en 1669. Cette servitude littéraire n'est pas sans tristesse.

Touchant la religion, on lui attribue (1634) des *Pensées Chrétiennes sur les Commandements de Dieu* ; touchant la morale, la *Solitude et l'Amour philosophique de Cléomède* (1640), le *Chemin de la Fortune* (1663), *De la Prudence et des bonnes règles de la vie* (1673). Comme travaux de librairie, il composa en 1634 la *Science des Choses Corporelles*, en 1637, la *Science des Choses Spirituelles*, qu'il réunit ensuite sous le titre de *Science universelle*. En 1655, il écrivit un curieux *Traité de la perfection de l'Homme*, où se trouvent un essai de méthodologie des sciences et des discours singuliers sur la pédagogie. On verra dans « Francion » quelle rancune il avait gardée contre l'enseignement à la vieille mode. Sa théorie d'une éducation expérimentale, pratique, fondée sur les sciences et les langues, trouverait certainement quelque faveur chez nos réformateurs d'aujourd'hui. Enfin, il nous a laissé, sous le nom de *Bibliothèque française* et de *Connaissance des bons Livres*, un essai de Bibliographie critique, bien précieux aux érudits par la rareté de son dessein. On soupçonne également sa main dans quelques piè-

ces qui surnagent sur le fatras des mazari-nades (a).

Mais sa tâche d'historiographe semble mériter une mention particulière. Sorel s'y adonna studieusement ; il aimait la science historique au point d'avoir réclamé la fondation d'une Académie d'histoire à côté de l'Académie française. Et ses théories pédagogiques ne laissent pas de marquer l'intérêt qu'il prit à sa fonction de chroniqueur officiel (b). En 1629 il publia une compilation sur la *Monarchie française de Pharamond à 752*. En 1633, il pousse ce travail jusqu'aux invasions normandes. De 1635 à 1646, il acheva l'*Histoire du roi Louis XIII* que son oncle et prédécesseur Charles Bernard avait entreprise. En 1658 il écrivit un *Traité des Droits du roi sur la Flandre* ; quatre ans plus tard une *Histoire de la Monarchie sous le règne de Louis XIV* (1643-1661). En 1665, il traita plus généralement de la *Science de l'Histoire* ; en 1666, il revint aux travaux de détail avec un essai sur les *Droits*

(a) La bibliographie chronologique est complète dans la thèse de M. E. Roy. Retenons-en que la défense de Corneille appelée *Jugement du Cid par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse*, est attribuable à notre auteur.

(b) Par certains points il est même un précurseur d'Augustin Thierry et de sa réforme.

et prérogatives des Rois de France. On voit qu'apologétiques ou désintéressés, ces ouvrages marquent une certaine dispersion fâcheuse d'études et de recherches. Là encore Sorel ne put ni donner sa mesure ni se fixer à un propos. Soit que le génie naturel lui manquât, soit que les nécessités le pressassent, cet auteur fécond et désordonné ferait figure, pour la postérité, d'un simple polygraphe, d'un graphomane peut-être, s'il n'avait écrit le *Francion*.



Or il y eut une querelle du *Francion*, cette œuvre n'ayant jamais été avouée officiellement par son auteur. La querelle est depuis longtemps vidée ^(a) ; mais où serait-elle évoquée plus opportunément qu'ici ?

Francion parut en 1623 (privilège du 15 août 1622), avec sept livres, qui valent les huit premiers des éditions courantes, mais sans nom d'auteur. Il eut un succès modeste, et ne fut remanié qu'en 1626, purgé des passages trop licencieux, et accru de quatre livres, mais toujours anonyme. Sous cette

(a) Ce qui n'empêche pas M. François de Nion (*Revue de France*, 1921) d'attribuer le *Francion* à un auteur contrové.

nouvelle forme il connut une quinzaine d'éditions ou contrefaçons. Pour faire bref, il fut remanié encore en 1633, entrelardé de discours moraux, pourvu d'un douzième livre, et affublé cette fois d'un nom d'auteur, *Moulinet*. Un avocat normand de ce nom, mort vers 1624, avait écrit des romans galants : *Chrisaure*, 1612 ; *Floris*, 1613 ; les *Diversités d'Amour*, le *Jardin du Monde*. D'autre part, le nom comique de Moulinet, qui équivalait à « Calino », à « Verboquet » ou à « Gaulard », avait servi à signer les adaptations récentes de *Tiel l'Espiègle*, du *Recueil Normand*, des *Nouvelles* de Des Périers, en particulier le recueil nommé *Facétieux devis*. Sorel, qui a lu ce dernier livre et l'imite, forgea un gentilhomme lorrain avec le sobriquet légendaire et le nom de l'avocat et lui mit sur le dos une préface, embrouillée à dessein, où l'on ne distingue pas si ce Moulinet est présenté comme auteur de tout ou de quelque chose de ce *Francion* célèbre. La supercherie serait déjà évidente, si les meilleurs auteurs de l'époque ne l'avaient aussi dénoncée ^(a), voire les amis intimes de Sorel, Furetière dans son libelle, Patin dans ses lettres. Même, Sorel l'a pratiquement con-

(a) Cf. Bouhours. *Doutes sur la langue français*.

fessée, lui aussi, mais de façon fragmentaire. En 1634 il écrivait dans la *Science des Choses Corporelles* : *Je confesserai bien que s'il y a du piquant dans ce livre, ç'a été moi qui l'y ai inséré. Au pis, aller, quel tort cela me ferait-il ?... s'il est vrai que j'ai fait cela, y a-t-il aucune raison pour m'en repentir ? Or, il y avait eu des inconvenients, qu'il était imprudent de rappeler. Car le roman de 1623 est d'une extrême licence, et c'est à cette époque qu'on persécuta le plus les auteurs libertins et satiriques, et que Théophile fut brûlé en effigie...*

Dans la *Bibliothèque française* (p. 398), Sorel nous commente le *Francion* et pose la thèse de son réalisme avec une compétence bien singulière : « *Lorsqu'il n'avait point achevé ses études, comme le genre de vie qu'il connaissait le plus était celui des Maîtres de collège et des Écoliers, ou de quelques jeunes hommes qui avaient quitté de nouveau cette condition, il avait pris là son sujet... Voulant faire des histoires entièrement vraisemblables et qui décrivissent agréablement la manière dont on vivait dans le monde, il en a fait quelques-unes de fort récréatives. (Au reste) quand les ouvrages ne sont que des exercices de ceux qui les font, et des essais de leurs forces, il n'est pas nécessaire de les mettre au rang de leurs véritables ouvrages. Il n'y a jamais eu*

d'obligation de se dire l'auteur des livres qu'on désavoue en les donnant. » Plus loin : (Sorel) était en l'âge où les autres sont encore sous la discipline des maîtres ; il vaut mieux avoir fait cela que de s'être adonné aux débauches. Il a fait ses premiers livres à dix-sept ans et il en avait composé plus de douze avant qu'il fût sur sa vingt-quatrième année. » Ces lignes étaient écrites quarante ans après, lorsque le plaisir d'avoir fait un des plus célèbres romans du siècle lui donnait d'autres conseils que la simple prudence. Ces demi-aveux, ces demi-excuses sont des preuves bien fortes, mais tardives. Que dire alors de cette déclaration que nous prenons dans l'Avertissement aux Lecteurs de l'édition de 1626 ?

... Je ne doute point que plusieurs, voyant l'opiniâtreté que j'ai à me cacher, n'en aient une aussi grande à s'enquérir de mon nom et qu'ils ne prient instamment le Libraire de le dire.... Je suis content qu'ils tiennent [ce livre] pour un enfant trouvé qui s'est fait de soi-même, ou qui n'a point de père, pour en avoir trop ! Les Lecteurs croient-ils que je sois obligé de leur dire mon nom, puisque je ne saurais apprendre le leur et qu'une infinité de personnes qui ne seront jamais de ma connaissance verront mes ouvrages ? S'il y a quelqu'un à qui je sois obligé de tout découvrir, c'est à mes amis intimes qui prendront mon travail en bonne part, au lieu que les inconnus, qui le mépriseront pos-

sible, me blâmeraient s'ils savaient que je me fusse adonné à des bouffonneries, lorsque j'ai tant de choses sérieuses à dire...

Joignons que le *Francion* inspira plusieurs passages d'*Orphise* et annonçait en 1626 le *Berger Extravagant* ^(a). Or ces deux ouvrages sont avoués par Sorel (*Science des Choses Corporelles* et *Science Universelle*). Le *Tombeau de l'Orateur français* (1628), qui est sans contredit de Sorel et de Cramail réunis, parle aussi du *Francion* d'un ton qui ne convient qu'à l'auteur en personne. Enfin on ne peut attribuer cette fraternité évidente de livres divers à de simples coïncidences, car ce fut la méthode constante de Sorel que de se plagier lui-même perpétuellement : ce polygraphe gardait bien de laisser rien perdre ; aussi *Cléagénor*, la *Maison des Jeux*, les *Nouvelles françaises* et les pièces du recueil de Sercy (1658) reprennent-ils çà et là des sujets semblables, *Polyandre* loue le *Berger*, qui lui-même cite

(a) Le roman de 1626 s'achève ainsi : *En attendant je travaillerai à mettre par ordre les aventures du Berger Extravagant que Francion a composées et les donnerai au public comme une deuxième partie de cette Histoire Comique. FIN.* — Le *Berger* était aussi annoncé au XI^e Livre, dans un passage qui, à partir de l'édition de 1628, le *Berger* étant paru en 1627, disparaît au profit d'un petit démenti bien maladroit.

tout au long *Orphise*, et que vantera à son tour la *Connaissance des bons livres*. L'authenticité du *Francion* ne peut donc pas être contestée, ni la légende du prétendu Moulinet admise une minute par la critique.



Le roman de 1633 constitue donc une espèce de Vulgate. En comptant quelques éditions contrefaites en régression sur ce texte-là, il y a une trentaine d'éditions diverses du *Francion* dans la suite du xvii^e siècle. Encore n'a-t-on pas dû conserver un exemplaire de toutes celles qui furent données au public. On possède deux éditions du siècle suivant ; et les textes qu'il est usuel de se procurer aujourd'hui, réédités depuis 1858 jusqu'à 1909, sont toujours conformes à celui de 1633. Nous avons tenu à suivre les leçons de 1626, qui ne comportent point les discours moraux artificiellement rajoutés par le pseudo-Moulinet, et qui donnent en plusieurs endroits des détails plus naïfs et plus piquants qu'aucune autre ; les données satiriques y sont au complet, sans trop de superflu romanesque. Il ne pouvait être question d'éditer le roman de 1623 ; outre qu'il appartient à une bibliothèque par-

ticulière, il est d'une grossièreté qui, ayant alarmé le public voici trois cents ans, n'offrirait guère d'excuses aujourd'hui.

Au surplus, comme nous l'avons dit déjà, c'est le roman de 1626 qui, le premier, déclencha le succès et qui possède sa constitution définitive... Une note des *Menagiana* a fait supposer qu'il y eut des éditions de 1624 et 1625. Cela ne se peut ; car des phrases de Balzac, citées au Livre XI, n'existent dans les recueils du grand Épistolier qu'avec la date 1625, et à partir de cette année-là. Le même chapitre fait allusion à un grand jubilé de 1629, le précédent ayant été publié au printemps de 1624. Il n'y eut donc pas d'édition intermédiaire. Bref, le *Francion* de 1626 est en un sens l'original complet.

Le titre même de *Jeunesse de Francion* n'est autre que celui dont se sert le héros, en 1626, pour désigner le récit de ses aventures qu'il est censé composer lui-même (Livre XI). En 1633 il est remplacé dans le texte par les *Jeunes Erreurs*. Nous l'avons donné légitimement au fragment continu qu'on lira ci-après, car il se borne aux enfances du personnage et à ses épreuves de jeune homme pauvre.

On peut dire qu'il nous offre une intéressante autobiographie, compte tenu des imitations de

la littérature comique dont son réalisme est alourdi. Car, chose assez rare dans les romans du siècle, qui relevaient d'un genre tenu pour mineur, on y aperçoit par instants des traits de psychologie sincère, et même passablement hardie. Sans doute serait-il imprudent de chercher sans cesse l'auteur derrière son héros, mais on estimera qu'un romancier de vingt ans ne pouvait faire œuvre purement objective en traitant un pareil sujet. Francion c'est donc un Sorel idéalisé, plus noble (encore l'auteur l'embourgeoise-t-il peu à peu dans la suite des remaniements) mais impatient des chaînes sociales et peut-être de la morale aussi... C'est en 1622 l'exemple d'un curieux romantisme juvénile, qu'on chercherait en vain dans le *Page Disgracié* de Tristan, et dans les déclamations libertines des auteurs priapiques ou satiriques d'alors. Il ne faut pas douter cependant que ce héros ne soit un mécréant, en même temps qu'un garçon de libres mœurs. Voici au Livre VII un passage inédit qui le laisse au moins deviner :

Je semais parmi [les autres] le plus qu'il m'était possible de ma nouvelle philosophie dont je vous ai déjà parlé (a).

(a) V. p. 144 et 235.

Quelques esprits y prenaient goût ; et ne s'en fallait guère qu'ils ne désirassent de la pouvoir suivre. Mais d'autres, barbares et stupides, lui faisaient un si mauvais accueil que j'eusse voulu ne leur en avoir jamais parlé. Même, comme c'est l'ordinaire de la bêtise des hommes, ils vinrent à m'accuser de folie ; ce qui me fâcha tant que je me résolus de tenir comme un trésor caché ce que je savais, puisqu'il n'y avait personne qui eût la volonté de s'en servir. « Il ne m'importe, ce disais-je en moi-même. Les hommes refusent leur bien que je leur présente ; ils en porteront la peine ! Il est vrai que j'en pâtirai quelque peu. Mais quoi ! il faut s'accommoder au temps ! La Mort viendra bientôt me délivrer de mes angoisses ! »

Il n'y a pas loin de cette « philosophie » à l'orgueil stoïcien des Charron et des La Mothe Le Vayer, et l'existence d'un tel protagoniste suffit à sauver un roman du commun. Les diverses expériences que Francion prend de la société, son orgueil professionnel d'écrivain, jusqu'à sa vanité insolente de jeune homme, voilà des traits de caractère vivant ; c'est aussi du « vécu » que la satire des gens de lettres. Ennemi du purisme et des maîtres, enragé de poésie libre et personnelle, Sorel a fait de son héros le libertin qu'il dut être au moins quelque temps ; et la confusion entre l'auteur et sa créature est si évidente dans l'ensemble que Francion, auteur feint

de *Berger* et de la *Jeunesse*, sert parfois de prête-nom à Sorel. En un certain sens, il est préférable de ne lire de ce roman qu'une édition partielle comme celle que nous donnons ici : dans ce fragment est au moins respectée l'unité psychologique. Plus tard, *Francion* cesse d'être un gentilhomme pauvre et devient un riche cavalier ; de libertin, il devient moraliste ; et de mémorialiste presque sincère, simple héros de contes galants. Nous avons donc affaire ici au passage le plus cohérent et le plus véridique de ce roman célèbre.

Cela suffirait à expliquer que le *Francion* ait survécu bien mieux que les autres récits réalistes ^(a) ou historiques de son époque : le *Roman Satirique* de Lannel n'est guère lisible, ni le *Page Disgracié*, ni l'*Histoire Comique* de Théophile. Furetière surpasse beaucoup Sorel par son talent d'écrivain ; Scarron par sa drôlerie ; et pourtant le *Roman bourgeois* ni le *Roman Comique* ne supportent la lecture comme *Francion*. Celui-ci, mal conçu, mal développé, étouffé peu à peu de digressions et de contes parasites, n'en a pas moins failli être un roman à la moderne, la monographie d'une âme ; c'est déjà quelque chose d'être

^(a) V. Gustave Reynier, *Le roman réaliste au XVII^e siècle*.

devenu une sorte inférieure de *Gil Blas*, en tant que roman d'aventures, et d'être resté, en tant que roman réaliste, un document précieux.

Mais *Francion* sortait aussi de la tradition comique, où l'on ne se piquait guère d'originalité ; il y entra, sitôt le succès venu, et fut imité partiellement, non sans désinvolture. En un siècle, il connut trois traductions hollandaises, quatre allemandes et une version en anglais. La *Comédie des Comédies* de Barry (1639), le *Cercle des Femmes* de Chapuzeau (1661) nous attestent son influence. On sait aussi plus communément que Molière, Cyrano de Bergerac, Furetière l'ont lu et mis à profit. Le nom du héros, qui figurait par hasard dans les *Amours de Floris*, fut employé dans la *Ménippée de Francion* et la *Comédie Allégorique d'Europe* (1643). Les recueils de contes plaisants l'imitent, le pillent à plaisir : par exemple, le *Facétieux réveil-matin des esprits mélancoliques* (1643), et les *Contes du sieur d'Ouville* (1644). L'album de gravures de Jacques Laigniet contient plusieurs illustrations de l'œuvre de Sorel. Dès 1642, Gillet de la Tessonnière la mit à la scène de telle sorte qu'on y pouvait voir tout autre chose qu'une fantaisie picaresque. Il semble donc que le *Francion* eut un grand succès d'estime, à côté

d'un succès matériel qu'on ne saurait nier. Mais dès 1660, la mode gauloise a décliné dans le genre romanesque : c'en est fait de la vogue littéraire proprement dite ; le goût épuré, la décence des mœurs, la rénovation chrétienne, tout cela fit mettre les récits réalistes au rang des ouvrages mineurs, sinon des ouvrages secrets.

On peut voir d'après cela quelle fut la malchance de Sorel, dont nous parlions en commençant : son indécision dans le propos littéraire, son désaccord avec le nouveau goût du siècle, firent qu'il n'osa résister ni ne sut s'adapter à son époque. Son *Polyandre*, bien plus prétentieux que *Francion*, est une œuvre ennuyeuse, manquée. Il n'était pas de ceux qui se passent des circonstances : sans quoi le *Berger extravagant* eût été une courte parodie immortelle et *Francion* serait aussi célèbre que la *Vie de mon père* ou l'histoire de *Gil Blas*.

On nous saura peut-être quelque gré d'avoir borné notre dessein à publier et commenter les meilleures pages de cet auteur fécond et infortuné.

Nous rappellerons, pour preuve de cette infortune, qu'il prolongea le temps de Henri IV

sous le règne de Louis XIV, qu'il mourut démodé l'année même qui vit naître *Iphigénie* et *l'Art poétique*, mais qu'il avait sans doute péri, en tant que vrai romancier, dès l'an 1626.



NOTE SUR LE TEXTE

L'édition de 1626, qui nous a fourni notre texte, est représentée par un exemplaire unique de la Bibliothèque de l'Arsenal. Elle est éditée chez Pierre Billaine, rue Saint-Jacques, à la Bonne Foi, devant Saint-Yves. Elle comprend onze livres (où le cinquième de 1623 a été coupé en deux moitiés) et quatre tomes in-8°, en tout 890 pages d'une seule pagination. Le privilège reproduit celui de 1623, accordé pour six ans, à compter du 5, et non du 15 août 1622. Le frontispice porte « *Histoire Comique de Francion où les tromperies, les subtilités, les mauvaises humeurs, les sottises et tous les autres vices des personnes de ce siècle sont naïvement représentés. Seconde édition revue et augmentée de beaucoup* ». L'exemplaire conservé offre au Livre III une lacune de quelque quarante lignes, par suite d'une erreur de mise en pages. Nous avons recouru là aux textes postérieurs.

Nous avons délibérément modernisé l'orthographe et la disposition des alinéas.

LA
JEUNESSE DE FRANCION

CHAPITRE PREMIER

MONSIEUR, dit Francion, je serais le plus ingrat du monde si je ne vous accordais tout ce que vous me saurez demander ; car véritablement vous me traitez avec une courtoisie des plus remarquables du monde. Ce m'est un grand bonheur d'avoir rencontré un homme qui ne veut que des paroles pour récompense des plaisirs qu'il me départ ; je m'en vais donc vous satisfaire au mieux qu'il me sera possible.

Son hôte s'étant alors assis sur une chaise proche de son lit, il poursuivit en cette façon :

Puisque nous avons le temps à souhait, il ne sera pas mauvais que je vous dise premièrement quelque chose de mon père : son nom était La Porte, son pays était la Bretagne, sa race était des plus nobles et des plus anciennes, et sa vertu et sa vaillance si notables, qu'encore

qu'il ne soit point parlé de lui dans les histoires de France, à cause de la négligence et de l'infidélité des auteurs de ce siècle, l'on ne laisse pas de savoir quel homme c'était, et en combien de rencontres et de batailles il s'est trouvé pour le service de son prince.

Ayant passé ses plus belles années auprès des grands, où il voyait que sa fortune n'égalait pas son mérite, il s'en retira enfin tout dépité, et vint demeurer en sa patrie, où il possédait quelques terres.

Sa mère, qui s'était remariée depuis la mort de son père, vint à mourir en ce temps-là. Il ne put recueillir la succession sans procès, parce que le mari de la défunte aimait fort à chicaner, et avait recelé quelque chose des meubles, autant pour avoir sujet de passer par les mains de la justice que pour faire son profit. Les instances ordinaires furent formées, et le procès se vit en état d'être jugé par le bailli d'une des principales villes de notre pays. Mon père, qui eût mieux aimé aller à l'assaut d'une ville qu'à la sollicitation d'un juge, ou donner trois coups d'épée que d'écrire ou de voir écrire trois lignes de pratique, fut le plus empêché du monde. Il ne savait de quel côté se prendre pour bien mener son affaire ; et enfin, considérant la force que des présents ont sur des âmes viles, comme celles

des personnes qui sont maintenant élevées aux charges de judicature, il se délibéra de donner quelque chose d'honorable à M. le bailli ⁽¹⁾.

Ce qui lui sembla le plus à propos fut une pièce de satin pour lui faire une soutane ; et, ayant fait l'achat, il s'en alla recommander son procès à son juge, qui lui assura qu'il lui rendrait la justice. Mon père, laissant son laquais à la porte, avait pris le satin sous son bras. Le juge, ne sachant pas ce que c'était qu'il portait, lui demanda :

— Ne portez-vous pas là un sac ? Avez-vous encore quelque pièce à me montrer ?

— Oui, monsieur, ce dit mon père, c'est une pièce de satin qui m'a été baillée par un marchand en paiement de quelque somme qu'il me devait, et je prends la hardiesse de vous la présenter, afin qu'elle vous fasse souvenir des autres pièces de mon procès. Excusez si ce n'est un don digne de votre mérite.

Le bailli, retroussant alors ses moustaches et regardant mon père d'un œil sévère, lui dit :

— Comment, monsieur ! pour qui me prenez-vous, moi qui suis un juge royal dont la candeur est connue en tous lieux ? Croyez-vous qu'il soit nécessaire de me faire des présents pour m'obliger à visiter les pièces d'un procès ? Ne sais-je pas bien à quoi mon devoir m'oblige ? Allez,

allez, je n'ai que faire ni de vous ni de votre satin : encore que mon office me coûte bien cher, je ne veux point en regagner l'argent iniquement, il me suffit d'avoir de l'honneur et de l'autorité ; apprenez à ne plus essayer une autre fois de corrompre ceux qui sont incorruptibles. Est-ce votre procureur qui vous a conseillé cela ? Si je savais que ce fût lui, je lui défendrais de venir aux plaids d'un an, car il doit être mieux instruit que vous de ce qui concerne ma charge.

Lui semblant, à entendre les paroles et à voir les mines de son juge, qu'il était en grande colère, il reprit son satin sous son manteau, et, lui ayant fait une humble révérence, s'en alla sans lui rien dire. La femme, qui l'avait ouï parler d'une autre chambre, et qui ne désirait pas laisser échapper le gain qui se présentait, s'en vint à sa rencontre, et lui dit courtoisement :

— Monsieur, vous avez vu, mon mari est un peu fâcheux, il n'y fallait pas aller de la sorte que vous y avez été ; baillez-moi votre satin, je lui en ferai trouver le présent agréable.

Mon père s'était déjà résolu de s'en faire un habit, encore que ce ne fût pas bien sa coutume de porter du noir, parce qu'il le haïssait infiniment, étant une couleur funeste et malplaisante, qui n'appartient qu'à des gens qu'il n'aimait guère, comme bien contraire à son humeur

martiale. Le satin fut donc mis entre les mains de madame la baillevesse, et M. le bailli, ne sachant pas qu'elle l'eût, se mit à la fenêtre de la salle, et, voyant mon père passer par la cour, lui dit :

— Là, là, monsieur de La Porte, l'on vous pardonne celle-ci, pourvu que vous ne retombiez jamais en une pareille : vous laisserez ici ce que vous m'avez voulu donner : aussi bien vous serait-ce trop de peine de le remporter encore chez vous.

— Je l'ai déjà baillé à madame, ce dit mon père.

Après ceci, il s'esquiva doucement, et s'en alla droit chez son procureur, qui était des meilleurs qui se fassent. Il lui conta tout ce qui s'était passé avec son juge ; et l'autre dit sincèrement :

— Vous ne connaissez pas l'homme, l'on le devrait plutôt appeler preneur que bailli ; car il prend bien et ne baille guère. Il vous a demandé si c'était de mon avis que vous lui offriez un présent, parce qu'il sait bien que nous tous, qui connaissons son humeur, n'avons garde de conseiller à nos parties de faire comme vous : il fallait tout d'un train donner l'étoffe à sa femme, ou, pour le mieux, la lui faire tenir par un tiers, afin de cacher d'autant plus la corruption, et faire que monsieur conservât la renommée qui court de sa prud'homie.

Or, nonobstant le don que mon père avait fait, il perdit son procès tout au long, il fallut qu'il payât les frais et les épices qui se montaient à beaucoup, car le bailli aimait fort les sauces de haut goût. Son adverse partie avait su, du marchand qui lui avait vendu le satin, le présent qu'il en avait fait au juge, et, craignant que cela ne lui fît avoir gain de cause, il avait été voir aussi le bailli, pour le solliciter ; mais, n'osant pas lui rien offrir parce qu'il savait la coutume du personnage, il s'était avisé d'une gentille subtilité, qui couvrait la corruption : c'est que, voyant un beau tableau dedans la salle, il dit qu'il en eût bien voulu avoir un pareil.

— Il est bien à votre service, répondit la dame du logis.

— Je vous en remercie très humblement, répliqua-t-il ; mais dites-moi ce qu'il vous coûte, je vous en donnerai tout à l'heure le même prix.

— Six écus, monsieur.

— Et vraiment en voilà trente-six que je vous baille, lui dit-il en lui mettant entre les mains une bourse. La peine que vous avez eue à l'acheter, et celle que vous aurez à vous accoutumer à ne plus le voir, mérite bien cette somme-là.

La femme du bailli, qui entendait bien à quel sujet il lui donnait tant d'argent de son tableau, recommanda donc si bien son affaire

à son mari, qu'elle lui fit gagner son procès.

Il n'y a chose si cachée au monde, qu'elle ne vienne un jour en évidence. Celle-ci fut publiée par une servante que le bailli avait chassée après l'avoir bien battue. Pour diffamer son maître, elle ne se trouva depuis en pas un lieu où elle ne contât l'histoire, de sorte qu'il fut décrié partout.

Mon père s'en alla communiquer son affaire à son avocat du parlement, pour savoir s'il serait bien fondé en appellation. Celui-ci, qui ne dissuadait jamais personne de chicaner, ne manqua pas à garder sa coutume, et anima mon père à relever son appel par plusieurs raisons :

— Vous qui êtes noble, lui disait-il, il faut que vous montriez que vous avez du courage, et que vous ne vous laissez pas vaincre facilement ; le procès est une manière de combat où la palme est donnée à celui qui gagne, aussi bien qu'aux jeux Olympiques. Voyez-vous, qui se fait brebis, le loup le mange, comme dit le proverbe ; vous avez à vivre aux champs, parmi des villageois opiniâtres qui vous dénieraiient ce qui vous serait dû, espérant de ne vous point payer, si vous vous étiez une fois laissé mener par le nez comme un buffle. Au reste, si vous plaidez en notre illustre cour, il vous adviendra des félicités incomparables : vous serez connu de tel qui n'en-

ne pouvoit jamais parler de vous en qui plus est, vous seriez immortelles, car les régimes que l'on garde consciencieusement sont toujours de vous. L'ouvrage les hommes qui vous aient précédant le tien pour lequel vous prenez tant de peine maintenant. Prenez votre bon ouvrage, et prenez l'air pour vous tout le temps de l'air en. C'est vous tout est la manifestation d'un point aussi passager que vous lequez de point-être votre point. Je vous conseille donc, vous conviendrait de ne point donner de repos à votre point et de ne point faire d'accord, quand elle vous en voudrait. Il n'est que d'être un arde. Ne craignez point qu'il ne soit donné à votre point, car vous avez une autre infatigable chose.

La-dessus, il prit Bartholo et Camille par la main et par la robe : il leur dit les de vous vous ne faites pour point de bien avec de vous point, qui est tout ce qu'il lui fallait, ne sachant pas qu'il était en ce lieu où l'on s'entendait des choses à surprise de leur cœur, à ne se souvenir que des choses de ceux qui l'ont bien aimé, et à juger les points dans l'ouvrage.

L'un lui adressa un point procédant de la nouvelle chose qui se venait, vous traite de l'argent pour le faire recevoir par les bien à qui, car il n'y avait pas apparence que ce fut la grande

connaissance des affaires du palais qui lui étoit
fait obtenir la permission de passer les liasses.
Il n'étoit pas si ignorant qu'il ne sût bien de quelle
sorte il falloit exercer son talent, et comme il
étoit si bon procureur, qu'il procuroit plutôt
pour lui-même que pour autrui (1). Mon père étoit
en une très-mauvaise main; car cet homme-ci
se laissoit gagner par sa parole, afin de faire double
profit, et, au lieu d'avancer l'affaire, il la retardoit
malgré que mon père en étoit, lui faisant entendre
que toutes les procédures civiles qu'il falloit
étaient nécessaires.

Les plus ordinaires discours n'étoient que
d'argent, dont il auroit toujours qu'il lui étoit
besoin pour faire beaucoup de bien, encore qu'il
n'en falloit faire que fort peu: mon père ne lais-
sait pas pourtant de lui en donner autant qu'il en
demandait, afin de l'induire à apporter plus de
diligence en son affaire.

D'un autre côté, l'avocat faisoit des écritures
où il ne mettoit que deux mots en une ligne,
pour gagner davantage, et afin de les enfermer très-
bien, son clerc étoit d'une véritable orthographe
où il se trouvoit une minute de lettres muettes;
et croyez qu'il étoit bien expert de ceux qui
veulent que l'on écrive comme l'on parle, et que
l'on mette *prez* avec un *d* et *deux* avec un *o*.
Outre cela il étoit d'un certain caractère majuscule

rempli de longs traits qui faisaient qu'en une ligne il n'y avait que deux mots ; et le pire était qu'il n'y avait rien que des discours frivoles qui n'éclaircissaient point la matière. Or cet avocat avait cette gentille coutume que, quand il avait quelque chose à acheter, il acquérait, sur les premiers contredits que l'on lui donnait à faire, tout l'argent qui lui était besoin ; car il songeait auparavant combien il était nécessaire qu'il fit de rôles, et il fallait qu'il les emplît après, quand c'eût été d'une chanson.

Mon père ne se put tenir de lui dire un jour, en lui payant de pareilles écritures, que tout ce qu'il avait fait ne servait de rien ; que, pour lui, il en eût autant fait, et possible davantage, encore qu'il ne fût pas du métier, et qu'aussi bien était-ce une chose vaine d'alléguer toutes les lois qui y étaient, vu qu'il était certain que la cour n'y avait jamais égard. Il prit ceci au point d'honneur, et une grosse querelle s'émut entre eux. Mon père, afin de le moins offenser, fit d'une attaque particulière une attaque générale, et se mit à parler contre la bande entière des praticiens, qu'il déchiffra d'une terrible façon :

— Quelle vilenie, disait-il entre autres choses, que ces gens-ci exercent publiquement leurs brigandages ! Ils ont trouvé mille subtilités pour faire que les biens dont il s'agit n'aillent

pas à une des parties, mais demeurent à eux seulement. Les hommes sont-ils si sots que de se laisser tant tirer par ces sangsues ? Ne voient-ils pas bien que tant de procédures fagotées ensemble ne se font que pour les tromper ? A quoi servent toutes ces choses, qui ne rendent pas les causes moins obscures ? Que ne juge-t-on dès l'instant que les plaideurs comparaissent ? Encore, ce qu'il y a de pire, c'est qu'en toutes ces juridictions il y a diverses manières de procéder : je voudrais bien savoir pourquoi. Car que ne me prend-on partout celle qui est la meilleure et la plus courte ? Il faut que je m'imagine que c'est que l'on veut décevoir plus couverte ment ceux qui n'entendent pas le chicanoux.

— Vous vous formalisez de peu de chose, dit l'avocat, et j'oserai bien dire que vous vous plaignez sans raison. Est-il rien de plus beau que la façon dont l'on agite les procès ? N'est-ce pas une marque de la grandeur de la justice que le grand nombre de ressorts qu'elle fait jouer ? Vous autres qui plaidez, ne devez-vous pas avoir du contentement à voir marcher cette grande machine ? Quant à la différence des procédures des juridictions, elle est plus louable que blâmable ; car ne savez-vous pas bien qu'il faut que tout pays ait sa coutume ?

— Je vous le concède pour vous contenter,

répondit mon père : mais je me fâche de ce qu'après tous ces fatras le bon droit n'est point rendu : si l'on le rendait comme il faut, il n'y a point de longueur ni de chicanerie qui ne fût supportable.

Là-dessus l'avocat dit encore plusieurs choses pour défendre son honorable métier : et néanmoins, à la fin, il fut contraint de conclure qu'il y avait beaucoup à redire ; mais que c'était que la Divinité envoyait ce fléau aux hommes pour la punition de leurs énormes péchés, et force lui fut d'accorder à mon père que c'est à tort que l'on appelle en un mot la chicanerie pratique, sans dire de quoi elle est pratique, comme s'il n'y avait que cette pratique-là, ou qu'elle eût une prérogative si grande sur toutes les autres, que ce fût assez de dire cela seulement pour la faire reconnaître.

Pour revenir au procès, il fut distribué à un conseiller le plus fantasque de tous, car, pour dire vrai, je ne sais par quelle fatalité la plupart de ces gens-là deviennent à demi-fous sur leurs vieillesse. Ceux qui ont hanté les cours souveraines s'en étonnent. Les raisons les plus probables sont que, premièrement, pour la plupart, ils sont des âmes abjectes, comme étant nés de parents de basse condition, et que, pour garder leur sotte gravité, ils se séquestrent des bonnes

compagnies, et ne passent leur temps qu'à des choses qui les rendent d'autant plus stupides qu'elles sont les plus viles du monde.

Le rapporteur de mon père, parmi sa solitude ordinaire, s'était rendu un vrai misanthrope ; personne ne se pouvait vanter de le savoir gouverner, de sorte que ses parties ne devaient pas craindre qu'il favorisât l'un plus que l'autre. Tout ce qui pouvait advenir, c'était qu'il ne comprît pas bien l'affaire ; et certes c'était sa coutume de passer par-dessus, et de croire pourtant qu'il n'y avait personne qui l'entendît si bien que lui.

La première fois que mon père l'alla voir, il le prit d'abord pour un crieur des trépassés, le trouvant sur sa porte sans aucune suite, et lui pensa demander qui était mort au quartier. Mais un jeune homme bien brave, venant parler à lui, lui fit une profonde révérence, ce qui lui donna à connaître que c'était le maître du logis. Il s'enquêta qui était ce jeune muguët, et l'on lui apprit que c'était le clerc de monsieur, qui de palefrenier était venu à ce degré où il ne s'oubliait pas à jouer de la harpe.

Pour ce coup-là, le conseiller ne fit rien paraître à mon père de son humeur bizarre ; mais une autre fois il lui en montra une partie, car il lui dit fort bien, comme il lui racontait son fait,

qu'il était un ignorant, qu'il ne savait ce qu'il voulait dire, et lui amenât son procureur, pour lui mieux expliquer son affaire.

Étant retourné le visiter quelques jours après, il s'aperçut qu'il avait une épée ; je ne sais quelle fantaisie lui avait pris à l'heure même de ne vouloir pas que l'on en portât chez lui, non plus que des éperons au palais : tant il y a qu'il ôta incontinent une vieille hallebarbe enrouillée d'un râtelier, qui était en sa salle basse, et, la brandissant au poing, s'en vint mettre en son perron sur son quant-à-moi, comme s'il eût voulu boucher le passage. Mon père lui ayant demandé pourquoi il faisait cela, il lui dit que, le voyant entrer en sa maison avec des armes, il croyait qu'il la voulût prendre d'assaut, et qu'il désirait la défendre.

Ceci n'était qu'une matière de risée ; mais il avait bien d'autres choses qui faisaient maudire à mon père l'heure qu'il avait commencé de plaider ; et enfin, quoi que lui conseillât son avocat, il s'en alla trouver son beau-père, auquel il parla de s'accorder à telle composition qu'il voudrait.

— Mon Dieu ! je vous supplie, lui dit-il, retirons-nous à la hâte de ce gouffre, où nous nous sommes imprudemment jetés ; autrement nous y serons engloutis. Pour moi, j'aimerais autant être en enfer que de plaider, et je pense que le

plus grief supplice que l'on ait inventé pour les damnés, c'est de semer bien du discord entre eux, et de leur faire recevoir des injures dont ils ne peuvent avoir raison, quelques poursuites qu'ils fassent, et quelques peines qu'ils se donnent. Assurez-vous que nous trouverons à la fin que nous ne sommes guère mieux partagés l'un que l'autre. Tout le bien dont nous disputons sera la proie de ces maudites gens, qui ne vivent que du dommage des autres, et qui ne sauraient désirer avoir occasion de s'enrichir sans souhaiter la ruine et le malheur des familles. Ne vaut-il pas bien mieux que nous gardions notre argent que de le donner à ces personnes-là, qui ne nous en sauront point gré, et croiront encore que nous leur serons de beaucoup redevables, nous comptant trois lignes d'écriture une somme hors de raison? Partageons ensemble ce que nous voulions avoir tous deux en entier, ou je vous jure que je suis si harassé des chicaneries passées, que je vous laisserai tout sans disputer dorénavant.

La franchise de mon père plut tant à son beau-père (a) qu'il goûta ses raisons, et il lui dit qu'il songerait à cela plus mûrement. Cependant mon père, ayant vu en son logis une belle fille

(a) *Sic* ! 1633 = à celui qui auparavant ne voulait point ouïr parler d'accord.

du premier lit, qui avait toujours été en pension avec des religieuses, prit dessein de la demander en mariage. ce qu'il fit à la première vue, et l'accord que l'on lui en passa mit fin à toutes les plaideries et rendit camus les procureurs et les avocats ⁽¹⁾.

Un an après qu'il eut épousé cette femme, il eut une fille d'elle, et encore une autre au bout d'un même terme.

Quant à moi, je vins au monde cinq années après qu'ils furent joints ensemble, et ce fut en un jour des Rois ; comme ma mère, ayant été la reine de la fève, s'était assise au bout de la table où elle buvait aux bonnes grâces de tous ses sujets d'une soirée, elle sentit une petite douleur qui la contraignit de se jeter sur son lit, où elle ne fut pas sitôt qu'elle accoucha de moi sans sage-femme, si l'on ne veut appeler sages celles de la compagnie qui étaient à l'entour d'elle.

Ainsi je naquis dauphin et je ne sais quand ce sera que je me verrai la couronne royale sur la tête. L'on but si plantureusement à ma santé par tout le logis, qu'il y parut bien aux tonneaux de notre cave. Maintenant il ne faut pas s'étonner si je bois bien ; car c'est que, me voyant en âge compétent, je veux faire raison à loyale mesure à tous ceux qui m'appelèrent dès ce temps-là

au combat du verre, et je pense que je les y vaincrai.

Pour vous le faire court, ma mère n'étant pas en assez bonne disposition à son avis, se dispensa de me nourrir et me bailla à une femme du village prochain pour me donner à têter ^(a). Je ne veux pas m'arrêter à juger si elle fit bien d'endurer que je prisse du lait d'une autre qu'elle, parce qu'en premier lieu je ne suis pas si mauvais fils que je reprenne ses actions ; et si je vous assure que cela ne m'importe en rien, d'autant que je n'ai point pris de ma nourrice des humeurs qui déplaisent aux hommes d'esprit et de courage. Il est vrai que je me souviens que l'on m'apprit, comme aux autres enfants, mille niaiseries inventées par le vulgaire, au lieu de m'élever petit à petit à de grandes choses, en m'instruisant à ne rien dire de badin ; mais depuis, avec le temps, je m'accoutumai à ce qui est de louable.

Il faut que je vous conte, en passant, une petite chose qui m'arriva après que je fus sevré : j'aimais tant la bouillie, que l'on ne laissait pas de m'en faire encore tous les jours. Comme la servante tenait le poêlon dessus le feu dedans ma chambre, pendant que j'étais encore couché, l'on l'appela de la cour : elle laissa son poêlon

(a) *Texte se disposa de me nourrir et de me bailler...*

à l'âtre, et s'en alla voir ce qu'on lui voulait. Tandis, un maître singe, que nourrissait secrètement depuis peu un de nos voisins, sortit de dessous un lit où il s'était caché, et ayant vu, pensez, d'autres fois donner de la bouillie aux enfants, il prit un peu de la mienne et m'en vint barbouiller tout le visage. Après, il vint m'apporter tous mes habits et me les vêtit à la mode nouvelle, faisant entrer mes pieds dans les manches de ma cotte et mes bras dedans mes chausses : je criai beaucoup, à cause que cet animal si laid me faisait peur ; mais la servante étant empêchée, ne se hâtait point de venir pour cela, d'autant que mon père et ma mère étaient à la messe. Enfin le singe, ayant accompli son bel ouvrage, sauta de la fenêtre sur un arbre, et de là s'en retourna chez lui.

La servante, revenue peu après, et me trouvant en l'état où il m'avait laissé, fit plus de cent fois le signe de la croix, en écarquillant les yeux et donnant des signes de son étonnement ; elle me demanda, avec des caresses, qui m'avait accommodé ainsi ; et, parce que j'avais déjà ouï appeler du nom de diable, quelque chose laide, je dis que c'était un petit garçon laid comme un diable ; car je prenais le singe, qui avait une casaque verte, pour un petit garçon ⁽¹⁾. Mais la servante qui y allait tout à la bonne foi, considé-

rant qu'il n'était point entré d'enfant chez nous, ni personne du monde d'extraordinaire, elle crut fermement qu'un mauvais esprit m'était venu voir ; et, après m'avoir nettoiyé et habillé, jeta plus d'une pinte d'eau bénite par la chambre

Ma mère, étant revenue de l'église, la trouva encore en cette occupation, et lui demanda pour quel sujet elle faisait cela. Elle lui conta, avec une simplicité très grande, en quelle façon elle m'avait trouvé et l'opinion qu'elle avait que ce fût un diable qui était venu dedans ma chambre. Ma mère, qui n'avait pas coutume de croire de léger, rapporta le tout à mon père, qui s'en moqua et dit que c'était une pure rêverie, voulant quasi faire accroire à la servante qu'il n'était rien de tout ce qu'elle avait vu ; mais un valet, qui était entré un peu après elle en la chambre et m'avait vu au même état, comme elle m'interrogeait là-dessus, lui ôta le soupçon qu'il avait, qu'elle se trompât par faiblesse d'esprit.

Le méchant singe revint encore chez nous la nuit suivante, et, ayant aussi étalé tous les jetons d'une bourse sur la table de la salle, comme s'il les eût voulu compter, et ayant aussi renversé beaucoup d'écuelles de la cuisine, s'en retourna avant le jour par les barreaux d'une petite fenêtre qui n'avait point de volet, et qui lui avait déjà servi de passage. Quand les

servantes eurent aperçu tout le ménage qu'il avait fait, elles le dirent à mon père et à ma mère, qui furent presque contraints de s'imaginer qu'il venait un lutin en notre maison (1).

Les impressions que nos serviteurs avaient de cela faisaient qu'ils s'imaginaient que la nuit ils avaient vu beaucoup de fantômes. Même l'un d'eux assura que, s'étant relevé sur les onze heures pour pisser par sa fenêtre, à cause qu'il n'avait point de pot de chambre, il avait aperçu quelque chose dans le jardin qui sautait d'arbre en arbre.

— Je jure, dit mon père, que tous tant que vous êtes, puisque vous voulez me faire accroire qu'il revient ici des esprits, vous ferez les nuits la sentinelle, à quelque fenêtre pour voir si quelque chose vous apparaîtra et m'en venir avertir à l'heure.

Comme il était entier en ses résolutions, l'on accomplit ce qu'il disait, et déjà par huit fois quelqu'un de nos gens avait toujours veillé ou feint de veiller (car je pense qu'ils se laissaient bientôt abattre au sommeil), lorsque celui qui était la neuvième nuit à la guette vint dire à mon père qu'il avait vu quelqu'un dans le jardin. Mon père prend un pistolet, et s'en va tout bellement avec cettui-là au lieu qu'il lui avait enseigné. Il n'y fut pas sitôt, qu'il vit un homme s'en-

fuir vers un endroit de la muraille qui était abattue. Lui de courir après avec son pistolet, qu'il tira en l'air ; ce qui étonna tellement celui qui fuyait, que, avec ce qu'il se heurta contre une pierre, il lui fut impossible de se soutenir davantage ; de sorte que mon père fut auprès de lui avant qu'il eût eu le loisir de se relever : par sa voix, qu'il fut contraint de faire ouïr, en disant que l'on lui pardonnât, notre serviteur reconnut que c'était un paysan d'un bourg prochain ; et, par un panier où il y avait deux ou trois poires de bon-chrétien, mon père vit qu'il était venu là pour dérober ses fruits. Néanmoins il avait un courage si peu porté à tirer vengeance d'une telle canaille, qu'il se contenta de lui bailler deux ou trois coups de pied au cul, et de le menacer de le mettre en justice s'il retournait à sa première faute. Encore fit-il un acte de clémence, bien gracieux et bien agréable.

— Or ça, Lubin, lui dit-il, ma foi, je vois bien que c'est peine perdue de te vouloir empêcher d'avoir toujours de mon fruit ; je ne puis pas faire la garde toutes les nuits, et d'ailleurs je ne veux pas faire de la dépense pour rendre mes murailles plus hautes, mais accordons-nous ensemble : combien veux-tu de poires tous les ans, à la charge que tu ne m'en viendras plus dérober ? Te contenteras-tu d'un cent ?

Alors ce vilain brutal lui répondit : « Par ma fé, monsieur, j'y perdroye. »

Et cette repartie sembla si naïve à mon père, qu'elle le fit plutôt rire que de le fâcher : il continua seulement ses menaces et le laissa aller, étant assez aise d'avoir reconnu quel esprit c'était que notre valet avait vu sur les arbres ; mais, quant à celui qui m'avait tourmenté, et qui avait fait ravage dans la maison, il n'en savait que juger.

Le lendemain il entra dans le logis où était le singe, qu'il vit attaché d'une chaîne de fer dedans la chambre basse. Il demanda à un laboureur, qui demeurait là dedans, à qui appartenait cette bête.

— Monsieur, répondit-il, elle est à un gentilhomme dont je suis affectionné, et qui me l'a baillée en garde. Il est bien vrai qu'elle fait plusieurs plaisanteries : ayant été l'autre jour à la boutique du barbier, elle s'en revint ici et, ayant pris un torchon, le mit au col de notre chat : elle tenait des ciseaux dont elle voulut faire la barbe, de même qu'elle venait d'apprendre et lui coupa toutes les moustaches. Toutefois je voudrais bien n'en être point chargé, elle me fait mille maux : j'ai été contraint de l'enchaîner ainsi, parce que, deux jours après que je l'eus, elle alla à votre maison, où j'avais peur qu'elle ne retournât faire quelque dommage si je lui donnais la liberté. Mon père, s'étant enquis alors particulièrement

du jour préfix que le singe était venu chez nous, découvrit que c'était là le démon dont l'on avait tant parlé et tant eu de crainte.

C'est pour vous dire comme les âmes basses se trompent bien souvent, et conçoivent de vaines peurs ainsi que faisaient nos gens. Vous qui vivez auprès des villages, vous pouvez savoir qu'il n'y a si petit hameau où il ne coure le bruit qu'il y revient quelques esprits ; et cependant, si l'on avait bien cherché, l'on trouverait que les habitants ont fondé ces opinions-là sur des accidents ordinaires et naturels, mais dont la cause est inconnue à leurs esprits simples et grossiers. C'est un grand cas que, si petit que j'aie été, je n'ai jamais été sujet à de telles épouvantes ; car même, lorsque nos servantes, me voulant corriger de quelque chose qu'il ne leur plaisait pas, me disaient qu'elles me feraient manger à cette bête qui m'était venue voir un matin dans le lit, j'avais aussi peu de crainte que si elles ne m'eussent point menacé.

Un jour, mon père et ma mère s'en allèrent à quelque six lieues de nous et, menant mes sœurs en leur compagnie, me laissèrent au logis avec une servante et quelques valets, qui, en leur absence, se résolurent de faire ripaille aux dépens de leur maître, qui avait bon dos, à ce qu'ils disaient. Mais, parce que-je nuisais beaucoup

à leur dessein, ils eussent voulu que j'eusse été encore au ventre de ma mère. Quand ils apprêtaient quelque chose de bon, ils me disaient à tous coups :

— Vous en mangerez ; mais n'en parlez pas à votre maman, Francinet !

Car l'on m'appelait ainsi, ou bien Francionet, parce que, comme vous savez, l'on a cette coutume en France d'appeler les enfants par un diminutif de leur nom, de sorte que l'on en fait parfois de bien plaisants, comme était celui de ma sœur aînée, qui a nom Élisabeth ; et l'on l'appelait Babay — j'aimerais autant dire Barbet ou Barbichon. Pour moi, je promettais donc à notre chambrière de garder le silence et j'y étais bien contraint, si je voulais manger du bon-bon que je voyais (ce sont des mots badins que l'on apprend aux enfants).

J'avais de la curiosité beaucoup, et aperçus qu'un valet prenait le chemin du colombier pour y aller quérir des pigeons, afin de faire chère entière. Je le voulais suivre à toute force, quoique l'on me dit que c'était là que demeurerait la Bête ; et j'y eusse été si la servante ne m'eût retenu bien ferme par le bras, afin que je ne visse point leur larcin : mais quelque bonne garde qu'ils fissent, je leur vis tuer les pigeons et mangeai néanmoins de la fricassée sans faire aucune frime ⁽¹⁾.

Mon père et ma mère étant revenus un jour après, sur l'heure du souper, ils recommandèrent que l'on leur apprêtât vite leur repas ; et ma mère se trouvant dans la cour, dit à celui qui avait été, pendant leur absence, voler les pigeons du colombier, qu'il s'y en allât quérir tout à l'heure deux ou trois paires. Quand je vis que le compagnon était entré dedans et que ma mère prenait le même chemin, je m'écriai :

— Maman, maman, gardez-vous bien d'aller au colombier. C'est là que loge la Bête.

Elle se retourna alors et me demanda qui m'avait fait accroire cela, parce qu'elle ne voulait pas que l'on me donnât de telles épouvantes qui causent quelquefois de grandes maladies aux enfants. Je lui racontai alors tout ce que je savais, depuis un bout jusqu'à l'autre, lui disant principalement que, quand notre valet était au colombier, il ne fallait pas en approcher, si l'on ne voulait pas être menacé, comme moi, par notre chambrière. Je vous laisse à juger si ma mère ne fit pas alors une belle vie à nos gens et si elle ne résolut pas de me laisser toujours à la maison, puisque je prenais si bien garde au tort que l'on lui faisait.

Il faut que je passe sous silence beaucoup de petites naïvetés que je fis en ce bas âge, et que je monte un peu plus haut. Quand l'usage de la

raison me fut venu, l'on me donna un homme pour m'enseigner à lire et à écrire, avec lequel je ne fus pas longtemps ; puis l'on me fit aller tous les jours chez notre curé, qui m'apprit presque tout ce qu'il savait de latin.

J'avais déjà je ne sais quel instinct qui m'incitait à haïr les actions basses, les paroles sottes et les façons niaises de mes compagnons d'école, qui n'étaient que les enfants des sujets de mon père, nourris grossièrement sous leurs cases champêtres. Je leur remontrais de quelle façon il fallait qu'ils se comportassent : mais, s'ils ne suivaient mes préceptes, je les chargeais aussi d'appointement ; de manière que j'avais souvent des querelles contre eux, car ces âmes viles, ne connaissant pas le bien que je leur voulais, et ne considérant pas que, qui bien aime, bien châtie, se cabraient à tous les coups, et me disaient en leur patois : « Ah ! parce que vous êtes monsieur, vous êtes bien aise », et mille autres niaiseries et impertinences rustiques. Quelquefois ils se plaignaient à leurs parents de ma sévérité, et faisaient tant qu'ils venaient prier mon père de m'en charger de ne plus battre leurs enfants, qui n'osaient pas se venger contre moi. Mais je plaçais si gentiment ma cause, que l'on était contraint d'avouer que j'avais bonne raison de les punir des fautes qu'ils commettaient.

Quelquefois j'entendais discourir mon père des universités, où sont les collèges, pour instruire la jeunesse, tous remplis d'enfants de toute sorte de maisons, et je souhaitais passionnément d'y être, afin de jouir d'une si bonne compagnie, au lieu qu'alors je n'en avais point du tout, si ce n'était des badauds de village. Mon père, voyant que mon naturel me portait fort aux lettres, ne m'en voulait pas distraire, d'autant qu'il savait que, de suivre les armes comme lui, c'était un très méchant métier.

Or, parce que les collèges de notre pays n'étaient pas à sa fantaisie, malgré les doléances de ma mère, ayant affaire à Paris, il m'y amena et me donna en pension à un maître du collège de Lisieux, que quelqu'un de ses amis lui avait enseigné⁽¹⁾. Après qu'il m'eut bien recommandé à un certain avocat de ses anciennes connaissances, et l'eut supplié de me fournir tout ce qui me serait nécessaire, il s'en retourna en Bretagne, et me laissa entre les mains des pédants, qui, ayant examiné mon petit savoir, me jugèrent digne de la cinquième classe ; encore ne fut-ce que par faveur.

O quel changement je remarquai, et que je fus bien loin de mon compte ! Je ne jouissais pas de toutes les délices que je m'étais promises ; qu'il m'était étrange de n'être plus avec mon

père, qui me menait quelquefois en des seigneuries qu'il avait hors de la Bretagne ! Que j'étais fâché d'avoir perdu la douce liberté que j'avais, courant parmi les champs d'un côté et d'autre, allant abattre des noix et cueillir du raisin aux vignes, sans craindre les messieurs⁽¹⁾ et suivant quelquefois ceux qui allaient à la chasse ! J'étais alors plus enfermé qu'un religieux dans son cloître, et étais obligé de me trouver au service divin, au repas et à la leçon, à de certaines heures, au son de la cloche, par qui toutes choses étaient là compassées. Au lieu de mon curé, qui ne me disait pas un mot plus haut que l'autre, j'avais un régent à l'aspect terrible qui se promenait toujours avec un fouet à la main, dont il se savait aussi bien escrimer qu'homme de sa sorte. Je ne pense pas que Denis le Tyran, après le misérable revers de sa fortune, s'étant fait maître d'école afin de commander toujours, gardât une gravité de monarque beaucoup plus grande.

La loi qui m'était la plus fâcheuse à observer sous son empire était qu'il ne fallait jamais parler autrement que latin, et je ne pouvais me désaccoutumer de lâcher quelques mots de ma langue maternelle ; de sorte qu'on me donnait toujours ce que l'on appelle *le signe*, qui me faisait encourir une punition. Pour moi, je pensai qu'il fallait que je fisse comme les disciples de Pythagoras,

dont j'entendais assez discourir, et que je fusse sept ans à garder le silence comme eux, puisque, sitôt que j'ouvrais la bouche, l'on m'accusait avec des paroles aussi atroces que si j'eusse été le plus grand scélérat du monde ; mais il eût été besoin de me couper la langue, car, en étant bien pourvu, je n'avais garde de la laisser moisir. A la fin donc, pour contenter l'envie qu'elle avait de caqueter, force me fut de lui faire prononcer tous les beaux mots de latin que j'avais appris, auxquels j'en ajoutais d'autres de français écorché, pour faire mes discours.

Mon maître de chambre ⁽¹⁾ était un jeune homme, glorieux et impertinent au possible ; il se faisait appeler Hortensius par excellence, comme s'il fût descendu de cet ancien orateur qui vivait à Rome du temps de Cicéron, ou comme si son éloquence eût été pareille à la sienne. Son nom était, je pense, le Heurteur ; mais il l'avait voulu déguiser, afin qu'il eût quelque chose de romain et que l'on crût que la langue latine lui était comme maternelle. Ainsi plusieurs auteurs de notre siècle ont sottement habillé leurs noms à la romanesque, et les ont fait terminer *us*, afin que leurs livres aient plus d'éclat et que les ignorants les croient être composés par des anciens personnages. Je ne veux point nommer ces pédants-là ; il ne faut qu'aller à la rue Saint-Jacques,

l'on y verra leurs œuvres et l'on y apprendra qui ils sont.

Mais, encore que notre maître commît une semblable sottise, et qu'il eût beaucoup de vices insupportables, tout ce que nous étions d'écoliers nous n'en recevions pas d'affliction comme de voir sa très étroite chicheté, qui lui faisait épargner la plus grande partie de notre pension pour ne nous nourrir que de *regardeaux*. J'appris alors, à mon grand regret, que toutes les paroles qui expriment les malheurs qui arrivent aux écoliers se commencent par un P, avec une fatalité très remarquable ; car il y a pendant, peine, peur, punition, prison, pauvreté, petite portion, poux, puces et punaises, encore avec bien d'autres, pour lesquelles rechercher il faudrait avoir un dictionnaire et du loisir.

A déjeuner et à goûter, nous étions à la miséricorde d'un méchant cuistre qui, pour ne nous point donner notre pitance, s'en allait promener, par le commandement de son maître, à l'heure même qu'elle était ordonnée, afin que ce fût autant d'épargné et que nous écoulassions jusques au dîner, où nous ne pouvions pas nous recourir ; car l'on ne nous baillait que ce que l'on voulait bien que nous mangeassions. Au reste, jamais l'on ne nous présentait de raves, de salade, de moutarde, ni de vinaigre, crai-

gnant que nous n'eussions trop d'appétit. (1)

Eh Dieu ! quelle piteuse chère, aux prix de celles que faisaient seulement les porchers de notre village ! Encore disait-on que nous étions des gourmands, et fallait-il mettre la main dans le plat l'un après l'autre par certain compas. Notre pédant faisait ses mignons de ceux qui ne mangeaient guère et se contentaient d'une fort petite portion qu'il leur donnait. C'étaient des enfants de Paris, délicats, à qui il fallait peu de nourriture ; mais, à moi, il m'en fallait beaucoup plus, d'autant que je n'avais pas été élevé si mignardement : néanmoins je n'étais pas mieux partagé : et si mon maître disait que j'en avais plus que quatre, que je ne mangeais pas, mais que je dévorais. Bref, je ne pouvais entrer en ses bonnes grâces. Il faisait toujours à table un petit sermon sur l'abstinence, qui s'adressait particulièrement à moi ; il alléguait Cicéron, qui dit qu'il ne faut manger que pour vivre, non pas vivre pour manger. Là-dessus il apporta des exemples de la sobriété des anciens, et n'oublia pas l'histoire de ce capitaine qui fut trouvé faisant rôtir des raves à son feu pour son repas. De surplus, il nous remontrait que l'esprit ne peut faire ses fonctions, quand le corps est par trop chargé de viande, et il disait que nous avions été mis chez lui pour étudier, non pas pour manger

hors de raison, et que pour ce sujet nous devions plutôt songer à l'un qu'à l'autre. Mais, si quelque médecin se fût trouvé là et eût tenu notre parti, comme le plus juste, il eût bien prouvé qu'il n'est rien de pire à la santé des enfants que de les faire jeûner. Et puis, voyez comme il avait bonne raison de prêcher l'abstinence : tandis que nous étions huit à l'entour d'une éclanche de brebis, il avait un chapon à lui tout seul. Jamais Tantale ne fut si tenté aux enfers par les pommes où il ne peut atteindre que nous l'étions par ces bons morceaux où nous n'osions toucher.

Quand quelqu'un de nous avait failli, il lui donnait une pénitence qui lui était profitable : c'était qu'il le faisait jeûner quelques jours au pain et à l'eau, ainsi ne dépensant rien d'ailleurs en verges. Aux jours de récréation, comme à la Saint-Martin, aux Rois et à Carême-prenant, il ne nous faisait pas apprêter une meilleure cuisine, si nous ne donnions chacun un écu d'extraordinaire ; et encore je pense qu'il gagnait beaucoup sur les festins qu'il nous faisait, d'autant qu'il nous contentait de peu de chose, nous qui étions accoutumés au jeûne ; et, ayant quelque volaille bouillie avec quelques pièces de rôti, nous pensions être aux plus somptueux banquets de Lucullus et d'Apicius, dont il ne nous parlait jamais

qu'en les appelant infâmes, vilains et pourceaux. De cette façon, il s'enrichissait au détriment de nos pauvres ventres, qui criaient vengeance contre lui ; et certes je craignais le plus souvent que les araignées ne fissent leurs toiles sur mes mâchoires à faute de les remuer, et d'y envoyer balayer à point nommé. Dieu sait quelles inventions je trouvais pour dérober ce qui m'était besoin.

Nous étions aux noces lorsque le principal, qui était un assez brave homme, festoyait quelques-uns de ses amis ; car nous allions, sur le dessert, présenter des épigrammes aux conviés qui, pour récompense, nous donnaient tant de fruits, tant de gâteaux et de tartes, et quelquefois tant de viande, lorsqu'elle n'était pas encore desservie, que nous découisions la doublure de nos robes pour y fourrer tout, comme dans une besace.

Les meilleurs repas que j'ai pris chez les plus grands princes du monde ne m'ont point été si délicieux que ceux que je prenais après avoir fait cette conquête par ma poésie. O vous, misérables vers que j'ai faits depuis, encore ne m'avez-vous jamais fait obtenir de salaire qui valût cettui-là, que je prisais autant qu'un empire !

J'étais aussi bien aise, lorsque aux bonnes fêtes

de l'année l'avocat à qui mon père m'avait recommandé m'envoyait quérir pour dîner chez lui ; car, à cause de moi, l'on rehaussait l'ordinaire de quelque pâté de godiveau que j'assailais avec plus d'opiniâtreté qu'un roi courageux n'assiégerait une ville rebelle. Mais, le repas fini, mon allégresse était bien forcée de finir aussi ; car l'on m'interrogeait sur ma leçon, et l'on me menaçait de mander à mon père que je n'étudiais point, si l'on voyait que j'hésitasse quelque peu en répondant. C'est une chose apparente que, de quelque naturel que soit un enfant, il aime toujours mieux le jeu que l'étude, ainsi que je faisais en ce temps-là, et toutefois je vous dirai bien que j'étais des plus savants de ma classe. Aussi, quand l'avocat le reconnaissait, il me donnait toujours quelque teston qu'il mettait sur les parties qu'il faisait pour mon père ; de cet argent, au lieu d'en jouer à la paume, j'en achetais de certains livres que l'on appelle les romans, qui contenaient les prouesses des anciens chevaliers.

Il y avait quelque temps qu'un de mes compagnons m'en avait baillé à lire un de Morgant le Géant, qui m'enchantait tout à fait ; car je n'avais jamais rien lu que les épîtres familières de Cicéron et les comédies de Térence. L'on m'enseignait un libraire du Pont-Neuf qui vendait

plusieurs histoires fabuleuses de la même sorte ; et c'était là que je portais ma pécune. Mais je vous assure que ma chalandise était bonne ; car j'avais si peur de ne voir jamais entre mes mains ce que je brûlais d'acheter, que j'en donnais tout ce que le marchand en demandait, sachant bien à qui il avait affaire. Je vous jure, monsieur, que je désire presque d'être aussi ignorant à cette heure qu'en ce temps-là ; car je goûterais encore beaucoup de plaisir, en lisant de tels fatras de livres, au lieu que maintenant il faut que je cherche ailleurs de la récréation, ne trouvant pas un auteur qui me plaise, si je ne veux tolérer ses fautes ; car, pour n'en mentir point, je sais bien où sont tous les livres, mais je ne sais pas où sont les bons : une autre fois je traiterai de ce paragraphe, et je vous prouverai qu'il n'y en a point du tout, et qu'à chacun il y a de trop grands vices à reprendre ; mais sachez que j'excepte les livres que notre religion honore.

C'était donc mon passe-temps que de lire des chevaleries ; et il faut que je vous dise que cela m'époinçonnait le courage, et me donnait des désirs nonpareils d'aller chercher les aventures par le monde ; car il me semblait qu'il me serait aussi facile de couper un homme d'un seul coup par la moitié qu'une pomme. J'étais au souverain

degré des contentements quand je voyais faire un chaplis horrible de géants, déchiqueté menu comme chair à pâté. Le sang qui issait de leurs corps à grand randon faisait un fleuve d'eau rose où je me baignais moult délicieusement ; et quelquefois il me venait en l'imagination que j'étais ce même damoiseil qui baisait une gorgiasse infante qui avait les yeux verts comme un faucon. Je veux vous parler en termes puisés de ces véritables chroniques ⁽¹⁾. Bref, je n'avais plus en l'esprit que rencontres, que châteaux, que vergers, qu'enchantements, que délices et qu'amourettes ; et, lorsque je me représentais que tout cela n'était que fiction, je disais que l'on avait tort néanmoins d'en censurer la lecture, et qu'il fallait faire en sorte que dorénavant l'on menât un pareil train de vie que celui qui était décrit dedans mes livres : là-dessus je commençais déjà à blâmer les viles conditions où les hommes s'occupent en ce siècle, lesquels j'ai aujourd'hui en horreur tout à fait.

Cela m'avait rendu méchant et fripon, et je ne tenais plus rien du tout de notre pays, non pas même les accents, car je demeurais avec des Normands, des Picards, des Gascons et des Parisiens, avec qui je prenais de nouvelles coutumes : déjà l'on me mettait au nombre de ceux que l'on nomme des pestes, et je courais la nuit dans la

cour avec le nerf de bœuf dans les chausses pour assaillir ceux qui allaient aux lieux, pour parler par révérence. J'avais la toque plate, le pourpoint sans boutons, attaché avec des épingles ou des aiguillettes, la robe toute délabrée, le collet noir et les souliers blancs, toutes choses qui conviennent bien à un vrai poste ⁽¹⁾ d'écolier ; et qui me parlait de propriété se déclarait mon ennemi. Auparavant, la seule voix d'un maître courroucé m'avait fait trembler autant que les feuilles d'un arbre battues du vent ; mais alors un coup de canon ne m'eût pas étonné. Je ne craignais non plus le fouet que si ma peau eût été de fer, et exerçais mille malices, comme de jeter, sur ceux qui passaient dans la rue du collège, des pétards, des cornets pleins d'ordures, et quelquefois des étrons volants.

Une fois, je dévalais par la fenêtre un panier attaché à une corde, afin qu'un pâtissier qui était en bas, à qui j'avais jeté une pièce de cinq sous, mît dedans quelques gâteaux ; mais, comme je le remontais, mon maître qui était à mon déçu dans une chambre de dessous, le tira à lui en passant et ne le laissa point aller qu'il ne l'eût vidé. Je descendis en bas pour voir qui m'avait fait cette supercherie, et, trouvant ce pédant sur le seuil de la porte, je reconnus que c'était lui et n'en osai pas seulement desserrer les dents.

O le grand crève-cœur que j'eus ! il me commanda tout à l'heure d'aller prier un autre maître, son voisin, de venir goûter avec lui : je m'y en allai, et le ramenai avec moi jusque dans sa chambre, où je ne vis point d'autres préparatifs sur la table que mes gâteaux, dont il ne me donna pas une miette à manger, tant il fut vilain. Voyez un peu comme il savait bien pratiquer les ordonnances de la lésine, friponnant sur ses disciples pour festoyer ses amis !

— Vous en aurez, monsieur le raquedenaze ⁽¹⁾, ce dis-je en moi-même ; dussé-je avoir la salle ⁽²⁾ ; je vous servirai d'un plat de mon métier.

L'occasion de me venger s'offrit peu après à souhait. Le père d'un de mes compagnons lui avait fait présent d'un pâté de lièvre, qu'il avait dit être bon la première fois qu'il en avait tâté à notre table ; car il se plaisait, je pense, à manger devant nous ce qu'il avait d'exquis, afin de nous faire enrager d'envie, et même il n'en donna pas au fils de celui qui le lui avait envoyé. J'ouïs qu'il commanda de le porter en son étude, parce qu'il en faisait autant d'état que de ses livres, aimant autant la nourriture de son corps que celle de son esprit. Ce lieu, où il l'enferma, n'était entouré que de planches à demi déboîtées, et couvertes d'un côté et d'autre de vieille natte que je décousis en son absence ;

et, comme j'étais fort menu alors, un Gascon, qui était l'un de mes compagnons plus fidèles, levant un ais de toute sa force, je me glissai à la fin dedans le cabinet, autant sacré à Bacchus et à Cérès qu'aux muses : je regardai sous les planches, et détournai tous les livres, sans trouver aucune chose.

Ayant dit mon malheur à celui qui m'attendait de l'autre côté avec grande impatience, j'avais déjà passé mes deux pieds entre les ais pour ressortir à reculons, lorsqu'en me baissant j'avisai une grande caisse où l'année précédente on avait fait un jardin. Un certain démon me conseillant, je m'en retournai vers ce côté-là, et trouvai le pâté enchâssé là dedans. La croûte était dure et de fort peu de saveur, n'y ayant point de beurre ; voilà pourquoi, songeant aussi que ce serait trop que l'emporter tout, je la laissai, et ne pris que la chair, au lieu de laquelle je mis dedans un chausse-pied, qui se trouva sous ma main. Ayant posé le couvercle, j'empaquette le lièvre dans du papier, le donne à mon compagnon, et vais après, avec une aussi grande ardeur que si je l'eusse poursuivi à la chasse. Je vous jure qu'il ne demeura guère entre nos mains, et que nous n'eûmes que faire de songer où nous pourrions le cacher seulement ; car nous le mîmes dedans notre coffre naturel avant que le soir fût

de nous autres écoliers, et le pédant se l'imagina bien, sachant qu'il y en avait entre nous autres qui avaient l'artifice d'ouvrir toutes sortes de serrures. Toutefois, n'en soupçonnant pas un particulièrement du fait dont il était question, il eût volontiers, tant sa rage était grande, fait ouvrir notre corps pour savoir la vérité, comme fit Tamberlan à ce soldat qui avait dérobé le lait d'une pauvre villageoise.

A la fin, il se résolut de nous punir tous, afin de ne point faillir à punir le coupable, ce qui était une injustice bien grande, ne lui en déplaise ; mais quel supplice pensez-vous qu'il nous fit souffrir ? Celui que je vous ai dit tantôt, qui lui était profitable : il dîna tout exprès auparavant que nous fussions sortis de la classe, et se retira après dans son étude. Au sortir de la messe, nous n'avions point trouvé le cuistre pour lui demander nos *bises* ^(a), après lesquelles nous courrions plus allégrement que si le vent de bise nous eût soufflé au derrière ; et croyez que, quand nous avions nouvelle que le boulanger les apportait, nous étions frappés d'un bien doux vent ; aussi ces bises de collège étaient-elles toutes creuses, et l'on ne trouvait rien dedans que du vent au lieu de mie. Je vous laisse à juger

(a) 1633... Nos bises qui sont de petits pains de deux liards que l'on appelle ainsi.

si nous ne devions pas avoir bien faim ; et toutes fois l'on nous fit asseoir à une table où il n'y avait rien que la nappe blanche comme les torchons des écuelles : pour des serviettes, l'usage en était défendu, parce que l'on y torche quelquefois ses doigts, qui sont entourés de certaine graisse qui repaît quand l'on les lèche.

Ayant demandé de quoi dîner au cuistre, il nous apporta le pâté tout fermé, et nous dit : Monsieur veut que vous mangiez votre part de cela. Un Normand affamé ôta la couverture, et, voyant le chausse-pied, se mit tellement en colère contre le cuistre, qui se moquait de nous, qu'il lui jeta toute la croûte aux badigoinces et se sauva après en la chambre d'un sien ami, où il demeura un jour courant, craignant le courroux d'Hortensius. Le Gascon et moi nous nous pâmons de rire, bien que nous eussions le ventre presque aussi creux que les autres, et tous ensemble, ne pouvant avoir chez notre maître de quoi manger, nous fîmes venir quelque chose de la ville, que nous achetâmes de notre argent : ainsi tel en pâtit qui n'en pouvait mais, et notre pédant ne sut point que j'avais dérobé le lièvre.

En ce temps-là j'étais à la troisième, où je n'avais encore rien donné pour les landis⁽¹⁾ ni pour les chandelles, bien que l'on fût déjà près des vacances ; et c'était que mon père avait

oublié d'envoyer cela avec ce qu'il fallait pour ma pension : mon régent, mal content au possible, exerçait sur moi, à cette occasion, des rigueurs dont les autres étaient exempts, et me faisait, quand il pouvait, de petits affronts sur ce sujet. Il était bien aise quand l'on m'appelait *Glisco*, faisant allusion sur une règle du Despautère ⁽¹⁾ où il y a : *Glisco nihil dabit*.

Afin de lui causer plus de dépit, voyant qu'il cherchait partout quelques raisons pour autoriser le supplice qu'il avait envie de me faire endurer, j'étudiais mieux et m'abstenais de toutes sortes de friponneries, si bien qu'il pensa plusieurs fois perdre patience, et m'imputer faussement quelque chose, tant cette âme vile se colérait lorsqu'on n'assouvissait point son avarice. Par sa méchanceté, il m'eût fallu passer par les piques ⁽²⁾, si mon argent ne fût venu à point nommé : je le voulais présenter à la mode que les pédants avaient introduite pour leur profit, lui donnant un beau verre de cristal plein de dragées, et un citron dedans, sur l'écorce duquel je n'avais pas mis toutefois les écus, comme c'est l'ordinaire, mais les avais fourrés dedans par un trou que j'y avais fait.

— Monsieur, lui dis-je avec feintise en lui présentant le verre, vous savez que je suis de loin ; le messager ne m'a pas encore apporté ce qu'il faut pour votre landi : en attendant, je

vous offre ceci de ma seule part, comme des arrhes de dix écus d'or que vous aurez dans quinze jours.

Cette douce promesse alla fendre le rocher qui entourait son cœur, et l'empêchait d'être touché du respect et de l'amitié que je lui témoignais pour vaincre sa sévérité opiniâtre. Il garda le verre, et, me remerciant avec un souris, me versa dans ma toque les dragées ; pour le citron, il le donna à un galoche ⁽¹⁾ de ses mignons, ne sachant pas qu'il était aussi précieux que pas une pomme qui fût dans le jardin des Hespérides. Afin d'en avoir le plaisir tout au long, je le laissai faire ; mais, quand je vis que la leçon était donnée et que l'externe était prêt à sortir de classe, je m'en allai vers lui et m'enquis s'il voulait troquer son citron contre mes dragées. Il s'y accorda, aimant mieux le doux que l'aigret ; et tout de ce pas je m'en retournai à notre Dominé, que je tirai par sa grand'manche, comme il corrigeait un thème. Je lui demandai en riant s'il voulait manger du citron et, en disant cela, je l'ouvris par la moitié avec une jambette ^(a) et lui fit voir les écus.

— Vous n'attendrez pas si longtemps que je vous avais fait accroire, lui dis-je.

(a) Canif en forme de jambe.

— Vous vous représentez avec grâce les choses comme si elles étaient présentes, lui dit Francion, et vraiment, je vous sais bon gré de ce que vous souhaitez ainsi de me voir tant donner le fouet. Où pourrais-je trouver les fesses qui y puissent résister ? Je vous prie, faites forger une cuirasse à mon cul, et la faites peindre couleur de chair, ou me prêtez la peau du vôtre pour le couvrir.

— Ne vous souciez pas, nous pourvoirons à tout, lui répondit-il.

Achevant ces paroles, il vit que Francion tira un peu à soi le rideau de son lit, il avança la tête pour jeter les yeux sur l'endroit le plus reculé de la chambre.

— Que regardez-vous, monsieur ? lui dit alors le seigneur du château.

— Je voulais voir, répondit Francion, s'il n'y avait point ici quelqu'un de vos gens pour le prier qu'il me donnât ce petit tableau qui est attaché à la tapisserie. Il m'est impossible de discerner d'ici ce qui y est représenté.

— Je m'en vais vous le quérir, dit le seigneur ; et, s'étant levé de sa place, il alla prendre le tableau, qui était fait en ovale, et pas plus grand qu'un cadran de soleil à porter en poche, et le mit entre les mains de Francion, qui dit qu'il était marri d'en avoir parlé, puisqu'il était cause qu'il avait pris cette peine-là. En après, il tourna sa vue vers le

tableau, où il vit dépeinte une beauté, la plus parfaite et la plus charmante du monde.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, mettez-vous de tels enchantements dans la chambre de vos hôtes, afin de les faire mourir sans qu'ils y pensent, pour avoir leurs dépouilles ? Ah ! vous m'avez tué en me montrant ce portrait.

— Tout le monde n'est pas si sensible que vous, dit le seigneur ; et, si je l'étais, je serais déjà mort, puisque j'ai beaucoup de fois contemplé les attraits de ce visage.

Francion alors regarda sur la couverture du tableau, car il se fermait comme une boîte, et il vit en écrit : Naïs.

— Que veut signifier cela ? dit-il.

— C'est le nom de la belle, lui répondit le seigneur ; elle est Italienne, comme vous pouvez voir par sa coiffure. Un gentilhomme italien, nommé Dorini, qui vint ici dernièrement, me prêta ce portrait pour huit jours, afin que j'eusse le loisir de le considérer à mon aise. Je l'avais mis en cette chambre-ci, qui est la plus secrète de tout mon château, et où je fais mon cabinet de délices.

— Cette nonpareille dame est-elle encore vivante ? dit Francion.

— Je n'en sais rien, répondit le seigneur, il n'y a que Dorini qui nous le puisse apprendre.

— Ah ! que vous êtes peu curieux de ne vous

en être point encore enquêté ! reprit Francion. L'on voit bien que vous êtes d'une humeur libre, qui se tient dans l'indifférence.

— Il est vrai, repartit le seigneur, et je vous jure qu'étant avec Hélène, que j'allai voir avant-hier, et qui n'a qu'une beauté vulgaire, je pris autant de plaisir que je ne pourrais faire en jouissant de l'incomparable Nais. Fermez les yeux, monsieur, quand vous serez contraint de baiser un visage qui n'aura rien d'attrayant, et vos sens ne laisseront pas d'être chatouillés du plaisir le plus parfait de l'amour, et vous éteindrez l'ardeur que vous aviez pour vous joindre à un corps en qui vos yeux trouvent des sujets d'une extrême passion.

Alors Francion, ayant regardé attentivement le portrait, l'attacha d'une épingle au dossier de son lit, et reprit la parole, ainsi que l'on pourra voir au livre suivant.





CHAPITRE II

Demain, je verrai ce portrait tout à loisir à la clarté du jour, dit Francion ; mais, pour maintenant, il faut que je m'acquitte de ce que je vous dois, et qu'au lieu de vous conter mes aventures courtoises je vous conte mes aventures scolastiques. Figurez-vous donc de voir entrer Francion en classe, le caleçon passant hors de son haut-de-chausse jusqu'à ses souliers, la robe mise tout de travers, et le portefeuille dessous le bras, tâchant de donner un pourri ^(a) à l'un et une nasarde à l'autre. Toujours j'avais un roman caché dessus moi, que je lisais en mettant mes autres livres au-devant, de peur que le régent ne l'aperçût. Le courage m'étant alors crû de beaucoup, je soupirais en moi-même, de ce que je n'avais encore fait aucun exploit de guerre, bien que je fusse à l'âge où les chevaliers errants avaient déjà défait une infinité de leurs ennemis, et je ne saurais vous exprimer le regret que j'avais de voir que mon pouvoir ne répondait pas à ma volonté.

Ne vous étonnez point si j'aimais mieux lire que d'écouter mon régent ; car c'était le plus

(a) Chiquenaude.

grand âne qui jamais monta en chaire. Il ne nous contait que des sonnettes, et nous faisait employer notre temps en beaucoup de choses inutiles, nous commandant d'apprendre mille grimanderies les plus pédantesques du monde. Nous disputions fort et ferme pour les places, et nous nous demandions des questions l'un à l'autre ; mais quelles questions pensez-vous ? Quelle est l'étymologie de *Luna* ? et il fallait répondre que ce mot se dit : *Quasi lux lucens aliena* ; comme qui dirait, en français, que *chemise* se dit quasi *sur chair mise* (¹). N'est-ce pas là une belle doctrine pour abreuver une jeune âme ? Cependant nous passions les journées sur de semblables badineries, et celui qui répondait le mieux là-dessus portait la qualité d'Empereur. Quelquefois ce sot pédant nous donnait des vers à faire, et endurait que nous en prissions de tous entiers de Virgile, pour le mieux imiter, et que nous nous servissions encore, pour parfaire les autres, de certains bouquins, comme de Parnasse et de Textor (²). S'il nous donnait à composer en prose, nous nous aidions tout de même de quelques livres de pareille étoffe, dont nous tirions toutes sortes de pièces pour en faire une capilotade à la pédantesque. Cela n'était-il pas bien propre à former notre esprit et ouvrir notre jugement ?

Quelle vilénie de voir qu'il n'y a plus quasi que des barbares dans les universités pour enseigner la jeunesse ! Ne devraient-ils pas considérer qu'il faut de bonne heure apprendre aux enfants à inventer quelque chose d'eux-mêmes, non pas les renvoyer à des recueils, à quoi ils s'attendent, et s'engourdissent tandis ? On ne sait point de là ce que c'est que de pureté de langage, ni de belles dictions, ni de sentences, ni d'histoires citées bien à propos, ni de similitudes bien rapportées. Mon Dieu ! que les pères sont trompés, pensant avoir donné leur fils à des hommes qui les rempliront d'une bonne et profitable science ! Les précepteurs sont des gens qui viennent presque de la charrue à la chaire, et sont en peu de temps cuistres, pendant lequel ils dérobent quelques heures de classe, pour étudier en passant, de celles qu'ils doivent au service de leur maître. Tandis que leur morue est dessus le feu, ils consultent quelque peu leurs livres, et se font à la fin passer maîtres ès arts ; ils lisent seulement les commentaires et les scolastes des auteurs, afin de les expliquer à leurs disciples, et leur donner des annotations dessus. Au reste, ils ne savent ce que c'est que de civilité, et faut avoir un bon naturel, et bien noble, pour n'être point corrompu, étant sous leur charge ; car ils vous laissent accoutumer à

toutes sortes de vicieuses habitudes sans vous en reprendre.

Notre régent, avec toutes ses belles qualités, ne laissa pas de nous vouloir faire jouer des jeux en français de sa façon, car il tranchait grandement du poète. Il y eut beaucoup d'écoliers qui prirent des personnages, et le désir que j'avais de me voir une fois prince en ma vie m'en fit aussi prendre un ; car c'était une tragédie où il ne venait que des monarques et de grands seigneurs en la scène, et même j'eus tant d'ambition, que je voulus aussi être le dieu Apollon en une moralité latine qui se jouait par intermèdes ⁽¹⁾.

Jamais vous ne vîtes rien de si mal ordonné que notre théâtre. Pour représenter une fontaine, on avait mis celle de la cuisine, sans la cacher de toile ni de branche, et l'on avait attaché les arbres au ciel parmi les nues. Nos habits étaient très mal assortis ; car il y avait le sacrificateur d'un temple de païens qui était vêtu, comme un prêtre chrétien, d'une aube blanche, et avait par-dessus la chape dont l'on se servait à dire la messe en notre chapelle. Au reste, la disposition des actes était si admirable, les vers si bien composés, le sujet si beau, et les raisons si bonnes, qu'en ayant trouvé parmi des vieux papiers quelques fragments il y a deux mois, je pensai vomir tripes et boyaux, tant cela me fit mal au

cœur. Mon Dieu ! ce dis-je, est-il possible que Francion ait proféré autrefois de si sottes paroles ? Et quant et quant, je jetai dans le feu cette horrible pièce.

Lorsque j'en jouai mon personnage, il n'y avait rien qui ne me semblât extrêmement bien fait, et je tâchais d'en imiter les vers, lorsque j'en voulais composer d'autres ; même j'étais si aveugle, qu'encore que j'en eusse trouvé la plupart dans des comédies imprimées, dans la farce de Pathelin et dans le roman de la Rose, d'où le pédant les avait frippés, je ne retranchais rien de la gloire que je lui donnais. Il faut que je vous conte quelques-unes des plaisantes impertinences qu'il commit en sa pièce, aussi bien à la faire représenter qu'à en composer les paroles : Jupiter se plaignait qu'il avait mal à la tête, et disait qu'il allait se coucher, et qu'on lui apprêtât un bouillon et un consommé. Cela eût été bon, si l'auteur eût feint qu'il était à cette heure-là gros de Minerve.

Au reste, il arriva un grand esclandre ⁽¹⁾ : j'avais été tué à la tragédie par mon ennemi, et après cela, je faisais le personnage d'une Furie qui venait tourmenter l'homicide. Pendant que j'étais sur le théâtre avec celui que je poursuivais, il y eut un acteur qui, ayant aussi à changer d'habits, ne savait où mettre ses premiers ; et,

parce qu'il était familier du régent, le voyant nu-tête, il le couvrit d'un turban qu'il avait, et lui jeta sa casaque dessus les épaules, dont il mit après les manches, quoiqu'il eût sa soutane, à cause qu'il faisait encore fort froid. En même temps, celui après qui je courais de tous côtés, tenant un flambeau ardent avec des postures étranges, comme s'il eût été saisi d'horreur de me voir, commença d'hésiter en ses plaintes et récita six fois un même vers, sans pouvoir trouver en sa mémoire celui qui devait suivre, pensant que je m'en souviendrais mieux que lui, à cause que je l'avais ouï répéter, il me disait :

— Comment est-ce qu'il y a après ? Francion, souffle-moi !

Mais, sans songer à ce qu'il me demandait, je tournais d'un côté et d'autre. Notre régent, extrêmement en colère de voir cette ânerie, sort avec son libelle à la main, sans songer au vêtement qu'il avait pris, et le venant frapper d'un coup de poing, lui dit :

— Va, va, ignorant, je n'acquerrai que du déshonneur avec toi ; lis ton personnage.

Cet autre prend le papier, et se retire vite ment derrière la tapisserie, pensant que ce fût le vouloir du régent. Moi, voyant mon maître accouré tout de même que celui qui venait de sortir

(car nos habits, venant des défroques d'un ballet du roi, étaient presque tous pareils), je crus qu'il vînt là, au lieu de lui, pour achever le personnage qu'il n'avait pu faire ; je le prends donc par une manche, comme il m'avait été enseigné, et, le faisant tourner et courir d'un côté et d'autre, je lui passai le flambeau par-devant le nez, tellement que je lui brûlai presque toute la barbe. Tandis que mon compagnon, qui avait manqué, n'oyant point réciter ses vers à mon maître, croyait qu'il les eût oubliés aussi bien que lui, et les lui soufflait si haut, que l'on le pouvait entendre du bout de la salle. Pensant alors qu'il fût devenu sourd, il rentra en la scène, et les lui vint crier aux oreilles : cela me confirma davantage en l'opinion que j'avais conçue, que notre pédant voulût jouer ce personnage de l'homicide ; et, comme j'étais plus fort que lui, je le tourmentai tant qu'à la fin il fut contraint de se laisser choir à terre. Je vous promets que la poix-résine que je brûlais l'entêtait de telle manière, qu'avec les secousses que je lui donnais elle fut cause qu'en un instant il devint comme tout pâmé, et que ses esprits furent si affaiblis, qu'il ne me pouvait pas dire distinctement que je le laissasse. A n'en point mentir, je ne vous nie pas qu'il n'y eût beaucoup de malice de mon côté, et que je ne lui fisse ce traitement quasi

tout exprès pour me venger de la cruauté qu'il avait aucunes fois exercée sur moi ; car, si mon compagnon eût gardé son personnage, je ne lui eusse pas fait souffrir tant de mal ; mais je vous assure bien que jamais, en quelque farce ni en quelque mômeerie que ce soit, l'on n'a pris autant de contentement que l'on fit en nos jeux, où il arriva de si plaisants succès.

L'on me donna la gloire d'avoir le mieux fait de tous les acteurs, qui étaient pour la plupart des caillettes de Parisiens qui, selon les sots enseignements du régent, rempli de civilité comme un porcher, tenaient chacun un beau mouchoir à la main par faute d'autre contenance, et prononçaient les vers en les chantant, et faisant souvent un éclat de voix plus haut que les autres. Pour bien faire, je faisais tout le contraire de ce que mon maître m'avait enseigné ; et, quand il me fallait saluer quelqu'un, ma révérence était à la courtisane, non pas à la mode des enfants du Saint-Esprit, qu'il m'avait fallu contraindre d'imiter. Au reste, je ne faisais des gestes ni des démarches qu'aux lieux où la raison me montrait qu'il en était besoin : mais je me repentis bien à loisir d'avoir trop bien représenté la furie ; car mon régent, voyant que tout le collège et beaucoup de gens d'honneur de la ville s'étaient moqués de lui, voulut tirer de moi

une vengeance exemplaire, et, à la première faute que je commis, il me déchiqueta les fesses avec des verges plus profondément qu'un barbier ne déchiquette le dos d'un malade qu'il ventouse.

En ce temps-là, je vivais avec Hortensius comme de coutume, sinon qu'il nous traitait encore plus mal que les années précédentes ; et même, pendant l'hiver qui avait été extrêmement froid, voyant qu'il ne nous donnait point de bois, nous avions été contraints de brûler les ais de nos études, la paille de nos lits, et puis après nos livres à thème, pour nous chauffer. Un jour, il voulut faire la visite de ma bibliothèque, et, y trouvant force livres français d'histoires fabuleuses, il les emporta tous, disant qu'ils corrompaient mon bon naturel et me gâtaient l'esprit ; car c'était ainsi qu'il l'estimait. Il en trouva de si amoureux, qu'ils servirent beaucoup à enflammer son cœur, à la vue de la fille de l'avocat, qui payait ma pension ⁽¹⁾.

Notez que l'amour triomphe aussi bien du bonnet carré des pédants que de la couronne des rois. Ce qui l'invitait davantage à suivre l'empire de ce petit dieu est qu'il voyait sa puissance révérée et estimée de presque tous les livres des philosophes. Vaincu d'un si doux trait, il commença de rechercher les moyens de plaire à sa

dame et s'habilla plus curieusement qu'il n'avait fait ; car, au lieu qu'il n'avait accoutumé de changer de linge que tous les mois, il en changeait tous les quinze jours ; à chaque matin il retroussait sa moustache avec le manche d'une petite cuiller à marmite, et le ravaudeur notre portier fut employé deux journées à mettre des manches neuves à sa soutane et à recoudre des pièces en quelques endroits déchirés. Jamais il ne s'était regardé chez lui que dans un seau d'eau ; mais alors il fut bien si prodigue d'acheter un miroir de six blancs, où il ne cessait de regarder s'il avait bonne grâce à faire la révérence, ou quelques autres actions ordinaires, et quelquefois il avait beaucoup de peine, car il avait envie de voir s'il avait bonne façon en lisant, et ayant jeté les yeux sur Marc-Tulle, qu'il tenait entre ses mains, il les relevait vers le miroir ; mais il ne pouvait contenter son désir, parce qu'il trouvait que son image, qui y était représentée, haussait la tête aussi bien que lui, et ne regardait plus dans le livre ; de sorte qu'il eût bien voulu tourner sa vue en même temps en deux lieux.

Encore qu'il fût soigneux de son corps, ce n'était pas qu'il se proposât de gagner la bienveillance de sa maîtresse par ce seul moyen ; les qualités de son esprit, qui lui semblaient éminentes, étaient les forces auxquelles il se fiait

le plus : tous les jours il feuilletait les livres d'amour qu'il m'avait pris, et en tirait les discours qui étaient les meilleurs à son jugement pour en remplir dorénavant sa bouche. Entre ces volumes, il y en avait un plein de métaphores et d'antithèses barbares, de figures si extraordinaires, qu'on ne leur peut donner de nom, et d'un galimatias continuel où le plus subtil esprit du monde fût demeuré à *quia*, s'il en eût voulu expliquer quelque chose⁽¹⁾. Néanmoins il appelait l'auteur un Cicéron français, et formait tout son style sur le sien, excepté qu'il tirait encore d'autres de ce temps de certaines façons de parler qui lui semblaient merveilleuses, parce qu'elles n'étaient pas communes, bien que ce fussent autant de fautes dont une fruitière du coin des rucs l'eût repris, et ses beaux auteurs aussi. Je m'en vais vous redire un discours qu'il tint à sa maîtresse, suivant ceux qu'il avait lus. Un jour qu'il la trouva toute seule chez elle, comme il allait tout exprès visiter son père :

— Mademoiselle, lui dit-il, je gagne en perdant, et si, je perds en gagnant, à raison qu'en perdant la fréquentation de monsieur votre père je gagne la vôtre, qui me fait encore perdre d'une autre façon, car je perds ma franchise, en vous oyant discourir. Les incomparables charmes de vos incomparables perfections, que

l'on ne peut assez magnifier, se tiennent si bien sur leurs pieds en assaillant, que ce serait être orbe de raison que de croire de pouvoir se défendre ; par quoi ce sera toujours la cause par laquelle je me dirai votre incomparable serviteur.

Frémonde, ainsi s'appelait la demoiselle, à peine put trouver une réponse à des propos si extravagants. En peu d'heures, elle reconnut la sottise du personnage, qu'elle n'avait jamais vue si manifestement découverte. C'était une bonne marchande : les grands drôles du collège, avec qui je me mettais déjà, me disaient qu'ils voyaient à son encolure qu'elle était du métier, et certainement ils ne s'abusaient en façon quelconque : car, étant demeurée privée de sa mère dès l'âge de quatre ans, son humeur joviale et volage la portait en beaucoup d'excès d'amour envers des jeunes hommes qui la courtoisaient, à la vue même de son père, qui ne se mettait guère en souci pour cela, d'autant qu'il était pauvre, et qu'il s'imaginait qu'elle tâchait d'attraper au trébuchet quelque riche serviteur qui l'épousât. Je me souviens bien que, quand j'étais plus jeune, feignant d'avoir envie de tirer quelque chose de mes pochettes, elle me venait chatouiller partout. Oh ! combien de fois ai-je dit en moi-même, en y songeant :

Que n'ai-je maintenant la faveur que j'avais alors, ou que n'avais-je alors la puissance que j'ai maintenant ! J'eusse chatouillé cette mignarde au lieu où il lui démangeait ; et possible en eût-elle été bien aise, vu qu'il est croyable qu'en ce temps-là elle n'avait essayé des plaisirs de l'amour que par imagination.

Un jour, j'allai chez elle, comme elle était entretenue d'un jeune avocat, qui me demanda, sur quelques propos, si un ancien n'avait pas dit que la pire des bêtes farouches est le médisant et des domestiques le flatteur. Je lui répondis que oui, et que je l'avais lu dans Plutarque ; mais qu'il fallait corriger l'apophthegme, et dire que la pire des bêtes domestiques est le pédant. Ayant loué mon intention, il me dit que j'avais une raison très juste, et qu'il avait été exposé aussi bien que moi à la fureur de ces animaux. Il me demanda après si je savais bien la définition d'un pédant.

— Oui-dà, monsieur, lui répondis-je, *Est animal indecrotabile.*

— Vous avez raison, certes, me dit-il ; aussi ai-je ouï conter que le recteur de l'Université avec les procureurs de la nation et ses autres suppôts, allant la veille de la Chandeleur (suivant leur coutume) porter un cierge au roi défunt, l'on lui vint dire : « Sire, voilà votre fille

l'Université qui s'en vient vous faire la révérence. » — « Mon Dieu, ce dit-il, que ma fille est crottée ! » Toutefois ils ne laissèrent pas de s'approcher, et le recteur lui commença une harangue qu'il entendait avec beaucoup d'impatience, parce qu'elle n'était pleine que de similitudes, pêchées dedans les Propriétés des pierres de Pline, et d'exemples tirés des Hommes illustres de Plutarque ; tellement que, comme il allait commencer un discours qui semblait devoir être bien long, et qu'il disait : « Alexandre le Grand, sire, allant à la conquête de l'Asie... » le roi lui dit : « Ventre saint-gris ! il avait dîné, celui-là, et moi je n'ai pas dîné ⁽¹⁾. » La harangue, qui allait encore durer une bonne heure, fut là tronquée et accourcie, et les pauvres pédants s'en retournèrent en leur royaume, où l'on entend avec bien plus de patience leurs belles fleurs oratoires. Les courtisans, qui étaient là, glorièrent sur leurs habits : ils s'étonnèrent des chaperons de ces chaffourés, et comparèrent la grande escarcelle que porte le recteur à celle où maître Gonin ⁽²⁾ mettait ses instruments pour faire des tours de passe-passe. Ils furent bien empêchés à juger pourquoi les anciens avaient inventé ces vénérables ornements, et s'il faisait plus froid en leur temps qu'au nôtre. Mais ce qui les fit plus rire, fut la crotte qui était sur les robes

des pédants comme de la broderie. Outre cela, ils en avaient tant apporté à leurs pieds, qu'il semblait qu'ils eussent fait venir dedans le Louvre toute celle de-delà les ponts. Le plancher de la chambre du roi en était si plein, que l'on fut plus de deux heures à le nettoyer. Ainsi Francion, l'on peut connaître que, bien que vous ne soyez pas encore de la Logique, vous donnez des définitions aussi bonnes que pourrait faire Aristote, et que véritablement un pédant est un animal indécrottable. Mais parlons d'Hortensius : ne doit-il pas être excepté de cette règle ? Est-il plus mignon que les autres ? De quelle humeur est-il ? Sachons-le un peu.

Là-dessus, il me fallut dire tout ce que j'en savais : Apelles ne dépeignit jamais homme mieux que je fis celui-là par le crayon de mon éloquence, cela s'entend ; de sorte que je fis rire Frémonde à bon escient. Quand j'eus raconté tout ce que je savais, elle dit au jeune avocat le discours que ce maître pédant lui avait fait, il y avait quelques jours, et résolut, avec lui, d'en prendre un plaisir singulier. J'entendis à bâtons rompus leurs propos et dis incontinent :

— Je vous jure, mademoiselle Frémonde, qu'il est devenu amoureux de vous ; car, toutes les fois qu'il me voit, il me dit que vous êtes extrême-

ment parfaite, et me demande si je ne sais point de vos nouvelles.

— Mon Dieu ! Francion, répondit Frémonde, faites-moi ce plaisir que de lui faire accroire qu'il est infiniment en mes bonnes grâces et que je ne vis jamais homme si éloquent que lui.

Dès que je lui pus parler familièrement, je ne manquai pas à m'acquitter de cette charge encore mieux que Frémonde n'espérait ; car je le disposai à l'aller voir dès le lendemain et à lui parler ouvertement de son amour. Il se moquait bien de plusieurs pédants qui n'y entendaient rien, et, entre autres, le fils d'un certain professeur du roi, aux lettres grecques, qui, ayant été voir son accordée, suivant le commandement de son père, ne lui fit aucun compliment et eut toujours une contenance honteuse et niaise. Le professeur, en ayant été averti, lui demanda pourquoi il ne l'avait pas entretenue amoureusement : il lui répondit qu'il ne savait pas comment il fallait faire : « Eh quoi ! âne, lui dit le père, *nonne legisti Ovidium de Arte amandi ?* ⁽¹⁾ » Hortensius s'apprêta bien à faire autrement ; et il lisait même les *Baisers* de Jean Second ⁽²⁾, pour apprendre comment il faut baiser.

Or, la première fois qu'il vit sa maîtresse, il lui fit cette docte harangue : « Comme ainsi soit que vos attraits prodigieux aient dépréhendé

mon esprit, qui avait auparavant blasphémé contre les empanons des flèches de Cupidon, je dois non seulement implorer les autels de votre douceur, ains encore essayer de transplanter cette incomparable influence du ciel, où séjourne votre divinité, en la terre caduque où m'attachent mes défauts. Partant, ne pouvant qu'injustement adresser mon cœur qu'à vous, dès l'instant que je devins merveilleusement amoureux de si amoureuses merveilles que vous êtes, je résolus de le faire sortir de sa place, et l'offrir à vos pieds, bien qu'il fût fait rebellions générales en mon jugement et en ma raison, qui pensèrent à la fin que de vos attraits ils mèneraient les mains si basses, et que ma liberté aurait si bien sur les doigts, qu'il lui serait force de se rendre. Maintenant vous avez fait de si fortes, visibles, puissantes impressions sur mon âme, que jamais aucun imprimeur n'a mieux imprimé feuille que vous l'avez imprimée d'un caractère indélébile ; et ma volonté, y recevant l'idole de vos monstrueuses beautés, y fait grandement les honneurs de la maison : vous aurez donc toujours, à cette cause, l'image de mes affections au-devant de vos yeux, et mettez votre nez dedans, afin de voir comme elles sont énumérables. Arrachez les vôtres de votre cœur pour me réciproquer, s'il vous plaît, et n'affligez plus mon repos, comme vous avez fait ci-devant ! »

Cette belle harangue finie, Frémonde lui dit, en paroles nettes et naïves, qu'elle ne croyait pas avoir puissance de captiver un si bel esprit que le sien, mais qu'elle se figurait qu'il voulait feindre d'avoir de la passion pour avoir sujet d'exercer son éloquence.

— Ah ! bel astre mignon, s'écria-t-il, vous ne connaissez pas que déjà vous êtes haut montée dessus l'horizon de l'accompli, et que la perfection de vos miracles, et le miracle de vos perfections, d'un effort faiblement fort, blessent mon âme jusques au sang. Ah ! demoiselle autant belle que cruelle, et autant cruelle que belle, vous ressemblez bien à ce traître empereur Néron, qui prenait plaisir à voir brûler la ville de Rome ; car vous regardez avec contentement, du haut de l'échauguette de vos mérites, brûler non seulement les faubourgs, mais encore la ville de mon cœur, avec toutes les églises dont je vous ai fait la dédicace. Ne savez-vous pas, mademoiselle, qu'un ancien disait cette mignarde sentence : *Amoris vulnus idem qui facit sanat* ⁽¹⁾. Guérissez un pauvre moribond, c'est à vous à faire ; autrement je chanterai, avec le poète Properce, que vous connaissez pour un bon auteur et sans reproche : *Solus amor morbi non cupit artificem*.

En suite de cela, il dit tant de tripes de latin, que je pense qu'il débagoula tout ce qui était

dedans le pot-pourri de ses lieux communs sous le titre *De amore*. Frémonde, sans faire semblant de trouver de l'impertinence en ses discours, les écoutait attentivement, et ne lui répondait pas néanmoins aussi favorablement qu'il avait espéré ; voilà pourquoi il poursuivait ainsi :

— Quoi donc, belle, plus Vénus que Vénus de Cypre, quelque oraison que moi, misérable passif, puisse faire au genre démonstratif, et quelque syllogisme que je puisse faire couler de ma bouche, vous ne sauriez croire que je sois votre superlatif serviteur *per omnes casus* ?

— Vous n'êtes pas né pour servir, monsieur, répondit alors Frémonde ; il n'y a point de fille, si ambitieuse qu'elle soit, qui se voulût donner la qualité de votre maîtresse ; pour moi, je prendrais plutôt celle de votre esclave.

Hortensius fit là-dessus des répliques qui n'ont point de comparaison en plaisanterie, et les discours de tous les pédants du monde ne sont rien au prix ; car, avec tout cela, il excoriait des mieux la langue latiale ⁽¹⁾, et se servait d'un petit nombre de proverbes grecs dont il entrelardait ses propos. Je vous laisse à juger si Frémonde entendait tout ce qu'il lui disait.

Elle, qui recevait toutes ses offres de service en bouffonnant, selon sa coutume, ne laissa pas de lui assurer qu'elle l'irait visiter dans peu de

temps et ne mènerait que deux bourgeoises de ses voisines en sa compagnie, et possible ce jeune avocat qui lui faisait l'amour, lequel elle lui disait être son cousin-germain. Sachant le jour que la reine de son cœur devait venir en sa maison, il fit force préparatifs, l'amour l'ayant rendu prodigue. Il voulut pour le moins dépenser le demi-quartier d'une pension à lui apprêter une collation somptueuse.

Je songeai que, par aventure, ne m'y prierait-il pas, et que, pour ne laisser le certain, il n'était que de faire son coup de bonne heure. Une bouteille de vin muscat et une autre d'hypocras étaient dans son étude, qui me tentaient d'une étrange façon ; mais quel moyen de les avoir ? Les planches par où j'avais pris le lièvre étaient reclouées. En cette pensée, j'entrai dans la chambre d'Hortensius, où, lui voyant lire un grand livre, je regardai au titre ce qu'il contenait ; c'était un traité de l'État et de la puissance du Grand-Turc.

— Voici un beau livre, me dit-il, j'y viens d'apprendre ce que je ne savais pas encore ; il fait bon vivre et tout remarquer. C'est que l'on ne tourne jamais le cul à ce grand empereur, qui tient le siège de Mahomet, et que l'on s'en va à reculons de devant lui, quand l'on serait même ambassadeur de France. Souvenez-vous bien de

cela, fripon, et l'écrivez tantôt dans votre recueil.

— Voilà, qui est fort plaisant, ce dis-je en riant, car depuis qu'il était amoureux j'étais devenu aussi grand maître que lui ; puis, après, voyant son étude ouverte, j'entrai dedans, tout d'un saut.

— Qu'allez-vous faire là dedans ? me dit-il.

— Je vais chercher votre Ovide, Dominé, lui répondis-je.

— Il est au coin de mes tablettes, répliqua-t-il.

Je n'avais que faire de l'Ovide et eusse plutôt eu affaire d'un os plein ⁽¹⁾ ; et pourtant je ne laissai pas de le prendre pour faire la mine, et, trouvant la bouteille d'hypocras, qui était trop grande pour la cacher dans mes chausses, je l'attachai à une aiguillette derrière mon dos ; puis, forgeant une subtilité admirable, je sors, tenant l'Ovide en ma main, et, marchant toujours à reculons, je dis à mon maître, qui n'avait garde à cette heure-là de tenir la vue sur son livre :

— Monsieur, j'ai tant d'envie de retenir en ma mémoire la révérence que l'on porte au Grand-Turc, que je veux maintenant m'en aller d'auprès de vous comme si vous l'étiez. Je me reculai donc jusqu'à la porte avec des postures de bouffon qui le firent rire ; et, de cette sorte, ayant dérobé sa bouteille sans qu'il l'eût vu, je l'allai décoiffer en mon étude, où j'avalai de bonnes gorgées ; mais, de peur de me rencontrer devant lui lors-

qu'il serait en la fureur qui le posséderait, s'étant aperçu du larcin, tout aussitôt je m'en retournai en sa chambre, où je lui demandai congé de sortir, ce que j'obtins avec un *exeat*. Et, ayant pris ma bouteille sous mon manteau, je fus la vider chez un écolier de ville de mes amis ; puis après je m'en allai trouver Frémonde, avec laquelle je ne craignis point de m'en retourner au collège, parce que je savais qu'elle était aussi capable d'apaiser la colère d'Hortensius que l'est un verre d'eau de rabattre la force d'un verre de vin.

Elle n'avait que ses deux voisines en sa compagnie, comme elle l'avait promis, et entra avec elles chez Hortensius, non pas par la grande porte du collège, mais par une de derrière qu'il avait sur la rue, et que, pour ce sujet, il venait de faire ouvrir, encore qu'il y eût plus de six ans qu'elle était fermée.

Après quelques devis amoureux, il prit une plume, et écrivit sur un papier de certains vers à la louange de sa maîtresse. Une des bourgeoises loua son ouvrage ; mais, se souvenant d'avoir vu cette même poésie parmi celles d'un poète de ce temps, comme elle vit qu'il s'arrêtait, qu'il rongait ses ongles, et qu'il tapait du pied tout de la même sorte que s'il eût eu bien de la peine à parachever les stances qu'il feignait de composer, elle lui dit par raillerie :

— Monsieur, si vous ne vous souvenez point de ce qui suit, je vous dicterai ; écrivez, je le sais bien par cœur, il n'y a qu'un jour que je lus encore cette pièce-là dans un livre dont l'on m'a fait présent.

— Je ne le pense pas, répondit Hortensius, ceci vient entièrement de ma muse.

— Je m'en vais vous réciter la suite, répliqua la bourgeoise, et vous verrez que tout répondra à ce que vous avez déjà écrit.

Alors, lui ayant dit tout mot à mot, elle ne s'en contenta pas, mais entra en l'étude, dans laquelle elle chercha tant, qu'elle y trouva un livre pareil au sien, où elle montra à Hortensius les mêmes vers qu'il avait écrits ; et pourtant il ne se rendit pas : au contraire, il assura toujours qu'il en était l'auteur, et dit, par vanité, que, son esprit étant semblable à celui de ce poète, il s'était rencontré en de mêmes pensées et en de mêmes pointes que lui.

— Ne savez-vous pas, continuait-il, que l'on ne saurait rien dire qui n'ait été dit déjà ? et, si je trouve ici de la différence, car j'ai mis Frémonde et il a mis un autre nom, j'ai mis en un endroit « charmes », et lui « attraits » ; au commencement de ma troisième strophe, vous trouvez « je ne veux pas », et au même lieu de la sienne il y a « je ne veux point ».

Ainsi Hortensius tâchait de cacher son larcin, plus grand que celui que j'avais fait de sa bouteille ; mais il n'était non plus couvert que ne le serait un homme nu qui n'aurait qu'un rets dessus soi. Si l'on n'osa pas, à cette heure-là, se moquer ouvertement de lui, l'on le fit après en beaucoup de bonnes compagnies ; mais, quand j'y songe, la bourgeoise, ayant vu sa première stance, n'avait qu'à se retirer sans voir les autres, et, lorsqu'il eut achevé, si elle eût voulu réciter toute la pièce, comme si elle l'eût vue écrite, on eût indubitablement cru qu'elle eût été une grande sorcière, pensant qu'elle eût deviné ce qu'Hortensius fût venu à l'heure même de composer.

Cette invention n'étant pas alors en son esprit, elle se servit de celle que je vous ai dite, qui vaut bien autant ; et notre pédant, afin de faire oublier ceci, commença incontinent de mettre tout par écuelles, chargeant la table d'une honnête collation : les confitures sèches et liquides n'y manquèrent non plus que l'eau à la rivière ; mais il y avait une bouteille d'hypocras qui manquait, et que l'on ne pouvait trouver ; il se fallait contenter de celle de vin muscat : toutefois Hortensius ne fit point paraître que le larcin que l'on lui avait fait le mît en colère, à cause qu'il craignait, pensez, que sa maîtresse ne le trouvât

de mauvais naturel. Moi, bien aise, je pris la hardiesse de venir jusques au lieu où était Frémonde, qui me fit autant de bien qu'il lui était possible, me donnant ce qui lui restait après avoir rempli son ventre et ses pochettes.

Hortensius avait coutume, quand il festoyait quelqu'un chez lui, de manger plus lui seul que tous ceux qui étaient à sa table, afin que tout au moins la plupart de la dépense se tournât à son profit. Il avait donc déjà bien fait son office à nettoyer les plats, et encore mieux à vider les bouteilles, tellement qu'il était entré en une humeur la plus gaillarde du monde : à tout propos, il contait quelque petite histoire d'amour ; mais, parce qu'il avait un vice en liant ses périodes que plusieurs autres commettent, comme il y en a qui disent toujours : « Enfin », la compagne de celle qui lui avait fait un affront pour sa poésie le remarqua incontinent, et, à la première fois qu'il dit : « Pour le faire court », car c'étaient les mots qu'il répétait, elle lui répondit :

— Si vous nous voulez plaire, il ne faut pas dire si souvent : « Pour vous le faire court », parce que tout résolument nous le voulons long.

Cette privauté accrut son allégresse, et lui fit boire encore trois coups ; de sorte qu'il chancelait à chaque moment. L'on lui demanda s'il

apprenait à danser, et s'il répétait les passages de quelque courante. N'ayant pas le soin de cacher sa maladie, il répondit :

— Il y a un certain auteur anonyme, que je pense, qui dit que *Bacchus dolosus luctator est, primum caput, deinde pedes tentat* ⁽¹⁾. Aussi je reconnais bien cette cautèle, *medius Fidius* ; il m'a donné le croc-en-jambe pour me faire tomber, et m'a assailli par en haut au même temps.

Comme il tenait ce discours, l'amant de Frémonde vint avec deux de ses amis, et encore deux bourgeoises des plus gausseuses de la ville.

— Monsieur, dit l'avocat à Hortensius, ayant à parler à Mademoiselle Frémonde, nous sommes entrés franchement en votre maison, de quoi je vous supplie de nous excuser.

— Il n'est pas besoin que vous usiez de compliments, interrompit Frémonde, je m'assure que monsieur est très aise de votre venue et n'a point d'ennui, sinon de ce qu'il voit que vous êtes arrivés trop tard pour la collation.

Alors une de ses compagnes dit : « Il y a bien encore quelque peu de vin muscat. »

— *Salva pace*, madame, dit le cuistre.

— Eh bien, dit Hortensius, va-t'en mettre ordre que mon compère le cabaretier m'en

envoie du meilleur, avec quelque pièce de rô.

Or, il disait cela parce qu'étant déjà fort tard, et voyant que les derniers venus avaient amené un vieilleux, il s'imaginait bien qu'il fallait qu'il donnât à souper à tout ce qu'il y avait de personnes dedans sa chambre, vu qu'ils y demeureraient encore beaucoup de temps : néanmoins il n'en avait point de fâcherie, d'autant qu'il lui semblait que c'étaient des gens d'une si bonne humeur, qu'il ne pouvait moins que d'acheter leur compagnie.

Comme le cuistre voulut sortir, je le priai de me mener avec lui, car, n'ayant pas souvent la liberté, j'étais bien aise d'aller par la ville, pour quelque sujet que ce fût. Il fut si doux à cette fois-là, qu'il m'accorda ce que je désirais ; car il en avait toute-puissance. Nous allâmes donc ensemble chez le cabaretier ; mais nous n'y trouvâmes rien qui nous duisît, et nous ne prîmes que du vin. Nous fûmes d'avis d'aller jusqu'à la rôtisserie de Petit-Pont^(a). Le cuistre acheta un chapon, et, voulant encore avoir un aloyau, il alla voir chez tous les rôtisseurs s'il n'en trouverait point quelque bon. J'en avisai un, qui me sembla de bonne grâce, et m'en allai le marchander. La rôtisseuse avait été nouvellement

(a) Rue Saint-Jacques.

mariée ; elle n'entendait pas encore le train de la marchandise : je lui demandai ce que valait son aloyau, elle me le fit vingt-quatre sols, qui était trois fois plus qu'il ne valait.

— Un viédaze ⁽¹⁾, lui dis-je en m'en allant.

Et alors son mari, voyant qu'elle chassait les chalands de sa boutique, en surfaisant par trop la marchandise, lui dit :

— Je ne sais à quoi tu songes de faire cela si cher ! Si tu faisais toujours ainsi, je ne vendrais rien ; rappelle-moi ce garçon.

Voulant alors réparer sa faute, et croyant qu'un viédaze fût quelque monnaie étrangère qui eût cours depuis peu, elle me rappela le plus haut qu'elle put, me disant : « Holà ! marchand, en voulez-vous donner viédaze et demi ? »

Cette naïveté me fit tant rire, que je ne sais si j'ai jamais ouï chose qui m'ait donné plus de contentement. Je m'en retournai tout ravi vers sa boutique, et lui dis que je lui donnerais deux viédazes si elle voulait ; mais le mari, s'approchant, voulut faire le sérieux, et me dit :

— Là, là, vous êtes trop vilain aussi ; ce qu'elle a dit, ce n'est pas par malice, ce n'est que par méprenture. Une autre fois elle ne vous surfera pas tant ; donnez-m'en douze sous.

Notre cuistre vint, qui lui en donna dix, dont il se contenta ; et, après cette belle aventure,

nous nous en retournâmes au collège avec notre achat.

Après que j'eus bien fait rire la compagnie de ce petit conte que je rapportai fidèlement, chacun se mit à table pour le souper, et n'y eut que les dames qui avaient assisté à la collation qui ne mangèrent point. Quant à Hortensius, il ne laissa pas enrouiller ses dents. Oh ! qu'il lui faisait bon voir ronger artificieusement une cuisse de poulet, en tournant la tête du côté de Frémonde, et retournant les yeux sens dessus dessous, pour lui jeter des regards amoureux ! Mais c'était une chose bien plus belle de voir comme j'étais derrière la même Frémonde, pour avoir d'elle les morceaux qui me plaisaient bien plus que ma portion ordinaire.

Le souper fini, l'on fit jouer au vieilleux toutes sortes de danses, et les jeunes hommes qui étaient là montrèrent la disposition de leurs corps au son de cet agréable instrument. Enfin, étant lassés de cet exercice, ils mirent en avant quelques petits jeux, où les dames prirent assez de plaisir. En après ils firent tant de folies, et si différentes, qu'il m'est impossible de vous les réciter : je vous dirai seulement qu'en vérité ils jouèrent fort bien à remue-ménage, car il n'y eut livre dans l'étude qu'ils ne jetassent par terre en bouffonnant ; et même ils ne pardonnèrent pas au

linge sale, qui était sur le plancher en un coin, selon la propreté des collèges. Chacun en prit sa pièce, et la mettant en un toupillon, la darda à la tête de Hortensius, qui demanda si l'on voulait jouer à la mouche ⁽¹⁾, et se défendait au moins mal qu'il pouvait. En suite de ceci, l'on lui dit que tout résolument il fallait qu'il dansât au son de la vielle avec Frémonde, et qu'il ne lui avait point montré encore ce qu'il savait faire. Il s'accordait bien à cela, néanmoins il ne voulait point quitter sa soutane, non pas qu'il craignît qu'on la lui dérobât, comme un fort brave homme que je connais, qui danse toujours avec son manteau de peur qu'il ne s'égare, mais parce qu'il avait peur que l'on ne vît que son pourpoint était privé de deux ou trois de ses basques, et déchiré en plusieurs lieux, dont quelques-uns étaient rapetassés avec des étoffes d'une autre couleur ; quelque résistance qu'il fît, il fallut qu'il quittât la vénérable couverture de sa pauvreté. Ce ne fut pas un maigre passe-temps de lui voir faire des fleurons, des passages et des cabrioles, qui étaient, je pense, les mêmes que Socrate eut la curiosité d'apprendre un peu auparavant sa mort. Cependant l'un des jeunes hommes vêtit sa soutane, et commença à se carrer avec. Hortensius, le voyant, lui assura qu'en cet habit il était du tout semblable au principal du collège ;

et là-dessus un autre lui demanda quel personnage c'était que ce principal : « Je vous dirais qu'il est de mérite, s'il ne me louait point ses chambres trop cher », répondit-il ; et en après il en dit quelque mal, comme il était d'un esprit médisant, spécialement contre ceux qui tiraient la moelle de sa bourse.

Sur ce propos, il prit une basse de viole sur le ciel de son lit, et, s'imaginant d'en savoir bien jouer, il en voulut charmer sa maîtresse : de fortune le vieilleux savait le même air qu'il commença à ronfler, et Hortensius, s'étant accordé avec lui, à son avis, dit à la compagnie :

— Il faut que vous dansiez tout à cette heure un ballet au son de nos lyres.

— Quels personnages représenterons-nous ? dit Frémonde.

— Que monsieur, qui a déjà ma soutane, représente le principal de céans, répondit Hortensius, et que vous et tout le reste de la compagnie, prenant les robes de chambre de mes enfants, fassiez les personnages des écoliers. Tenez, monsieur le principal, prenez ces verges qui sont attachées à ma natte, vous en fouetterez les compagnons à la cadence.

La troupe, étant sortie de la chambre, pour s'aller déguiser en une autre proche, considéra qu'il était fort tard, et se délibéra de s'en aller

sans lui dire adieu, le laissant racler tout son saoul. J'allai quérir les manteaux des hommes et les manchons des femmes dessus son lit, lui faisant accroire qu'ils s'en voulaient servir pour se mieux déguiser, et, leur ayant tout apporté, je les fis sortir par la porte de derrière, dont le cuistre, qui était allé autre part, m'avait laissé les clefs ; puis je m'en retournai en mon étude, que je tins fermée, comme si je n'en eusse bougé de tout le soir.

Le principal faisait alors la ronde dans la cour avec une lanterne de voleur pour voir si tout le monde était retiré ; et passant par devant notre logement, il entendit la viole et la vielle qui jouaient toujours : il ne se pouvait imaginer qui faisait cette musique, qui était la plus discordante du monde, car les deux instruments n'étaient pas sur un même ton et ne se suivaient point, et notre maître touchait souvent les cordes qui n'en pouvaient mais, et allait presque à tous les coups sur une touche au lieu d'aller sur une autre, prenant le C pour le B, et le D pour le C. Se mettant au pied de la muraille, il écouta attentivement et ouït Hortensius qui criait tant qu'il pouvait : « Hé ! là, entrez donc, monsieur le principal, c'est à vous à faire ; faites l'*introït* de votre ballet ! »

Le principal croyait qu'il parlât à lui, et qu'il

l'eût vu par sa fenêtre : voilà pourquoi il monta jusques en haut, tant pour savoir ce qu'il lui voulait dire que pour apprendre s'il faisait quelque noce chez lui. Il était en l'allée de la chambre, lorsque Hortensius dit encore ceci :

— *Festina*, principal, je suis las d'attendre ; je m'en vais faire un petit escampativos, et danser ici moi-même, si tu ne viens tout à cette heure... Oh ! bonhomme, continua-t-il en frappant sur les doigts du vieilleux avec l'archet de sa viole, sonnez-moi le branle que les Lacédémoniens dansaient à leurs sacrifices, ou la sarabande que jouaient ces Curettes, ces Corybantes emportant Jupiter hors du Louvre de Saturne, de peur que ce grand goulu n'ouït crier ce petit enfant et ne le vînt dévorer comme les autres.

Le vieilleux qui n'entendait non plus son langage que s'il eût parlé margajat ⁽¹⁾, continuait toujours le premier air de son ballet ; de quoi Hortensius, en colère, le frappa plus ferme qu'auparavant, ce qui fit crier le vieilleux en haute gamme. Le principal s'était arrêté près de la porte, pour écouter tout ceci ; mais sa curiosité le fit alors entrer dedans et demander à notre maître : — Quel diable de ballet voulez-vous que je danse ? Monsieur Hortensius, à quel jeu est-ce que vous jouez ? Vertu-non-de-Dieu ! je pense que vous êtes ivre !

— Ah ! monsieur, ne vous fâchez point, dit Hortensius, qui n'avait pas tant bu qu'il ne reconnût point son principal, j'ai fait ici un convive à quelques-uns de mes amis avec lesquels je m'ébaudis un peu. Ce n'était pas à vous que je parlais tout maintenant ; c'était à un d'entre eux qui va faire l'*introît* d'une mômerie cimmérienne ⁽¹⁾ qu'il a entreprise avec le reste de la société.

— Mais où sont ces gens-là, dont vous parlez ? reprit le principal.

— Ils se déguisent dans la chambre de mes disciples, répondit Hortensius.

Le principal alla dans cette chambre aussitôt, et, n'y ayant trouvé personne du monde, lui vint dire :

— Je pense, pour moi, que vous n'êtes pas bien sage, et que vous vous imaginez être en grande compagnie, encore que vous soyez tout seul. Eh ! quel ravage est-ce que vous avez fait parmi toute votre chambre ? il semble que les pourceaux y aient entré. Comment ! le bon Sénèque et les auteurs de la langue latine dans les ordures, dit-il en ramassant quelques livres que l'on avait jetés par terre au plus fort de la débâche : Et vous, maître vieilleux, je vous battraï à dire : d'où venez-vous ? qu'êtes-vous venu faire en mon collège ? Par aventure, votre belle mélodie

a-t-elle fait perdre davantage le jugement à cet homme-ci, qui, n'ayant point d'égal au bien-dire, était véritablement un phénix ?

— Hélas ! monsieur, pardonnez-moi, dit le vieilleux, je ne vais que là où l'on me mène : mon pauvre luminaire est éteint ; un homme, que je ne connais pas, m'a fait venir ici et a renvoyé mes yeux à la maison, leur disant que je n'avais que faire d'eux jusqu'à demain matin, qu'ils me viendraient requérir.

— Qu'est-ce à dire, vos yeux ? dit le principal.

— J'appelle ainsi un petit garçon qui me conduit, répond le vieilleux, parce qu'il me dit ce qu'il voit dans la rue, et je le reçois en mon imagination comme si je le voyais aussi. O bon Giésus ! je voudrais qu'il fût ici, pour me mener coucher autre part que céans, où l'on m'a déjà bien fait du mal : tantôt j'ai demandé à boire, on m'a donné un verre dont le pied était tout em... ; et, quoique l'odeur m'en déplût, la soif que j'avais m'a forcé de le porter à ma bouche, qui, en s'ouvrant fort large, a englouti beaucoup d'urine qui était dedans avant que j'eusse reconnu que ce n'était pas du vin. Ce n'est pas tout : ce beau musicien-ci, qui jouait avec moi, m'a battu comme plâtre, après avoir bien dit du latin, qui me froissait autant l'âme que ses coups de poing me froissaient les côtes. Oh ! quiconque vous soyez,

qui parlez à moi, je pense que vous me connaissez bien, parce que vous avez tenu quelques discours de l'enseigne d'un cabaret où je loge, qui est le *Phénix*, reconduisez-m'y donc, et je vous baillerai un blanc ⁽¹⁾.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut adresser de telles prières ni de telles offres, dit le principal ; je ne m'en fâche pas pourtant, mon ami, car vous n'avez pas ici vos yeux pour voir qui je suis : cherchez un autre conducteur.

Pendant ce colloque, Hortensius remettait son ménage en ordre, et le vieilleux, l'ayant alors arrêté par le bras, lui dit :

— Oh ! monsieur, j'ai joué toute la soirée, l'on m'avait promis un quart d'écu pour mon salaire, donnez-le-moi.

— Eh ! mon ami, dit Hortensius, n'as-tu pas pris autant de contentement à m'entendre jouer de la viole que moi à t'entendre jouer de la vielle ! et si ne te demandé-je de l'argent pour récompense .

— Oh ! mais vous avez dansé auparavant, réplique le vieilleux, et vous ne pouvez pas dire que votre danse m'ait donné de plaisir, et que, pour cela, je ne doive point être payé, car je ne l'ai vue en façon quelconque.

— Que ceux qui t'ont mis en besogne te payent, dit Hortensius ; tu ne saurais rien mon-

trer de ton ouvrage : tout s'est évanoui avec le vent, et cependant tu veux que l'on te baille réellement et de fait un quart d'écu, qui demeure dans ta pochette.

— Voilà-t-il pas la misère du siècle ? dit le vieilleux. Hélas ! notre état n'est plus estimé comme il était autrefois : j'ai vu que les douzains tombaient plus dru dans ma gibecière que ne font à cette heure-ci les doubles. J'allais jouer devant les rois et l'on me faisait mettre au bout de la table.

— Réconfortez-vous, mon ami, dit le principal, je vous ferai payer. Monsieur Hortensius, voulez-vous retenir le salaire de ce pauvre homme ? Mais, dites-moi, quelle fantaisie vous a pris de jouer avec lui ?

— Ne vous l'ai-je pas dit déjà ? répond Hortensius ; je m'en vais chercher où est allée la compagnie.

En disant cela, il prit une chandelle, et s'en alla par tout le logis. Le principal, heurtant à nos études, nous demanda s'il y avait eu quelqu'un avec notre maître : nous répondîmes que nous n'en savions rien, afin de lui montrer que nous apprenions notre leçon avec tant de ferveur, que nous ne songions pas aux choses indifférentes qui se passaient dans le logis.

— Je ne sais que veut signifier ceci, dit Hor-

— Or bien, dit Hortensius, mon père était aussi gentilhomme que toi, et, quand tu affirmes qu'il était noble, tu ne mentiras point ; car tu n'as pas le courage vilain, et il ne l'avait pas non plus. Je m'en vais te dire comment : si l'on vous eût donné à tous deux cent mille livres de rente, vous ne vous fussiez pas adonnés à des exercices mécaniques où la pauvreté attachait vos esprits ; vous eussiez vécu sans rien faire ; et vivre sans rien faire, c'est être noble. La volonté que vous aviez doit être réputée pour le fait ; et, par ainsi, vous ne commettez pas le quart d'un avorton de péché véniel, en parlant de ce premier point. Si l'on vous entretient du second, qui est si mon père a été à la guerre servir le roi, vous pourrez aussi assurer qu'il y a été, car véritablement je me souviens bien que les soirs, auprès du feu, il contait à ma mère qu'en sa jeunesse, il s'était débauché pendant quelques troubles de la France, et avait servi de goujat à un cadet d'une compagnie de l'infanterie. Or, puisqu'il faisait service à un homme qui en faisait au roi, il n'y a personne qui me puisse nier qu'il n'en fit à Sa Majesté. Qui plus est, il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait été capitaine, voire même général d'armée ; et les hommes ne doivent point être blâmés pour n'être point parvenus à ces grandeurs, n'étant point favorisés de la fortune.

Le villageois s'accorda à servir de témoin en l'affaire d'Hortensius, incité par ses bonnes raisons. Le pédant anobli, la première fois qu'il vit Frémonde, il sut d'elle qu'elle se trouverait un certain jour en une maison qu'elle lui enseigna, où il lui pourrait dire tout ce qu'il aurait en l'esprit. Il s'y trouva à l'heure assignée avec le villageois, et son cuistre de surplus, auquel il avait commandé de se tenir toujours derrière lui lorsqu'il nombrerait à quelqu'un tout ce qu'il avait, pour prendre hardiment la parole et faire les choses plus grandes qu'elles n'étaient, afin que d'un côté l'on le jugeât certainement à son aise, et que d'ailleurs l'on le prît pour un homme très modeste et sans vanité, qui dît encore moins qu'il n'avait.

Frémonde était en cette maison avec celle qui en était la maîtresse, laquelle l'avait accompagnée au collège. Son feint cousin y était encore parce qu'elle disait que c'était à lui qu'elle voulait parler de la recherche d'Hortensius avant que son père en eût des nouvelles. Davantage il y avait deux braves hommes très propres à cette conférence. Notre pédant entretient premièrement sa maîtresse de discours d'amour, suivant sa coutume, et, comme il voit qu'elle le somme de ses promesses, et veut savoir en outre s'il a assez de bien pour la maintenir en l'état de da-

moiselle ^(a), il met à discourir tout haut de ses moyens avec une impertinence la plus grande du monde.

— Monsieur, dit-il en s'adressant particulièrement au cousin, qui avait mis le nez dans leur communication, afin que vous ne pensiez point que je sois un homme de paille, sachez que j'ai fait acquisition en ma patrie d'une maison qui vaut deux mille écus.

Le cuistre, qui était derrière sa chaire, va dire incontinent, selon ses préceptes : « Elle en vaut bien quatre mille, monsieur. »

— Hoy ! dit Hortensius en se retournant, vous faut-il reprendre votre maître ? Quand je dirais une bourde, la devriez-vous pas tenir pour une vérité ? Desurplus, reprit-il, j'ai une constitution de rente de trois mille livres au denier seize ⁽¹⁾ sur une personne grandement solvable.

— Elle est bien de six mille livres, dit le cuistre incontinent, j'ai vu la grosse de votre contrat.

— Ne veux-tu pas te taire, encore une fois, coquin ? répond Hortensius.

— Mais, monsieur, répliqua le cuistre, il faut bien que je vous fasse souvenir de ce que vous oubliez.

Là-dessus, la maîtresse du logis dit à Horten-

(a) Bourgeoise.

sus que le bruit courait qu'il avait quelques infirmités, et que, s'il était ainsi, elle ne conseillait pas à Frémonde de l'épouser.

— Ce sont des malveillants qui vous ont fait ce rapport, lui répondit-il ; je suis ici près d'une personne à laquelle je ne veux non plus mentir que si j'étais devant la même divinité : je jure donc que je n'ai autre ulcère en tout mon corps que celui qu'un cautère me fait à la jambe gauche.

Le cuistre, croyant qu'il fallût aussi multiplier ceci, dit : « Vous en avez un pareillement à la jambe droite, monsieur. »

Alors Hortensius se leva de sa chaire pour frapper son valet et le punir de son indiscrétion ; mais le cuistre crut que la colère était feinte comme l'autre fois et se délibéra de faire encore son office à la première occasion.

— Monsieur, dit alors Frémonde à Hortensius, nous avons pu colliger, tant de votre dire que de celui de votre serviteur, que vous aviez vaillant dix-huit mille livres ; mais, d'un autre côté, nous avons su de gens dignes de foi que vous en devez bien dix mille, dont vous avez emprunté une partie pour aider à l'achat de votre maison et l'autre pour vous assister en quelques nécessités.

— Ceux qui vous ont dit cela, reprit Hortensius, ne vous ont pas dit la vérité.

— Vous me pardonneriez, répond Frémonde ; si vous voulez que nous vous tenions pour un homme franc, vous ne nierez pas une chose qui nous est apparente.

Alors, ne voulant pas démentir sa maîtresse, et s'imaginant que c'était assez de lui assurer qu'il était riche de huit mille francs, il lui dit : « Puisque vous voulez que je vous l'accorde, je vous dis que j'ai fait une dette de dix mille livres. »

— Vous en avez bien fait une de vingt mille, reprit le cuistre.

— Comment ! dit Hortensius en se levant, ne vois-tu pas que tu outrepasses ta charge ? ne sais-tu pas, lui dit-il à l'oreille, que ce n'est pas une possession qu'une dette, et ne t'ai-je pas appris qu'il ne faut multiplier que les possessions ?

A ces paroles il joignit quatre ou cinq coups de poing, qui eussent été suivis d'autres, si l'on n'eût retenu sa colère.

Quand il se fut rassisi, Frémonde lui dit : « Je vous trouve bien indigent, au lieu que vous vous fassiez bien riche ; car, si vous avez dix-huit mille francs, vous en devez vingt mille : vous ne désirez vous marier que pour avoir le bien d'une femme qui vous acquitte, je le vois bien. »

Pour dire la vérité, il avait bien vaillant trois

mille écus, qu'il avait gagnés en rognant notre portion, en faisant l'office de régent dans quelques classes, et par quelques petits trafics particuliers ; néanmoins il ne le put jamais faire croire à Frémonde ni à sa compagnie, qui demeuraient opiniâtres à garder la croyance que le cuistre leur avait donnée. Toutefois Frémonde dit que, s'il était de si bonne maison comme il s'était vanté par aventure, ne regarderait-on pas tant à sa pauvreté.

— Ah ! mademoiselle, j'ai ici mon témoin, ce dit-il. Et alors, faisant venir le villageois, il reprit ainsi :

— Voici un homme de bien à qui je m'en rapporte.

— Eh bien, mon ami, dit le cousin de Frémonde au villageois, il est question de savoir si le père de monsieur Hortensius était noble ; que m'en direz-vous ?

— Je sais fort bien qu'il l'était, répond le villageois.

— Et son grand-père ? reprit l'avocat.

— Il l'était tout de même, dit le villageois.

— En avez-vous des lettres, monsieur ? dit l'avocat en s'adressant à Hortensius.

— Non, répondit-il, car, lorsque notre race a commencé à s'élever en vertu, il ne fallait point de patentes du roi : les actions généreuses

de mes aïeux, qui se montraient à tout le monde sans discontinuation, faisaient même confesser leur noblesse à l'envie ; et si, quand ils auraient eu en ce temps-là des lettres, elles seraient maintenant pourries ou mangées des rats.

— Je vous crois, dit l'avocat. Mais vous, bonhomme, reprit-il en s'adressant au villageois, dites-moi si le père de monsieur a été à la guerre en son vivant ?

— Oui, répondit-il, je vous en assure.

— Étant retiré en sa maison, ajouta l'avocat, portait-il toujours l'épée comme marque de sa condition ?

Le villageois se trouva pris en cet endroit-ci ; car Hortensius ne lui avait pas enseigné comment il pourrait répondre à un tel point sans commettre de mensonge : enfin il songea qu'il avait toujours vu porter un grand couteau au bon défunt à sa ceinture, et dit qu'il ne l'avait jamais vu sans quelque ferrement ⁽¹⁾.

— Mais quel ferrement ? dit l'avocat. Possible était-ce une bêche.

— Non, monsieur, c'était un glaive, reprit le villageois, ne voulant point user de ce nom de couteau ni d'épée.

— Vivait-il en homme de sa qualité ? ajouta l'avocat ; combien avait-il de chiens ?

— Rien qu'un, répondit l'autre.

— Quel chien était-ce ?

— Un grand mâtin, répondit encore le villageois.

— Il n'allait donc point à la chasse ? dit l'avocat.

— Je l'ai vu une fois aller à la chasse d'un loup qui avait dévoré un de ses moutons ; et, pour montrer sa vaillance, ce fut lui qui le tua d'un seul coup de pierre qu'il lui jeta avec sa houlette.

— Voilà qui va des mieux, dit l'avocat en riant ; il se servait de sa houlette au lieu d'arquebuse, encore qu'il eût été à la guerre. Mais de son mâtin, qu'en faisait-il ?

— Il servait à garder son troupeau, tandis qu'il s'en éloignait un peu, pour s'occuper à faire avec un certain bois de petites croix et de petites figures, tant pour éviter l'oisiveté que pour aider à gagner sa vie.

Alors il se fit un petit éclat de risée, qui eût été plus grand sans la présence d'Hortensius, que l'on avait envie de traiter respectueusement, pour avoir plus de plaisir de lui.

— Tellement donc, mon ami, dit incontinent l'avocat, que nous apprenons de vos discours que le père de monsieur gardait les moutons, et était réduit à travailler de ses mains pour se subvenir. Mais il n'en doit point être honteux, poursuivit-il

en souriant ; car lui, qui a grandement lu, sait bien qu'autrefois les princes étaient bergers, et qu'encore maintenant l'innocence et la tranquillité de cette condition est beaucoup estimée.

Hortensius, voyant que la faute du paysan était irréparable, se contenta de dire que son père n'était pas moins à priser pour avoir gardé un troupeau de moutons ; qu'étant sorti des tumultes de la guerre il avait cru qu'il ne pouvait pas mieux savourer les douceurs de la paix en un autre office. Mais Frémonde, lui faisant une moue de deux pouces et demi, lui assura qu'il pouvait bien chercher parti ailleurs, et qu'elle ne voulait point un homme dont le père avait été d'une qualité si basse, et qu'elle en aurait de la honte, parce que possible Hortensius avait-il semblablement gardé un régiment de pourceaux en sa jeunesse : qu'en parlant à elle il croirait encore parler à ses sujets : qu'il la voudrait traiter tout de même, et que tout le monde la montrant au doigt, dirait : Voilà mademoiselle la porchère.

Ce dédain mit tellement en fougue Hortensius, que ce fut un salubre antidote contre le venin de son amour, qu'il changea incontinent en haine ; et, sans dire adieu à personne, il sortit de la chambre, en refermant la porte après lui, de peur qu'on ne le reconduisît, puis s'en vint

droit au collègue conter son infortune à son sous-maître. Tandis le villageois et le cuistre, qui étaient demeurés, furent interrogés en toutes façons, et l'on apprit que ce glorieux pédant était venu à Paris presque tout nu, et avait été contraint de gueuser jusqu'à tant qu'il eût trouvé condition. Le cuistre pensa retourner devers lui ; mais il lui donna son congé dès qu'il l'eut vu, indigné de la sottise qu'il avait faite, et laissa sans récompense le paysan, qui avait gâté toute son affaire.

Au plus fort de son courroux, il écrivit une lettre à Frémonde, où il mit une infinité d'injures de collègue contre elle, il l'appelait Médée, Mégère, Tisiphone. Il lui dit que, puisqu'elle ne voulait pas être rose, et se laisser cueillir par un nourrisson des Muses qui avait avalé plus d'un seau de l'onde Aganipide, Phœbus la métamorphoserait en chardon, afin qu'elle servît de pâture aux ânes ; qu'il voyait bien, par l'exemple de Jupiter, qui s'était transformé en cygne, en satyre et en taureau, pour jouir de ses maîtresses, qu'il fallait être du tout bête pour obtenir quelque chose des femmes, et principalement d'elle, qu'il estimait la plus belle femme du monde, c'est-à-dire qui tenait le plus d'humeur volage et brutale qui appartenait à ce sexe ⁽¹⁾. Après, il en venait aux reproches et, par une vilenie la plus sale du monde,

nombrait la dépense qu'il avait faite à la traiter avec sa compagnie dedans sa maison ; l'assurait qu'il ne s'était mis en frais que parce qu'il espérait de l'épouser, et lui disait pour conclusion que, vu qu'il était frustré de son attente, il voulait qu'elle et tous ceux qu'il avait traités lui rendissent un festin chacun à leur tour.

Je fus encore le Mercure de cette missive : mais je ne portai pas le caducée, qui est un signe de paix, car j'allais dénoncer la guerre. Frémonde voulut répondre doucement à ses outrages, afin d'avoir toujours sa fréquentation et conserver le plaisir extrême qu'elle en recevait. Elle lui manda qu'elle ne prenait pas garde aux injures dont il la diffamait, d'autant qu'elle connaissait qu'il était préoccupé de passion ; qu'elle avait toujours fait état de lui, à cause de son savoir, mais qu'elle ne pouvait l'épouser, parce qu'il n'était pas de la qualité requise selon les coutumes du siècle, qu'elle était forcée de suivre ; que néanmoins elle lui porterait toujours une affection honnête, en récompense de la sienne ; et que, pour son banquet, personne ne lui en voulant être tenu, son cousin commencerait à le traiter, et tous les autres suivraient.

Dès qu'Hortensius eut lu cette réponse, il la jeta dans le feu, disant qu'il n'avait que faire des affections ni des festins de Frémonde ; et, devenu

plus sage depuis, il jura qu'il ne caresserait jamais d'autres filles que les muses qui pourtant nous décevaient ordinairement, comme étant de ce sexe trompeur. Quelque message plein de feinte courtoisie que pût lui envoyer son ancienne maîtresse, il se voulut du tout priver de sa fréquentation. Il ne cessa pas pourtant de porter l'épée, et a depuis toujours vécu de ses rentes et de ce qu'il a pu gagner à traduire quelques livres de latin en français ou à être correcteur d'imprimerie.

Je parachevai tout le cours de mes études dans le même collège, étant à la pension de son sous-maître, sans qu'il m'arrivât autre chose digne de vous réciter que ce que je vous ai dit ; et, les vacances de l'année de ma philosophie étant venues, je fus mandé par mon père pour sortir tout à fait du collège et venir en Bretagne.

Quand je fus en mon pays, je m'y vis bien à la fin de mes aises, car l'on ne faisait autre chose que de me demander à quoi je voulais employer ma vie, et l'on me disait que l'on ne m'avait fait aller aux humanités qu'à dessein de m'envoyer après aux lois, et tâcher de m'avoir un office de conseiller au parlement ⁽¹⁾.

Cela me fut de si mauvais goût, qu'il m'est impossible de vous le représenter. Ce fut bien alors qu'en moi-même je déclamai contre la

malice du siècle, où les lois naturelles sont corrompues, et où les esprits les plus généreux sont contraints de prendre de sottes charges pour troubler leur repos, au lieu de vivre parmi la tranquillité, qui n'est pas refusée aux brutes. De jour en jour je différerais d'aller apprendre cette pernicieuse science que j'ai toujours haïe plus que la peste, comme la cause de la plupart de nos maux ; et, comme j'étais quasi sur le point de partir, mon père devint malade à l'extrémité. En vain les médecins d'alentour firent leurs efforts pour le guérir, il fallut qu'il mourût, et qu'il laissât sa femme et ses enfants extrêmement affligés de faire une telle perte.

Après son trépas, ma mère, qui m'accordait tout ce que je voulais, ne conserva rien du dessein qu'elle avait eu de me forcer à prendre la robe ; et, parce que j'étais comme étranger en Bretagne, étant accoutumé à l'air de Paris, je la priai de me permettre que je m'y en retournasse. Elle s'enquit qu'est-ce que je désirais y faire. Je lui dis que j'y passerais quelque temps à apprendre des honnêtes exercices, et que j'essayerais de me mettre au service de quelque prince. Mes beaux-frères donnèrent leurs avis là-dessus, et me représentèrent que c'était à la cour que régnait le plus impérieusement la fortune, et y montrait le plus des traits de son in-

constance ; bref, que, lorsque je croirais y être au suprême degré de ses faveurs, elle me rejetterait au plus bas. Tout cela ne m'étonna point ; je n'avais rien à la tête que les grandeurs du monde.

Enfin, l'on me permit donc d'exécuter mon intention ; je m'en revins à Paris, où je me logeai encore à l'Université, que je ne pouvais oublier. J'étais chez un certain homme qui tenait des chambres garnies et prenait des pensionnaires. Je fis marché avec un joueur de luth, un tireur d'armes et un danseur, pour apprendre leur art, de sorte qu'une heure était pour une occupation, et celle d'après pour une autre.

J'employais ce que je pouvais de temps à lire indifféremment toutes sortes de livres, où j'appris plus en trois mois que je n'avais fait en sept ans au collège, à ouïr des grimauderies pédantesques qui m'avaient de telle manière perdu le jugement. que je croyais que toutes les fables des poètes fussent des choses véritables, et m'imaginai qu'il y eût des sylvains et des dryades aux forêts, des naïades aux fontaines, des néréides dans la mer ⁽¹⁾. Même je croyais que tout ce que l'on disait des transformations fût vrai et ne voyais jamais un rossignol que je ne crusse que c'était Philomèle. Je n'étais pas tout seul abusé ; car je sais de bonne part que quelques-uns

des maîtres avaient une opinion semblable.

Comme ces vieilles erreurs furent chassées de mon entendement, je le remplis d'une meilleure doctrine, et m'étudiai à savoir la raison naturelle de toutes choses, et avoir de bons sentiments en toutes occasions, sans m'arrêter aux opinions vulgaires ⁽¹⁾.

Au milieu de mes entretiens divers, je passai plus d'un an dans la plus grande solitude du monde ⁽²⁾, et, sans sortir que fort peu, encore n'allais-je me promener que sur les fossés, ou bien auprès des Chartreux ⁽³⁾ : j'étais seulement visité de deux ou trois gentilshommes dont j'avais acquis la connaissance.

Il me souvient qu'une fois il y en vint un avec eux, de ce pays-ci, nommé Raymond, qui quelques jours après, y retourna sans compagnie. Regardant dedans mon coffre après qu'il fut parti, j'y trouvai vide une petite boîte où j'avais mis pour le moins soixante écus ; je me souvins de l'avoir laissé tout seul dans ma chambre et ne soupçonnai personne du vol que lui. Quand je le vis, je lui dis ouvertement ce que j'en pensais, et nous vîmes à des paroles piquantes, suivies de menaces ; enfin, je lui demandai s'il voulait que notre différend se décidât le lendemain à l'épée hors la ville. Mais il me répondit qu'il ne s'y pouvait trouver, parce qu'il fallait qu'il

partît dès le grand matin, selon la promesse qu'il avait faite à quelques-uns de ses camarades avec lesquels il s'en allait voyager en Flandres ; et, de fait, le lendemain je ne le trouvai plus à Paris. Depuis je ne l'ai point vu, et ne sais ce qu'il a pu devenir.

Oh ! que j'eus un grand mal de cœur d'avoir perdu mon argent, dont j'espérais me faire habiller, après le deuil que j'allais quitter. De mander à ma mère qu'elle me renvoyât d'autre, c'eût été une chose plus nuisible que profitable, car elle eût cru que j'eusse perdu au jeu, et ne m'eût donné que des réprimandes ; elle ne m'écrivait même pas une lettre qu'elle n'essayât de m'y représenter que j'étais plus pauvre que je ne pensais, et que mon père avait laissé plusieurs dettes, et qu'elle ne m'accusât aussi de négligence de n'avoir point encore cherché de condition, comme je le lui avais promis en partant. Je fus donc contraint de reprendre un vieil habit gris et un manteau de couleur de roi qu'il y avait longtemps que je ne mettais plus. J'étais si mal accommodé avec, qu'il n'y en avait guère qui eussent tant de jugement qu'ils me pussent prendre pour le fils du brave capitaine de la Porte.

Néanmoins, je ne laissais pas de sortir plus que jamais, tant j'avais alors envie de savoir comment

l'on se gouvernait par toute la ville, ce que je n'avais pas eu le soin de considérer étant au collège. Le lendemain de la Saint-Martin, je m'en allai au palais, où je n'avais jamais été plus de trois fois, encore était-ce pour acheter des gants. Étant sur les degrés, je vis descendre un jeune homme de mon âge, que j'avais fréquenté dans le collège, lequel était vêtu d'une robe rouge : il me souvenait qu'il avait assez bonne voix ; je pensais qu'il était un des enfants de chœur de la Sainte-Chapelle, et ne m'en mis point en peine davantage. Si une foule de peuple ne m'eût éloigné de lui, j'eusse été l'aborder encore avec le sobriquet que l'on lui donnait en classe, et lui eusse dit les railleries que l'on lui disait ordinairement touchant son père qui était un des plus vilains usuriers et mercadans du monde (1).

Quelque temps après, j'eus encore la curiosité de retourner à cet abominable lieu, et, en me promenant le long de la galerie des Merciers, je revis mon sot, avec une robe longue noire à parements de velours et une soutane de satin, qui parlait à une jeune parfumeuse bien gentille, dont il touchait les tétons et baisait la joue, faisant semblant de lui dire un mot à l'oreille. Je me résolus alors de savoir, à quelque prix que ce fût ce qu'était mon compagnon ; mais l'action où je le voyais me faisait remettre la partie, je passai

outre, et le lendemain je revins un peu plus tôt. Ne le trouvant pas à l'endroit même, je m'en allai d'un côté et d'autre, et pensai m'égarer dans ces détours où je rencontrais toujours quelques chambres obscures et mal bâties, où je voyais une infinité de gratte-papiers dont les uns cherchaient des sacs et les autres écrivaient, et, de temps en temps, recevaient de l'argent qui me faisait infiniment envie. Je m'amusais à les regarder compter, comme je vis sortir mon jeune drôle d'une chambre prochaine, en même équipage que le jour précédent.

Il était suivi d'une demoiselle éplorée qui tenait un papier en sa main, et d'un vieillard d'assez bonne mine, vêtu d'une robe longue, qui parlait à lui la tête nue et avec un très grand respect, encore que l'autre ne se détournât pas seulement pour le regarder, et s'amusât à chanter :

*Las ! qui hâtera le temps
Où j'attends
Ce bien évident
D'être président !*

A cause qu'il allait fort vite, et que je ne le pouvais suivre, je m'avisai qu'il le fallait appeler par le nom que les écoliers lui baillaient, m'imaginant que pour moi, qui avais eu de la familiarité avec lui, je parlerais à lui plus facilement que les personnes qui le suivaient.

— Eh ! là, Tocarète, dis-je, où cours-tu si vite ?

Alors celui qui recevait de l'argent dessus un bureau, ayant reconnu à qui je parlais, sortit de sa place, et, me frappant d'un coup de poing, me dit : « Impudent, je vous ferai mener là-bas ! Si je savais à quel procureur vous êtes, je vous ferais châtier, petit clergeon ! »

S'il n'y avait eu des gens autour de lui, qui avaient la mine de se porter contre moi, je me fusse revanché infailliblement ; mais tout ce que je pus faire fut de répondre à ses paroles, et de lui dire en ma colère, que je n'étais point clergeon de procureur, et que j'étais gentilhomme ; cela fit rire ce faquin à gorge déployée, en disant à ceux qui l'accompagnaient :

— Voyez, qu'il a bien la mine d'un gentilhomme, avec ses coudes percés et son manteau qui se moque de nous, en nous montrant les dents.

— Comment, infâme, vous prenez donc la noblesse à l'habit ? repartis-je.

Et j'en eusse dit davantage, si un honnête homme de moyen âge, qui tenait un sac de velours sous son bras, me conduisant par la main dans un galetas qui était proche, ne m'eût parlé ainsi :

— Tout beau, tout beau, il faut respecter le lieu où vous êtes, et les personnes à qui vous

parlez ; c'est un greffier que vous injuriez !

— Qu'est-ce qu'un greffier ? ce dis-je. Un homme qui joue de la griffe, car il a joué tantôt extrêmement bien de la sienne sur l'argent que l'on a étalé dessus son banc.

— Vous êtes trop scandaleux, me répondit-il ; vous avez même appelé par je ne sais quel nom un conseiller de céans.

— Quoi ! ce jeune homme qui a passé par ici, répliquai-je, j'eusse bien voulu parler à lui, car, la dernière fois que je le vis venir en classe, en un collège où j'étais, il me gasconna mes plumes, mon canif et mon écritoire : j'en ai de certaines preuves ; j'ai envie de lui en faire des reproches.

Alors celui qui parlait à moi, et qui était un solliciteur, m'avertit que je m'en gardasse bien, vu la qualité du personnage.

• — Comment ! vous dites donc qu'il est conseiller, lui répondis-je : eh ! certainement, il y a bien plus de sottise que de conseil dans sa tête.

— La Cour ne l'aurait pas reçu en cette dignité, répliqua le solliciteur, si elle ne l'avait trouvé capable de la tenir.

— Si est-ce que l'on l'a toujours estimé le plus grand âne de l'Université, ce dis-je ; et quelque office qu'il ait, je pense bien être davantage que lui.

— N'ayez pas cette vanité-là, dit le solliciteur.

— Ce ne m'est point une vanité, répondis-je, car je suis des plus nobles de la France, et lui n'est le fils que d'un vil marchand.

— Sa charge l'anoblit, répliqua le solliciteur.

— Et comment a-t-il acquis cette charge ? dis-je alors.

— Par son bon argent, répondit le solliciteur.

— Tellement que le plus abject du monde, ce dis-je, aura une telle qualité, et se fera ainsi respecter, moyennant qu'il ait de l'argent. Ah ! bon Dieu, quelle vilenie ! comment est-ce donc que l'on reconnaît maintenant la vertu ?

Ayant tenu ce propos je quittai le solliciteur, et m'en allai dans une grande salle pleine de monde qui trottait d'un côté et d'autre comme des pois qui bouillent dans une marmite. Pour moi, si l'on m'avait porté dormant à un tel lieu que celui-là, je croirais à mon réveil être dedans les enfers. L'un crie, l'un tempête, l'autre court, et l'on en mène quelques-uns en prison avec violence ; de tous côtés l'on ne voit personne de content.

Après avoir considéré ces témoignages de la brutalité des hommes, je m'en retournai chez moi si dépité, que je ne le vous saurais exprimer. L'après-dînée, étant à la fenêtre, je vis passer par la rue mon jeune badaud de conseiller ; mais

en quel équipage pensez-vous ? En équipage de seigneur. Jamais je ne fus plus étonné : comment, il avait un manteau couleur d'amarante, de velours doublé de panne, un haut-de-chausses de velours de la même couleur, et un pourpoint de satin blanc. Son côté était muni d'une épée à la Miraumonte ⁽¹⁾, et il était monté sur un barbe, et suivi de trois grands laquais. Je m'enquis de mon hôte si, à Paris, les hommes de robe longue étaient aussi hommes d'épée. Il me répondit que des jeunes gens, comme le conseiller que je venais de voir, ne prenaient la robe que pour avoir une qualité qui les fît respecter, et trouver des femmes qui eussent de grands avantages, et que, leur âge les portant aux gentilleses de la cour, étant hors du palais, ils se licenciaient de prendre aucunes fois l'épée et l'habit de cavalier.

Me voyant en la misère où j'étais, j'eusse souhaité d'être de ce beau métier, et dont mon père m'avait voulu faire, n'était que j'estimais que ce m'eût été un déshonneur d'être en la compagnie de personnes si viles.

Je sentis vivement, en ce temps-là, les poignantes épines de mon malheur ; n'étant couvert que de mon pauvre habit, personne ne faisait estime de moi ; et je n'osais porter une épée en cet état, parce qu'au lieu de servir de témoi-

gnage de ma noblesse, elle m'eût fait prendre pour un fainéant vagabond par le plus sot peuple de toutes les villes de la terre. Cependant tous les jours je souffrais mille indignités, je n'oserais dire patiemment, car je vous assure que, si la puissance eût répondu à ma volonté, j'eusse puni les stupides hommes qui m'offensaient.

Un matin j'entrai dans la cour du Louvre, pensant que c'était un lieu de respect où je recevrais du plaisir de beaucoup de diversités, et ne me verrais bafoué d'aucun à l'accoutumée. Comme je regardais ce pompeux édifice, en levant la tête d'un côté et d'autre, un page, qui connaissait à mon action que je n'avais pas appris de venir là, me prenant pour un badaud, donna une telle secousse à mon chapeau en le tenant par le bord, qu'il le fit tourner plus de huit fois à l'entour de ma tête : je lui eusse bien montré à quelle personne il se jouait, n'eût été que je vis derrière lui dix ou douze laquais avec le bâton et l'épée, qui faisaient mine d'être là pour le défendre. Néanmoins je lui dis qu'il avait tort de me toucher, vu que je ne l'avais jamais offensé. Alors lui et ses compagnons ouvrirent la bouche quasi tous ensemble, pour m'appeler bourgeois ; c'est l'injure que cette canaille donne à ceux qu'elle estime niais, ou qui ne suivent pas la cour. Infamie du siècle, que ces personnes,

plus abjectes que je ne saurais dire, abusent d'un nom qui a été autrefois et est encore en d'aucunes villes si passionnément envié! Toutefois, sachant qu'ils ne me le baillaient que pour injure, je pris la hardiesse de leur dire qu'ils regardassent de plus près à qui s'adressaient leurs paroles, et que je n'étais pas ce qu'ils pensaient. En m'entourant à cette heure-là, ils me demandèrent, avec des risées badines et hors de propos, qu'est-ce que j'étais donc, si je n'étais bourgeois.

— Je suis ce que vous ne serez jamais, leur répondis-je, et que vous ne désirez pas possible d'être ; d'autant que vous n'avez pas assez de courage pour le faire.

De parler ainsi à ces ignorants, c'était leur parler grec ; et je me repentis bien de m'être amusé à des bêtes brutes contre lesquelles on ne se doit point courroucer, encore qu'elles nous baillent quelque coup de pied, parce qu'elles sont privées de raison et n'ont pas le sentiment, quand on les châtie, de connaître que c'est afin qu'elles n'y retournent plus.

Cette considération m'étant venue en l'esprit, je me retirai à quartier ; mais la maudite engeance, pensant être offensée par les dernières paroles que j'avais dites, s'en vint me persécuter. Le page faisant semblant de vouloir frapper contre la terre avec son bâton, me frappait bien serrément

sur les pieds, et il fallait qu'à tous coups je les levasse comme si j'eusse été à courbettes. Les laquais, en niaisant, venaient aussi me faire des algarades, et même il y en eut un d'entre eux qui dit qu'il me fallait bailler des seaux. A cette parole, démesurément irrité, je me laissai emporter à mes premiers mouvements, et leur dis en me retirant tout d'un coup, et après avoir juré comme un charretier embourbé :

— Venez-vous-en là dehors avec moi, et, m'ayant donné une épée, assaillez-moi tous tant que vous êtes, vous verrez si je vous craindrai, vile canaille ; vous n'êtes courageux que quand vous êtes tous ensemble contre un seul qui n'a point d'armes. Que, si vous n'avez envie de me gratifier, me laissant mourir valeureusement étant sur ma défense, que quelqu'un de vous se dépêche de me tuer, car aussi bien ne vivrai-je plus qu'à regret, après avoir enduré de si sensibles affronts que ceux que vous me faites ; et, d'un autre côté, j'ai des infortunes qui me font assez désirer la mort.

Leur rage aveugle et insensée s'enflammait par ces paroles, lorsqu'une grande masse de chair, couverte d'un habit de satin bleu passementé d'or, s'approcha près d'eux : je ne sais ma foi si c'était un homme, mais au moins j'y en voyais la forme au corps ; mais, quant à l'âme, elle était

toute brutale : c'était un baron, à ce que j'entendis depuis. Il était le maître du petit page qui me persécutait, et disait à trois buffles qui le côtoyaient le chapeau à la main :

— Mort-non-pas-de-Dieu, n'ai-je pas un page qui est gentil garçon ? Regardez les plaisanteries qu'il fait : il est courageux ; il a de l'esprit !

Le page, oyant la louange que lui donnait son maître, se délibéra de paraître encore davantage en la vertu, pour laquelle il l'estimait, et s'en vint me donner une nasarde ; mais je le repoussai si rudement, que je le pensai faire tomber. Le baron, qui avait l'œil dessus lui, s'en fâcha, et, en retroussant sa moustache d'une main, et me menaçant de l'autre, il me dit :

— Holà ! ho ! courtaud, si vous frappez mon page, je vous ferai bailler les étrivières sans miséricorde.

M'oyant appeler du sobriquet que l'on donne aux valets de boutique, de la condition desquels j'étais plus éloigné que le ciel ne l'est de la terre, je me résolus de lui montrer la sottise du jugement qu'il faisait de moi. Je me présente devant sa badaude personne, et je lui dis :

— Je ne m'offense point de ce que vous dites, car cela ne s'adresse point proprement à moi ; il n'y a que ceux qui ont la qualité que vous m'attribuez qui se doivent ressentir du peu

d'estime que vous faites d'eux. Quant à moi, étant en un état plus élevé que le leur, et par aventure aussi éminent que le vôtre, je ne m'en sens nullement touché. En tous cas, ce méchant habit qui me couvre, et qui vous a fait concevoir de moi une mauvaise opinion, pourrait bien aussi se tenir injurié ; mais qu'il vide sa querelle tout seul, je n'y veux point avoir de part.

Ces paroles proférées, je le dirai bien sans vanité, avec une grâce qui n'est point dans le vulgaire, furent ouïes d'un gentilhomme qui se promenait tout proche, et qui connut bien que telles raisons ne pouvaient pas venir dans l'esprit d'un garçon de boutique, au lieu que le baron, le plus grand Ase ⁽¹⁾ de la cour, n'eut pas seulement l'intention de s'imaginer ce que voulait signifier le moindre de mes mots. Le gentilhomme, se doutant donc à peu près que j'étais de bon lieu, eut pitié de moi, et, pour me tirer de la fureur des âmes barbares, me conseilla de m'en aller par une autre porte que celle où j'étais entré : je suivis son avis, en donnant mille blâmes à la noblesse de ce siècle, qui se fait suivre par des vauriens dont la méchanceté lui plaît tant, qu'elle les excite à outrager toute sorte de personnes.

Mais, hélas ! ce ne fut pas seulement par ces gens-là que je me vis maltraité et méprisé :

je le fus même par ceux qui font le plus profession d'honneur et de modestie. En quelque lieu que je fusse, il n'y avait bourgeois qui voulût permettre que j'eusse une plus éminente place que lui. Dans les rues, l'on me frappait quelquefois du coude afin de me faire aller du côté du ruisseau, et m'appelait-on gueux si je témoignais mon ressentiment par quelque parole piquante. Qui plus est (voyez l'extrême malheur de la pauvreté, que l'on croit toujours être compagne du vice), une fois l'on avait perdu une bourse dedans une presse, et l'on eût soupçonné que c'était moi qui l'avait prise, si, par certaines paroles et actions, je n'eusse contraint chacun aussitôt d'avoir une très bonne opinion de moi.

Vous me direz que je ne pouvais tomber en ces inconvénients-là qu'auprès des personnes tout à fait mondaines, et qui ne s'attachent qu'aux plus petites apparences ; mais apprenez que ceux-là mêmes qui ont renoncé aux vaines pompes, par un étrange malheur, ne faisaient pas plus d'estime de moi. Je le reconnus évidemment étant à vêpres à une certaine religion ^(a). Un bon Père laissa entrer dans une chapelle dix ou douze faquins en manteaux de peluche, dont il n'avait aucune connaissance, et ne refusa pas même la

(a) Couvent.

porte à leurs valets, mais à moi, qui les voulais suivre, il la ferma vite au nez.

— Que je vous dise un mot, mon Père, lui criai-je par les barreaux.

Puis, quand il se fut rapproché, je continuai ainsi :

— Je ne suis pas venu ici pour vous admonester, aussi n'en suis-je pas capable ; néanmoins je prends la hardiesse de vous dire ce que je sais, qui est que votre église doit être l'image de la maison céleste de notre grand Dieu, et que vous deviez y laisser prendre la meilleure place aux plus pauvres, ainsi qu'il est fait dedans cette heureuse demeure. Bien, bien, poursuivis-je en souriant, quand je désirerai entrer dedans vos chapelles pour y mieux entretenir ma dévotion que dans ce lieu-ci, j'apporterai un manteau doublé de peluche, en dussé-je louer un à la friperie.

Le religieux eut de la honte, à n'en point mentir, et, parce qu'il me quitta bientôt, il n'eût pas entendu tout mon discours si je n'eusse haussé ma voix sur la fin, mais cela se tourna à sa confusion : car plusieurs personnes d'alentour m'ouïrent aussi, et je connus, par leurs risées, qu'ils autorisaient mes paroles et se moquaient de celui qui gardait si mal les règles de son ordre, ne chérissant pas la pauvreté : ce qu'il y avait à dire contre moi, c'est seulement que je n'étais

pas un pauvre volontaire. Néanmoins le religieux avait commis un péché qu'il ne pouvait amender que par une très austère pénitence.

Considérez encore un malheur plus grand : ceux qui savaient de quelle maison je suis sorti ne me traitaient pas plus respectueusement. De petits coquins, enfants de bourgeois, que j'avais connus au collège, tenus bien souvent sous ma loi, en me rencontrant par la ville, ne faisaient pas semblant de m'avoir fréquenté autrefois ; et si, par une humiliation très grande, je les saluais pour renouveler les connaissances anciennes, ils ne faisaient que porter la main auprès de leur chapeau ; encore croyaient-ils avoir fait une corvée, tant ils étaient présomptueux de se voir couverts de soie et d'avoir des valets mieux vêtus que je n'étais moi-même. J'en allai visiter quelques-uns qui me semblaient les plus accostables, et avec qui j'avais été le plus familier. Pour dire la vérité, ils me firent dans leur logis un assez bon accueil, y étant contraints par les règles de la courtoisie ; mais pourtant ils ne prirent pas la peine de venir chez moi récompenser mes visites par les leurs, s'imaginant que c'était s'abaisser par trop que d'aller trouver un homme si mal en point que moi, et qui leur faisait déshonneur, à leur opinion, étant en leur compagnie ⁽¹⁾.

Si je me rencontrais par hasard avec quelques personnes qui discourussent sur quelque sujet où j'avais moyen de faire paraître des fruits de mes études, j'étais encore bien infortuné, car je n'osais ouvrir la bouche, sachant que la mauvaise opinion que l'on avait déjà conçue de moi ferait mépriser tout ce que je dirais, ou bien, si je pensais entamer un propos, je n'étais pas écouté, et quelqu'un m'interrompait audacieusement.

Cependant mon habit s'empirait de jour en jour, et j'y voyais si souvent des plaies nouvelles, que je ne savais de quelle sorte y remédier. J'avais employé tout mon argent à payer ma pension à mon hôte, il y avait longtemps, et il ne me restait pas pour acheter de l'étoffe pour rapiécer derechef mon haut-de-chausses et mon pourpoint. Je rattachais avec des épingles les basques décousues, et, mes boutons étant tout usés, j'avais de méchantes aiguillettes qui faisaient leur office. Au reste, je me couvrais toujours de mon manteau, le plus que je pouvais, encore qu'il ne valût guère, afin que l'on ne s'aperçût point des autres défauts que j'avais. A la fin même je fus forcé de reprendre mon pourpoint noir de deuil, parce qu'il était encore meilleur que mon gris.

Les affronts que je recevais en cet état, m'étant

infiniment sensibles, me contraignirent de demeurer à la maison tout du long de l'hiver pour les éviter, combien que ce me fût un supplice bien cruel ! car depuis peu de temps j'avais vu une jeune merveille à sa porte, en une rue proche de celle de Saint-Jacques, et ses attraits avaient triomphé si avantageusement de ma liberté, que je ne faisais autre chose que soupirer pour elle. Mais quoi ? qu'eussé-je fait quand je fusse sorti ? L'amour est ennemi mortel de la pauvreté ; je n'eusse pas osé me montrer à Diane, c'était le nom de la reine de mon âme. Il fallait être accommodé d'une autre façon, parce qu'elle eût eu des impressions de moi qui ne m'eussent pas été favorables. En ma solitude, je n'avais point d'autre occupation que de penser à elle ; et, cela étant cause que ma passion s'enflammait davantage, j'étais si fol, que je prenais quelque sorte de plaisir à passer tous les soirs devant sa porte, encore que ce me fût une chose la plus inutile du monde.

En ce temps-là, si j'eusse voulu me mêler du métier de certains fripons d'écoliers de ville que je connaissais depuis peu, il m'eût été facile de me vêtir à peu de frais, car toutes les nuits ils ne faisaient que dérober des manteaux en quelque rue écartée ; mais jamais je ne me pus résoudre à rabaisser mon courage jusqu'à faire des actions

si infâmes. J'aimais mieux l'accointance de certains philosophes ^(a), qui me promettaient des montagnes d'or par une voie licite et honorable. Toutefois, à la fin, je laissai leur conversation, d'autant que je connus que c'étaient des vendeurs de fumée qui déjà s'ennuyaient aussi de communiquer avec moi, à cause que, n'ayant rien à perdre, leurs tromperies étaient inutiles à mon endroit. Au commencement, j'avais été pour le moins aussi fin qu'eux, et leur faisais espérer qu'il me viendrait bientôt une notable somme d'argent de mon pays, dont je les assisterais pour acheter ce qui était nécessaire en leurs opérations ; je les invitai à m'apprendre beaucoup de secrets de la magie naturelle, desquels je me suis déjà servi en plusieurs occasions : voilà le profit que j'eus de les avoir fréquentés.

Après, je m'adonnai à une autre étude. Ce fut à celle de la poésie française, qui eut pour moi des appâts dont je ne cesserai jamais d'être enchanté. Mon entretien ordinaire fut de composer des vers sur la haine que je portais à la malice du siècle et sur l'amour que j'avais pour la gentille Diane. Mais, mon Dieu, quels ouvrages c'étaient au prix de ceux que je pourrais maintenant faire ! Tout était à la mode du collège,

(a) Alchimistes.

et il n'y avait ni politesse, ni jugement ; aussi, je jurerais bien que je n'avais lu encore pas une bonne pièce, et les auteurs dont je pouvais apprendre quelque chose m'avaient été inconnus, autant par ma négligence qu'autrement ; de sorte que ce que je faisais n'était pas moins à admirer que ce qu'ont fait les vieux chantres de Grèce dans les œuvres desquels nous trouvons tant de remarquables fautes, à cause que tout venait de leur veine, qu'ils n'avaient rien à se proposer pour patron, et qu'une chose ne peut en même temps être inventée et rendue parfaite.

Reconnûtes-vous jamais mieux qu'à cette heure que les Muses se plaisent d'habiter avec la pauvreté ? vous voyez fort peu qu'un homme riche ait jamais envie de faire des vers ; aussi les grandes possessions des biens de fortune sont cause que l'on s'affaînantit, et que l'on néglige de posséder les biens de la vertu. Néanmoins, quant est de la poésie, il n'y a rien qui plaise tant à l'esprit, et l'usage que nous en avons met une grande distinction entre nous et les brutes.

Hélas ! ce fut en ce temps-là que je me vis frustré de toutes les espérances que j'avais longtemps nourries en mon âme. J'avais tracé mes aventures à venir sur celles de quelques grands personnages dont j'avais lu l'histoire, et m'imaginai qu'infailliblement j'aurais un sort pareil au

leur, me fiant sur mon courage et sur l'inclination que j'avais à suivre tout ce qui est vertueux. Oh ! que j'étais aveugle de ne voir pas les infinis obstacles qui se pouvaient opposer à ma bonne fortune, quand j'eusse eu une valeur plus admirable que celle des anciens chevaliers !

Si je n'eusse jeté les fougues de ma colère sur le papier, je fusse tombé dans un désespoir le plus violent du monde. Voyez, de grâce, quel enchantement ! N'est-il pas étrange, et ne me guérissait-il pas contre la règle naturelle ? Après avoir décrit mon mal, je ne le sentais plus si violent, encore que j'en aperçusse les plus vifs accès naïvement représentés ⁽¹⁾. Quel homme sans raison me niera à cette heure-ci qu'Apollon n'ait été estimé dieu de la médecine autant pour le remède que donnent ses vers aux plaies les plus dangereuses que pour celui que les herbes y donnent, lesquelles il fait croître quand il prend la qualité de soleil pour rendre la terre fertile ?

Jusque-là Francion avait parlé, lorsque son courtois hôte, lui serrant la main, lui dit : « C'est assez pour ce coup, il s'en va tard. Je ferais conscience d'endurer que vous parlassiez tant. »

Et, l'ayant fait arrêter par ces paroles, avant que de partir d'auprès de lui, il le voulut entretenir encore un peu, et lui dit que vraiment il avait eu tort

auparavant de l'avoir voulu frustrer d'entendre les aventures qu'il avait eues avec les pédants. Puis il poursuivait ainsi :

— Mais, monsieur, vous endurâtes bien des tourments pour la perte de l'argent que vous aviez. Il me semble que vous m'avez dit que ce fut un nommé Raymond qui vous le prit ; vous lui en vouliez du mal ?

— Je vous en réponds, dit Francion, et, maintenant encore que je me ressouviens de l'ennui qu'il me fit souffrir, ma haine se rallume aussi ardemment que jamais, car son action m'est extrêmement odieuse, d'autant que je sais assurément qu'il était des meilleures maisons et des plus riches de France.

Le seigneur du château, ayant alors une certaine façon non accoutumée dont à peine eût-on pu trouver la cause, dit que possible ce Raymond avait dérobé l'argent par galanterie ou par nécessité, se voulant débaucher pour aller en Flandres au déçu de ses parents, et que, pourtant, si Francion ne lui pardonnait point, il pouvait s'informer s'il était en Bourgogne, et le faire appeler en duel ; mais Francion répondit qu'il se ferait la risée de tout le monde, s'il témoignait d'avoir du ressentiment pour des offenses si anciennes. Néanmoins son hôte lui promit qu'il s'enquêterait s'il y avait en Bourgogne, ou aux environs, un seigneur qui portât ou qui eût

porté autrefois le nom de Raymond, seulement pour lui contenter l'esprit, en lui apprenant qu'était devenu son voleur. Là-dessus, il lui donna le bon soir, et le pria de se disposer à lui conter le lendemain au matin le reste de sa vie ; puis il s'en alla coucher.



CHAPITRE III

Quand le soleil eut ramené le jour, le seigneur du château, étant habillé déjà, ne manqua pas à venir voir si Francion avait bien reposé, afin de savoir quant et quant s'il pourrait achever le récit de ses diverses fortunes. Voulant bien employer le temps, leurs salutations furent courtes. Encore que Francion sentît beaucoup d'allègement au mal qu'il avait à la tête, il fut arrêté qu'il se tiendrait encore au lit jusqu'au lendemain, pour reprendre entièrement ses forces ; sans avoir donc souci de se lever, il continua le fil de son histoire comme je vais dire.

Monsieur, nous demeurâmes hier sur le plaisir que je prenais à la poésie ; il faut qu'en retournant sur ce sujet je vous conte que l'on me mit en main quelques ouvrages assez polis, sur lesquels je façonnai ceux que je fis par après : l'on m'enseigna même un certain livre fort nouveau, et d'un auteur fort renommé, que je me délibérai d'acheter, pour y apprendre comment il fallait écrire selon le siècle ; car je confessais ingénument que je n'y entendais rien.

Ayant appris que le libraire qui vendait cet ouvrage-là demeurait en la rue Saint-Jacques, je m'y en allai ; et, ma curiosité étant connue,

aussitôt l'on prit la peine de me montrer une infinité de livres français dont jamais je n'avais ouï parler. Je n'avais pas assez de moyens pour acheter tant de marchandises ; voilà pourquoi je ne fis emplette que de ce que j'avais eu premièrement dessein d'avoir, de quoi même l'on m'avait prêté l'argent. Nonobstant je ne laissais pas de m'amuser à feuilleter tous les livres qui étaient dessus le comptoir, comme voici venir un grand jeune homme maigre et pâle, qui avait les yeux égarés et la façon tout extraordinaire : il était si mal vêtu, que je n'avais point de crainte qu'il se moquât de moi ; de sorte que je parlai franchement au libraire devant lui, sans me soucier qu'il m'écoutât ⁽¹⁾.

— Apprenez-moi, disais-je, s'il y a quelqu'un en ce temps-ci qui fasse bien en poésie : j'ai toujours cru qu'il n'y en a point qui y excellent, d'autant que je ne pense pas même que l'on s'amuse beaucoup en ce siècle-ci à rimer.

— En quelle erreur êtes-vous ! me répondit le libraire ; ne viens-je pas de vous montrer des œuvres admirables, composées par des auteurs encore vivants ? Mais c'est possible que vous ne prisez pas la nouvelle façon d'écrire de ces messieurs, et que vous n'estimez que les choses anciennes et grossières.

— Moi, ce dis-je, je ne sais pas si l'on fait

mieux en ce temps-ci qu'au temps passé, et ne saurais pas discerner, quand je fais des vers, s'ils sont à la mode nouvelle ou à l'antique.

Le jeune homme, en tournant alors la tête vers moi avec un rire de mauvaise grâce, et montrant la plupart de ses dents, me dit :

— Vous faites donc des vers, monsieur, à ce que j'entends ?

— Je mets des paroles avec des paroles, sur des sujets qui s'offrent à mon esprit, répondis-je ; mais je les arrange si mal, que je ne crois pas que l'on doive appeler cela de la poésie.

Là-dessus, il me répliqua que je disais cela par humilité, et me pria de lui montrer quelque'un de mes ouvrages. Je lui dis que je n'osais pas faire voir des pièces qui n'étaient pas par aventure selon les règles qu'il fallait suivre alors, desquelles je n'avais aucune connaissance.

— Eh bien, monsieur, me repartit-il, je vous dirai en ami ce qui m'en semblera, et possible serez-vous bien aise d'avoir ma conférence ; car il n'y en a pas trois dans Paris qui se puissent vanter de savoir mieux juger d'un vers que moi.

Ces paroles-là ne m'ayant pu persuader de lui accorder sa prière, il prit congé de moi, ayant mis deux ou trois livres sous son manteau, sans en donner de l'argent au marchand, à qui je

demandai, dès qu'il fut parti, s'il lui en faisait crédit de cette sorte.

— Je les lui prête, répondit-il ; je suis contraint d'en faire ainsi à un tas d'écrivains comme lui, qui se trouvent tous les jours dans ma boutique pour se communiquer ensemble leurs ouvrages ; ici se font leurs plus grandes assemblées ; tellement qu'il n'y a point de lieu dans la France qui doive plus justement porter le nom de Parnasse.

— Quel profit tirez-vous de leurs conférences ? ce dis-je.

— La perte de mes livres, qu'ils empruntent et ne rapportent point, répondit le marchand en riant.

— Si j'étais que de vous, je chasserais bien cette chalandise-là, lui repartis-je.

— Je n'ai garde pour moi, me dit-il ; car il y en a toujours quelqu'un entre eux qui me donne quelque copie à faire imprimer, et puis ma boutique en est plus renommée.

Après ce devis, je m'informai de tous les poètes du temps, dont j'appris les noms, et sus même que celui que je venais de voir était, à la vérité, des plus célèbres. Le libraire, alors, me voulant obliger, me promit que, si je lui donnais quelque une de mes pièces, il la montrerait à ces gens-là sans leur en nommer l'auteur, pour savoir d'eux

ce qu'il y aurait de manque. Le désir que j'avais de bien faire au goût de tout le monde me fit prendre ce parti, et, dès le lendemain, je lui apportai la pièce qui me plaisait le plus de toutes les miennes. Elle fut montrée à ces personnages-là, qui y trouvèrent quasi autant de fautes que de paroles. Mon libraire me fit ce plaisir de me les coter toutes ; de sorte que j'y pris garde, et, ayant vu qu'ils avaient bonne raison, je me délibérai de ne plus tomber en pareil endroit.

Véritablement leurs lois ne tendaient qu'à rendre la poésie plus douce, plus coulante et plus remplie de jugement ; qui est-ce qui refuserait de la voir en cette perfection ? On me dira qu'il y a beaucoup de peine et de gêne à faire des vers suivant des règles ; mais, si l'on ne les observait point, chacun s'en pourrait mêler, et l'art n'aurait plus d'excellence. Quelque temps après, j'eus une connaissance parfaite de ces choses, car je me trouvais souvent dans la boutique du libraire, où j'accostais tous les poètes : dès que je me fus frotté à leur manteau, je sus incontinent de quelle sorte il fallait composer ; ils ne me reprirent jamais que de deux ou trois fautes, et, en considérant celles-là, je m'abstins d'autres très lourdes. Je ne pense pas leur être redevable de beaucoup ; car certainement le peu qu'ils

m'en dirent n'était pas capable d'ouvrir le jugement de personne.

Il faut que je vous dise quelles gens c'étaient : il y en avait quelques-uns qui sortaient du collège, après y avoir été pédants ; d'autres venaient de je ne sais où, vêtus comme des cuistres, et, quelque temps après, trouvaient moyen de s'habiller en gentilhomme ; mais ils retournaient incontinent à leur premier état, soit que leurs beaux vêtements eussent été empruntés ou qu'ils les eussent revendus pour avoir de quoi vivre. Quelques-uns ne montaient ni ne descendaient, et ne paraissaient point plus en un jour qu'en l'autre : les uns vivaient de ce qu'on leur donnait pour quelques copies, et les autres dépensaient le peu de bien qu'ils avaient, en attendant qu'ils eussent rencontré quelque seigneur qui les voulût prendre à son service, ou qui leur fît bailler pension du roi. Au reste, il n'y en avait pas un qui eût un grand et véritable génie. Toutes leurs inventions étaient imitées, ou se trouvaient si faibles, qu'elles n'avaient aucun soutien. Ils n'avaient rien outre la politesse du langage ; encore n'y en avait-il pas un seul qui l'eût parfaitement ; car si le plus habile d'entre eux évitait une chose, il choppait en une autre. Plusieurs ne faisaient que traduire des livres, ce qui est une chose très servile : et lorsqu'ils voulaient

composer quelque chose d'eux-mêmes, ils faisaient de grotesques ridicules. Et il faut remarquer ceci, que la plupart étaient devenus poètes par contagion, et pour avoir hanté ceux qui se mêlaient de ce métier-là ; car il n'y a point de maladie qui se gagne plus facilement que celle-ci. Sur mon Dieu, je les plains, les pauvres gens ; ils écrivaient sur l'imagination qu'ils avaient d'être bons écrivains, et se trompaient ainsi tout doucement. Néanmoins il y a des livres de leur main qui sont très estimés aujourd'hui ; mais, je vous dirai, c'est à faute d'autres meilleurs. Il faut bien se passer à ce que l'on a, malgré son envie ; et moi-même j'ai bien été quelquefois forcé de les lire, ne trouvant rien autre chose pour me divertir. Ce sont de belles pièces, ma foi, que deux ou trois romans de leur façon, que l'on prise. Je veux que l'on m'ôte la vie, si je ne montre dans chacun des fautes dignes du fouet.

Il est bien vrai que, quand je me porterais à mes extrêmes efforts pour faire quelque chose de bon, possible que tous ces petits esprits seraient de beaucoup plus prisés que moi ; mais c'est aussi que, pour agrandir leur réputation, ils se servent de certaines subtilités où je ne voudrais pas m'abaisser. Comme ils sont longtemps à achever ce qu'ils font, ils ont le loisir d'en faire courir le bruit partout, et de faire désirer leur ouvrage

par les louanges que l'on lui donne, sans en avoir vu une partie, et, le mettant en lumière, ils le rendent agréable à quelque seigneur, qui lui acquiert de la vogue dedans la cour. Outre cela, ils ont quelque poétastre à leur dévotion, pour leur dire qu'ils ont de l'empire sur tous les esprits du monde ; et sachez qu'ils n'en manquent pas, car il y en a qui semblent être gagés du roi pour donner des vers à tous les auteurs du temps. L'on voit leurs noms par tous les livres ; et, sans cela, leurs œuvres se seraient pas imprimées, car elles ruineraient les libraires ; si bien qu'ils font comme le roitelet, qui, pour monter aux nues, se cache sous les ailes de l'aigle. Qui plus est, nos auteurs sont si vains, qu'ils font eux-mêmes des préfaces et des lettres de recommandation qui leur donnent des louanges si excessives, qu'après cela l'on ne sait plus ce que l'on donnerait à des divinités, et les font imprimer sous le nom de quelqu'un de leurs amis, qui encore qu'il soit bien éloquent, n'en pourrait pas parler assez suffisamment à bon gré. Que, s'ils priaient quelqu'un de faire quelques vers pour eux, l'on leur pourrait répondre : « Qu'est-il besoin que je prenne la peine de vous louer ? vous vous louez cent fois mieux que je ne saurais faire. » Il n'y a point au monde de présomption si grande que la leur était alors, et l'on m'apprit même qu'un

d'entre eux aspirant à la tyrannie, et voulant que tous les autres lui allassent rendre hommage, il disait : « Il y a encore de petits esprits rebelles qui ne me sont point venus faire la révérence ; ce sont de petits comtes palatins qui ne veulent pas reconnaître leur empereur, mais je les ferai bien venir à la raison. » Comme l'on me racontait cette sottise, j'étais en pleine assemblée de ces petits écrivains, où je me moquais et des uns et des autres ; et là-dessus je dis : « S'estime qui voudra le roi des beaux esprits, mais qu'il sache que c'est moi qui suis le grand Knes, le Prêtejan, le Sultan, le Sophy, le grand Kan, le Sériffe et le grand Mogor des beaux esprits, non seulement de l'Europe, mais de tout le monde. »

Cette plaisante rodomontade les fit rire ; néanmoins ils avaient l'âme si basse, qu'ils ne laissèrent pas de respecter celui qui voulait dominer sur tout le monde ⁽¹⁾. Nous étions alors en la boutique du libraire de la rue Saint-Jacques, où l'on commençait à faire un grand mystère d'une petite lettre ; car il faut que je vous dise que, ne pouvant réussir à autre chose, ils s'allaient tous amuser à faire des épîtres, s'imaginant d'acquérir de la gloire par ce moyen, et avaient si peur que l'on se doutât de leurs sottises qu'ils faisaient imprimer jusqu'aux plus particulières choses qui se passaient entre eux et leurs amis :

aussi leur disais-je par raillerie que j'étais d'avis que l'un s'en allât en Italie, l'autre en Allemagne, et l'autre en Turquie, afin qu'ils eussent de la matière pour nous faire de beaux gros volumes de lettres. Et, comme j'eus remarqué dans un livre qui en était tout plein qu'au commencement et à la fin de chacune il y avait de longues répétitions de qualités, je dis au libraire que pour rendre les choses plus véritables et n'y rien oublier, l'auteur y devait aussi faire mettre les adresses des rues et des enseignes et ce qui avait été mis pour le port, parce qu'il eût amassé toutes ces petites sommes ensemble, et en eût fait une bien grosse, laquelle il eût demandée pour le prix de son livre, et se fût ainsi remboursé tout d'un coup de beaucoup de ports de lettres, s'il est ainsi qu'il les eût payés outre l'argent qu'il avait baillé de la copie. Cette invention lui sembla fort lucrative, et je vous jure qu'il ne tenait pas à lui qu'il ne la mît en effet. Mais, pour revenir à mon conte, il faut que vous sachiez que, comme sa boutique était le bureau où se trouvaient toutes les lettres nouvelles de ces petits messieurs, qui croyaient avoir croché la serrure du trésor de bien dire, tous ceux qui étaient là s'étaient transportés exprès et de cheval pour voir celle dont je vous ai parlé.

Enfin, après plusieurs entretiens de ces petits

épistolaires, on lut alors non pas cette lettre, mais cette merveille qui était la plus extravagante et la plus impertinente que l'on puisse trouver. Celui qui la lisait proférait les mots avec un ton de comédie, et il semblait qu'il mordît à la grappe. Les auditeurs étaient à l'entour, qui allongeaient un col de grue les uns par-dessus les autres ; et à tous coups, avec une stupéfaction et un ravissement intrinsèque, rouillaient les yeux en la tête comme un matou qui est en colère ; et le plus apparent d'eux, à chaque période, disait d'un ton admiratif : « Que voilà qui est bien ! » Aussitôt un autre redisait la même parole, et puis un autre, jusqu'à moi, qui étais contraint de faire de même, autant par moquerie que par complaisance ; si bien que, n'entendant presque dire autre chose que ces mots : « Que voilà qui est bien ! que voilà qui est bien ! » je m'imaginais être à cet écho de Charenton qui répète sept fois ce que l'on a dit.

Après cela, il y eut un poète qui récita de ses vers, et je pris beaucoup plus de plaisir à voir sa contenance ; car à la fin de chaque strophe, il tournait ses yeux à la dérobée vers les assistants pour connaître, par leur mine, quel jugement ils en faisaient en leur intérieur. Et remarquez ceci, à quoi vous n'avez possible point encore songé, tous les poètes en sont de même en lisant

leurs ouvrages. Or, ils émurent de grosses disputes sur ceux-ci, pour beaucoup de choses de néant, où ils s'attachaient, et laissaient en arrière celles d'importance. Leurs contentions étaient s'il fallait dire : *Il eût été mieux*, ou *il eût mieux été* ; *de savants hommes*, ou *des savants hommes* ; s'il fallait mettre en rime *main* avec *chemin*, *saint Cosme* avec *royaume*, *traits* avec *près* (¹). Et cependant ceux qui soutenaient que c'étaient autant de fautes en faisaient de bien moins supportables, car ils faisaient rimer *périssable* avec *fable*, *étoffer* avec *enfer*. Toutes leurs opinions étaient puisées de la boutique de quelques rêveurs qu'ils suivaient en tout et partout, et même se plaisaient, en discourant, à user de quelques façons de parler extrêmement sottes, qui lui étaient communes. Ils vinrent à dire beaucoup de mots anciens, qui leur semblaient fort bons et très utiles en notre langue, et dont ils n'osaient pourtant se servir, parce que l'un d'entre eux, qui était leur coryphée, en avait défendu l'usage. Tout de même en disaient-ils beaucoup de choses louables, nous renvoyant encore à ce maître ignare dont ils prenaient aussi les œuvres à garant lorsqu'ils voulaient autoriser quelque-une de leurs fantaisies. Enfin, il y en eut un plus hardi que tous, qui conclut qu'il fallait mettre en règle, tous ensemble, des mots anciens que l'on renouvelle-

rait ou d'autres que l'on inventerait, selon que l'on connaîtrait qu'ils seraient nécessaires ; et puis, qu'il fallait aussi retrancher de notre orthographe les lettres superflues, et en mettre en quelques lieux de certaines mieux convenantes que celles dont l'on se servait.

— Car, disait-il, sur ce point, il est certain que l'on a parlé avant que de savoir écrire, et que, par conséquent, l'on a formé son écriture sur sa parole, et cherché des lettres qui, liées ensemble, eussent le son des mots. Il m'est donc avis que nous devrions faire ainsi, et n'en point mettre d'inutiles ; car à quel sujet le faisons-nous ? Me direz-vous que c'est à cause que la plupart de nos mots viennent du latin ? Je vous répondrai que c'est là une occasion de ne le suivre pas : il faut montrer la richesse de notre langue, et qu'elle n'a rien d'étranger. Si l'on vous faisait des gants qui eussent six doigts, vous ne les porteriez qu'avec peine, et cela vous semblerait ridicule. Il faudrait que la nature vous fît à la main un doigt nouveau, ou que l'ouvrier ôtât le fourreau inutile ; regardez si l'on ne ferait pas ce qui est le plus aisé. Aussi, parce qu'il n'est pas si facile de prononcer de telle sorte les mots, que toutes leurs lettres servent, que d'ôter ces mêmes lettres inutiles, il est expédient de les retrancher. En pas une langue vous ne voyez de semblables

licences, et, quand il y en aurait, les mauvais exemples ne doivent pas être suivis plus que la raison. Considérez que la langue latine même, dont, à la vérité, la plupart de la nôtre a tiré son origine, n'a pas une lettre qui ne lui serve.

— Par la mort du destin, dis-je alors, voilà bien harangué pour le repos de la chose publique : je ne dis pas que vos raisons ne soient bonnes ; mais où est le moyen de les faire suivre, et où est même celui d'entre le peuple qui les approuvera ? Il vaudrait beaucoup mieux retrancher tant de choses mauvaises, qui sont superflues en nos mœurs et en nos coutumes, que non pas songer à retrancher des lettres qui ne font mal à personne, les pauvres innocentes. Quant aux paroles nouvelles, que vous avez dit tantôt qu'il nous fallait introduire, je vous laisse à penser si, semblant du tout extraordinaire au peuple, l'on ne se moquerait pas de nous. Néanmoins je consens qu'aux premiers États vous soyez délégué de la part des auteurs français, dont il faut faire une chambre nouvelle pour représenter aux autres l'utilité de vos opinions et persuader au roi qu'il les doit faire embrasser par tous ses sujets.

Après que j'eus ainsi parlé, et donné matière de rire à chacun, il y eut le plus galant d'entre eux qui conclut que tout ce que l'on avait dit ne servait de rien au repos de la vie ; et, nous

faisant sortir d'entre les livres, nous conduisit, entre les pots et les verres, au meilleur cabaret de Paris, où il nous voulut traiter de l'argent qu'il avait. Pour dire vrai, il n'y a point de gens moins avaricieux que les poètes : ils ont tant d'envie d'aller au royaume des cieux où il est aussi difficile qu'un riche entre qu'un câble dans le pertuis d'une aiguille, qu'ils avalent leur bien tout d'un coup, comme une pilule, afin d'y aller facilement. Il ne faut pas s'enquérir comme il fut morfé (a), ni combien l'on dit de bons mots de gueule ; or, parce que je jurai là encore par la mort du destin, ainsi qu'en la rue Saint-Jacques, l'on me demanda pourquoi je le faisais. C'était pour me moquer d'eux, qui ne composaient pas une stance où ils ne parlissent du destin ou du sort, afin d'accommoder leurs vers.

— Par la tête du sort, ce dis-je, vous êtes de grands ignorants, qui ne savez guère votre métier ; ventre des Parques ! ne voyez-vous pas que je jure en poète ? Vous autres, qui croyez moins en Dieu que Diagoras ni que Vanini (1), vous ne jurez que par lui à tous les coups, comme si vous étiez des chrétiens fort dévots, qui voulussent toujours avoir son nom à la bouche.

(a) Goinfré.

Notez que je leur disais ceci encore parce que la plupart étaient libertins ; mais leur humeur franche, et qui vraiment était louable en ce point, ne s'offensa pas de ce que je leur reprochais. Sans doute ils avaient quelque chose de meilleur en eux que le vulgaire, et principalement en ce qu'ils ne me prisaient pas moins pour me voir mal accommodé. En contrepoids, ils avaient aussi des vices insupportables : c'étaient les plus fantasques et les plus inconstants du monde ; rien n'est plus frêle qu'était leur amitié : en moins d'un rien, elle se dissipait comme la glace d'une nuit ; rien n'est plus volage qu'était leur opinion : elle se changeait à tout propos, et pour des occasions très injustes. Leurs discours étaient le plus souvent si extravagants, qu'il semblait qu'ils fussent insensés. Quand je leur récitais mes vers, il les trouvaient, à leur dire, les mieux faits du monde ; moi éloigné, ils en médisaient devant le premier dont ils faisaient rencontre : ils jouaient de ce même trait les uns envers les autres ; de sorte que la renommée de chacun s'apetissait : outre cela, ils s'adonnaient à écrire avec trop d'affectation, et n'avaient point d'autre but. En allant même par la rue, la plupart marmottaient entre leurs dents, et tiraient quelques sonnets par la queue. Tous leurs entretiens n'étaient que sur ce sujet.

Mais, encore qu'ils décrivissent les faits généraux de plusieurs grands personnages, ils ne s'enflammaient point de générosité et il ne paraissait d'eux aucune action recommandable. Avec tout cela, c'étaient les gens les plus présomptueux de la terre, comme je vous ai déjà dit. Chacun croyait faire mieux que tous les autres, et se fâchait lorsque l'on ne suivait pas ses opinions. Je connus par là que le vulgaire avait raison de les mépriser, et dis plusieurs fois en moi-même qu'ils voulaient faire profession d'un bel art dont ils étaient indignes et envers lequel ils attiraient le mépris du peuple, en le pratiquant mal. Depuis il me furent si odieux, que je tâchai d'éviter leur rencontre, avec plus de diligence qu'un pilote n'essaye de s'éloigner des Syrtes.

Il me prit envie seulement de me conserver la connaissance d'un nommé Musidore ⁽²⁾, qui était celui qui m'avait accosté tout le premier chez le libraire, parce qu'encore que l'on ne pût pas dire véritablement qu'il fût de bonne humeur, il avait, ce me semblait, quelque chose dans son extravagance qui rendait sa compagnie agréable à une personne comme moi, qui ne le voulais fréquenter que pour se moquer de lui. L'ayant une fois rencontré par la rue, il m'apprit sa demeure, et je lui promis de l'aller voir. Jamais

il ne me l'avait voulu dire auparavant, et c'était sans doute à cause qu'il ne logeait qu'en quelque grenier à un sou par gîte, avec les aides à maçons. Aussi avait-il été si misérable, que son pauvre équipage me faisait pitié. C'était un indubitable axiome que, lorsqu'il avait une épée, il ne portait point de jarretières, car elles lui servaient à la pendre. Il n'y avait qu'un mois qu'il avait été dans une gueuserie extrême ; de sorte qu'il eût porté les crochets ^(a) afin de gagner sa vie, s'il eût eu de l'argent pour en avoir.

Il me souvient qu'en ce temps-là un homme de sa connaissance, qui se voulait donner carrière, lui amena la pratique des chantres du Pont-Neuf, et lui dit que, s'il faisait des chansons pour eux, il en serait bien payé, et que personne n'en saurait rien. Musidore, voyant ce profit évident, ne le refusa pas : il reçut une pièce de six sols d'arrhe, de la femme d'un des musiciens de la Samaritaine ; il veilla toute la nuit suivante pour lui faire des vers, et les lui livra le lendemain au matin. Aussitôt ils furent mis en air, et l'on les alla chanter au bout du pont ; mais personne n'en acheta. Les crocheteurs n'y entendaient rien ; cela n'était pas de leur style, si bien que la femme les lui vint rapporter et lui redemanda

(a) Faire le colporteur, le faquin.

son argent. Avant refusé de le rendre, vous pouvez penser de combien d'injures il fut assailli. L'on dit même qu'elle lui envoya un exploit ; mais tant y a, qu'elle s'en alla se plaindre de lui partout, et dire qu'il était un beau poésard, que personne ne voulait de ses chansons, et qu'elles étaient pleines de mots de grimoire et de noms de diable. Aussi avait-elle raison, et les courtisans du cheval de bronze n'avaient garde de comprendre sa poésie ; comment il parlait des filandières parques et de l'enfant cuisse-né. Il allait disant :

. . . . qu'Apollon
Tenant en main son violon
Sur ce beau mont où il préside,
Réjouit les bourgeois des cieux,
Et près de l'onde Aganipide,
Fait danser la pavane aux dieux (1).

Quand je le rencontrai donc, songeant à son état passé et aux affronts qu'il avait reçus, je m'étonnai de le voir tout autrement fait qu'auparavant ; je ne pouvais m'imaginer de quel secret il avait usé pour faire changer de visage à sa fortune ; mais tant y a, qu'il était des plus braves et que son bonheur me donnait beaucoup de jalousie. Je pensais qu'il eût trouvé la pierre philosophale, et que par son moyen, je pourrais devenir riche, si je le voulais aller courtiser ; tellement que je me levai un matin auparavant

le soleil, afin d'aller chez lui, et ne point manquer à l'y rencontrer. Je n'avais garde que je ne le trouvasse au lit, car il faut que vous sachiez que la plupart de ces messieurs s'y tiennent toujours jusqu'à onze heures et qu'ils ne sauraient rien composer que dedans ce repos. Comme je fus donc dans sa chambre, et que je lui eus demandé pardon de ma visite, il me témoigna que je lui faisais beaucoup d'honneur, et fit ouvrir tous les volets des fenêtres, afin d'avoir du jour pour se lever. Je vis alors qu'au lieu de bonnet de nuit il avait son caleçon autour de sa tête, et que tout le meuble de sa chambre était réduit à une escabelle à trois pieds et à un coffre de bois qui servait de table, de buffet et de siège. Pour le lit, il était d'une étoffe si usée, que l'on n'en pouvait pas même connaître la couleur, et il avait été rongé de plus de rats qu'il n'y en avait au combat que décrit Homère ^(a). Tout ceci me fit juger que la richesse de Musidore n'était pas si grande que j'avais pensé, et que, si peu qu'il avait, il le mettait tout sur soi, pour paraître au dehors.

Comme je rêvais là-dessus, il me retira de ma méditation par un cri extravagant qu'il fit en appelant son valet :

(a) Allusion à la *Batrachomyomachie*.

— Ho ! Calcaret , dit-il, ça, je me veux lever ; apporte-moi mon bas de soie de la correction et de l'amplification de la Nymphe amoureuse ; donne-moi mon haut-de-chausses du grand Olympe, et mon pourpoint de l'Héliotrope : je pense que mon manteau des Lauriers du Triomphe viendra fort bien là-dessus.

Ce discours m'étonna de sorte que je n'en pouvais trouver l'explication ; car ni les nymphes, ni le ciel, ni les plantes n'ont point de pourpoint ni de haut-de-chausses, ni d'étoffe pour en faire. J'eus seulement quelque croyance qu'il y avait quelque mode, quelque couleur ou quelque étoffe qui étaient nouvelles, lesquelles s'appelaient de ces noms que Musidore avait dits, puisque l'on dit bien des jarretières de Céladon ⁽¹⁾ et des roses à la Parthenice. Néanmoins je fus si curieux, que je lui demandai la signification de ses paroles ; et alors, faisant un faible souris qui ne lui passait pas les moustaches, il me répondit :

— Ah ! monsieur ! eh ! ne savez-vous pas ce que je veux dire ? Apprenez que notre honnête travail nous fait gagner souvent quelque petit argent, et que nous le mettons à nous vêtir ; voilà pourquoi, pour reconnaître nos habillements, nous les appelons du nom des livres que nous avons faits et de l'argent desquels nous les

avons eus. Si vous allez au palais, vous entendrez bien crier les livres que j'ai nommés, dont j'ai été payé depuis peu ; ce sont maintenant les entretiens de la plus belle moitié du monde, et il n'y a si petite fille de chambre qui ne les veuille lire, pour apprendre à complimenter. Mais, quoi ! trouvez-vous ceci indécent, de se faire donner une récompense par les libraires pour notre labeur ? Y sommes-nous aussi bien fondés que les avocats à se faire payer pour leurs écritures ? Apprenez que, s'il y a eu autrefois de la honte à ceci, elle est maintenant toute levée, puisqu'il y a des marquis qui nous ont frayé le chemin ; et, quoi qu'ils fissent donner l'argent à leurs valets de chambre, comme pour récompense de les avoir servis, cela tournait toujours à leur profit, et les exemptait de payer les gages de leurs serviteurs. Quant à ce nouvel auteur que vous connaissez, lequel s'imagine avoir couché avec l'éloquence⁽¹⁾, et que ses ouvrages sont les enfants qui proviennent de leur accouplement, croyez-vous qu'il ait donné son livre pour néant, encore qu'il soit riche ? Non, non, il l'a bien vendu, et j'en nommerais beaucoup d'autres qui en ont fait de même. Pour moi, je suis de ce nombre, et n'en crois mériter que de la louange ; car, si mes ouvrages ne valaient rien, l'on ne me les achèterait pas.

Je ne pus rien répondre à ce propos, et me mis à considérer attentivement la misère de ce pauvre écrivain, qui ne faisait des livres que pour en gagner sa vie. Je jurais bien dès lors qu'il ne fallait point s'étonner si tous ses ouvrages ne valaient rien ; car allongeant ses livres selon l'argent qu'il désirait avoir, il y mettait beaucoup de choses qui n'étaient pas dignes d'être imprimées et, outre cela, il écrivait avec une telle hâte, qu'il faisait une infinité de fautes de jugement.

Enfin son petit laquais lui ayant apporté ses habits, il se leva, et tout sur l'heure il entra un poète de ses amis, auquel il dit qu'il lui voulait montrer des vers qu'il avait faits le jour précédent. Là-dessus, il tire de sa poche un papier aussi gras que les feuillets d'un vieux bréviaire. Mais, comme il fut à la première stance, il nous dit ⁽¹⁾ :

— Messieurs, je vous supplie de m'excuser, il faut que j'aie tout maintenant faire ce que les rois ni les empereurs ne peuvent faire par ambassade. Je ne fais point de cérémonie avec vous ; vous savez la liberté avec laquelle on vit maintenant à la cour.

Et là-dessus nous ayant quittés, il fut environ un quart d'heure au privé, où ayant son esprit égaré parmi sa poésie, il nous oubliait quasi. En revenant, il nous dit :

— Eh bien ! messieurs, achevons de voir mes vers.

Et puis il nous présenta un méchant papier tout rongé par les côtés, et enduit de m... par le milieu, ce qui nous surprit tellement, que nous ne savions si nous en devions rire ou nous en fâcher. Alors, ayant recouvré son esprit, que ses imaginations avaient préoccupé, il reconnut que ce n'était qu'un torché-cul qu'il nous apportait, au lieu de ses vers, et nous dit :

— Ah ! messieurs, excusez mes rêveries, vous êtes du métier, vous savez que nos grandes pensées nous possèdent quelquefois si fort que nous ne savons ce que nous faisons : j'ai ici apporté un autre papier que celui que je désirais, je m'en vais requérir celui où mes vers sont écrits.

En disant ceci, il se retourna d'où il était venu, mais il n'y trouva pas le papier qu'il cherchait ; car, par mégarde, il s'en était torché les fesses. Cependant je lâchai la bonde à mes risées, et son ami me dit :

— Vraiment nous n'avons rien vu de nouveau ; il me souvient que Musidore fit encore, il y a quelque temps, une semblable plaisanterie ; il revint du privé avec un torché-cul à la main, et, croyant tenir son mouchoir, il en releva sa moustache : il est fort sujet à de pareils transports

d'esprit, et prend souvent les choses l'une pour l'autre, si bien qu'un jour étant à la table d'un grand seigneur, pensant cracher à terre et mettre un morceau de viande sur son assiette, il cracha sur son assiette et jeta le morceau de viande à terre.

Comme ce poète disait ceci, Musidore revint, et fut contraint de nous dire par cœur ce qu'il savait de ses vers, à faute du papier. Après cela, nous parlâmes d'un ballet que le roi allait danser, sur le sujet duquel il nous dit qu'il avait aussi entrepris de faire quelque chose, encore qu'il ne fût pas payé pour cela. Je m'avisai qu'il serait fort à propos que je montrasse ce que je savais faire en cette occasion, afin de m'acquérir quelques habitudes à la cour, et je m'enquis, sans faire semblant de rien, du personnage que représentait la reine, me délibérant de faire des vers pour elle.

Quelque temps après, les ayant composés, j'eus le moyen d'aborder un homme qui avait une partie de la charge des ballets, lequel trouva mon dessein très bon. Je fis donc imprimer quelques stances que j'avais composées, et, le jour du ballet venu, je m'en allai au Louvre avec mes vers sous mon bras, dont il y avait pour le moins trois cents exemplaires bien faits et bien empaquetés, tellement que j'étais fort chargé ;

mais l'honneur que j'espérais de recevoir d'avoir composé ce bel ouvrage me faisait souffrir allégrement cette peine.

Or il faut que vous sachiez que j'en étais si glorieux, qu'il me semblait que j'étais une personne fort nécessaire à l'État, et que, de servir le roi en son ballet, comme je faisais, c'était le servir en une chose très importante. Je l'avais donc dit à tous ceux que je connaissais et à ceux que je ne connaissais point, et principalement à un certain avocat de mon pays, qui, ayant été dépossédé d'une charge de lieutenant en l'élection d'une ville, pour quelque folie qu'il avait faite, était venu s'habituer à Paris, espérant qu'un procureur de la cour, qui était son parent, lui donnerait de la pratique.

Il eut tant envie de voir ce beau ballet, dont je lui avais conté tant de merveilles, qu'il se délibéra de se hasarder et de tâcher à y entrer. Il croyait que l'on y entraît aussi facilement comme au lieu de l'escarpolette ou aux marionnettes de la foire Saint-Germain, qu'il avait vues depuis peu pour un sou⁽¹⁾. Outre cela, il s'imagina qu'il y mènerait bien aussi sa femme, avec sa nourrice et ses enfants, vu que la courtoisie est exercée envers les dames par la noblesse ; et puis il se souvenait que, lorsqu'il y avait des comédiens en sa ville, il y entraît toujours pour

rien, et qu'encore lui gardait-on un siège. Il prit donc sa soutane et son long manteau des bons jours, et je ne sais comment il ne prit pas même sa robe du palais pour se rendre plus vénérable et se faire place. Quant à sa demoiselle, elle vêtit ses habits nuptiaux, qu'elle n'avait pas encore usés ; car elle ne les mettait que quatre fois l'année, et cette fois-ci était extraordinaire et superabondante.

Je fus donc tout étonné que je les vis, comme j'étais là, attendant avec beaucoup d'autres à une petite porte qui par de longues galeries conduit à sa salle de Bourbon. L'avocat marchait en magnifique arroi, avec une contenance sénatoriale : sa soutane était d'un beau damas, qui, à ce que j'ai ouï dire, avait été pris des rideaux d'un ancien lit et avait été teint de rouge en noir, et les feuillages, qui y étaient semés avec symétrie, étaient si larges, qu'il n'y en avait que trois depuis la ceinture jusqu'au collet, deux d'un côté et un de l'autre. Son manteau était doublé d'une belle peluche à long poil, au moins en apparence, car quelques médisants assurent qu'il n'y avait que la marge qui en fût doublée, et que le texte ne l'était pas ; mais, quoi qu'il en soit, je sais bien, à tout le moins, que ce manteau lui servait en toute saison, et que l'été il en faisait ôter toute la peluche, excepté celle du collet,

et la faisait remettre dès que les feuilles commençaient à tomber des arbres, ayant appris ce secret du seigneur Alaric ⁽¹⁾, *Abrégé des longues études*. Pour ce qui est de mademoiselle sa femme, elle avait une jupe de satin jaune toute grasse, et une robe à l'ange si bien mise, et un collet si bien monté, que je ne la puis mieux comparer qu'à la pucelle saint Georges qui est en l'église du Sépulcre, ou à ces poupées que les atournarresses ⁽²⁾ ont à leurs portes. Pour sa nourrice, elle portait un beau bavolet à queue de morue, et avait un enfant entre ses bras, cependant qu'un autre un peu plus grand marchait à côté d'elle, la tenant par la cotte. Je crève de rire toutes les fois que je songe à leurs diverses postures. Il me semble que je les vois encore, et principalement l'avocat, qui faisait bien l'empêché, et, à tout propos, se tournait vers sa femme, et lui disait :

— Là, ma mie, tenez-moi bien toujours par le manteau, et vous, nourrice, ne nous perdez point de vue ; laissez faire, nous entrerons, gardez seulement que cet enfant ne crie.

Ceci était dit avec une action si naïve, que tous les courtisans, qui étaient là, reconnurent la sottise du personnage, et, s'en voulant donner du plaisir, se retirèrent un peu à quartier pour le laisser approcher de la porte. Il est bien vrai

que quelques-uns pensaient que ce fût l'avocat de quelque grand seigneur, et que, sans cela, il n'eût pas eu l'assurance qu'il avait de se présenter pour entrer.

Il arriva qu'alors Géropole ⁽¹⁾, qui était encore capitaine des gardes, ouvrit la porte pour laisser entrer quelques baladins. L'avocat fit tant qu'il s'approcha de lui, et commença cette belle harangue qu'il y avait longtemps qu'il étudiait :

— Monsieur, ayant appris, par la renommée aux langues altisonnantes, qu'il se faisait à ce jour d'hui une fête plénière dedans ce basilique séjour, la curiosité, qui espoint d'ordinaire tous les nobles cœurs, m'a porté à venir voir ces beaux jeux du roi et des reines ; il vous plaira donc de m'y introduire avec ma petite famille, qui l'inculquera en sa mémoire au grand jamais, comme un bénéfice de votre affabilité.

Il faut que vous vous imaginiez qu'il disait ces paroles avec un visage ingénu et un même accent que s'il eût déclamé ou fait un paranymphe ^(a) devant un recteur de l'Université ; et vous pouvez juger quel contentement cela donnait à Géropole, qui était des plus gausseurs de la cour. Comme il avait le plus souvent de fort plaisantes reparties, il ne s'oublia pas en

(a) Éloge des candidats reçus.

cette occasion-ci. Figurez-vous que vous le voyez sans chapeau, avec une calotte de satin sur sa tête, un trousseau de clefs en une main, aussi gros que celui du geôlier de la Conciergerie, et un mouchoir en l'autre, dont il essuyait la sueur de son visage. Voilà comme il était ; et, après avoir bien fait le fatigué, il prit son bâton, qui était à côté de lui, et, en reprenant haleine, à chaque parole, il dit à l'avocat :

— Par ma foi, monsieur, vous auriez de la peine à croire combien je suis las de battre ; je n'ai fait autre chose tout aujourd'hui, je ne sais si vous avez si peu de conscience que de vouloir que je recommence tout maintenant. Il faut que je reprenne un peu mes forces, et je vous jure, sur mon Dieu, que, si vous voulez attendre encore un demi-quart d'heure, je vous battrai tout votre saoul.

Géropole dit cela si plaisamment, que tous ceux qui étaient là se prirent à rire ; et, voyant le peu de compte qu'il faisait de l'avocat, il vint une foule pareille aux flots de la mer quand elle est courroucée, qui le repoussa bien loin de là avec toute sa famille, si bien qu'il se plaignit inutilement de la discourtoisie que l'on faisait paraître envers lui. Je me poussai parmi les autres, et n'eus garde de l'aller aborder, ne me voulant amuser à rien, et ayant peur que les cour-

tisans, me voyant être de sa connaissance, ne se moquassent aussi de moi. Mais je sus depuis qu'ayant reçu cet affront, les pages et les laquais vinrent à lui et en jouèrent à la pelote ; de sorte qu'étant jeté d'un côté et d'autre, il tomba dedans les boues, et l'on dit que la peluche de son manteau fut aussi crottée que le poil d'un barbet qui aurait été quinze jours à chercher son maître. Pour la maîtresse et la nourrice, elles se sauvèrent avec leurs enfants, parce qu'encore la barbarie n'était-elle pas si grande, que l'on voulût faire du mal aux femmes ; et il n'y eut aussi personne qui eût envie de les enlever, car elles étaient si laides, qu'il n'y avait point de presse à se charger d'une si vile marchandise. Mais, quoi que ce soit, ni le mari ni la femme n'ont jamais eu envie depuis de retourner au ballet du roi.

Comment est-ce que l'on eût laissé aller ce pauvre jurisconsulte avec sa soutane, sans lui faire toutes ces indignités, vu que tous ceux que les pages rencontraient habillés en homme de ville, ils leur faisaient souffrir mille persécutions ? Je sais bien même seigneur assez qualifié qui, étant vêtu de deuil, et n'étant pas reconnu pour ce qu'il était, fut pris pour un bourgeois et fut bien malmené auparavant que ses gens le délivrassent. Pour moi, je me fourrai subtile-

ment parmi les autres, et fis tant que je m'approchai de Géropole, auquel ayant montré que je portais des vers pour le ballet, il me laissa entrer sans difficulté. Ainsi plusieurs autres entraient, étant de la connaissance des baladins : les uns, portant en leurs mains un masque, les autres un bonnet à l'antique, et les autres, quelque robe de gaze ; il ne leur était point fâcheux de faire l'office de valet, pourvu que l'on leur ouvrît librement.

Quand je fus entré avec toute cette bande, ce ne fut pas encore la fin de mes peines ; il me fallut passer tant de portes et tant traverser de chambres, que je croyais que ce ne serait jamais fait. Je trouvais de la difficulté partout, et mon passe-port m'était bien nécessaire. Outre cela, la presse était si grande, qu'elle me défendait autant l'entrée comme les archers ; enfin, je me trouvai dans cette longue galerie de Bourbon, qui jette sur la rivière, où il se fallut arrêter.

Il y avait là force courtisans qui désiraient savoir ce que je portais, et, comme ils voyaient ces papiers bien pliés en long, ainsi que pourrait être du linge, il y en avait de si ignorants, qu'ils me venaient demander :

— Le roi va-t-il souper ? Sont-ce là des serviettes que tu portes ?

Je leur répondis que c'était des vers pour le

ballet. Alors un, qui faisait l'entendu, s'en vint dire :

— Ce sont des placards.

Et, à toutes les fois que je passais et que je repassais, pour chercher quelque place à me mettre, il y avait un autre qui disait niaisement, et pensant dire un bon mot : « Ce sont des papiers ; voilà des papiers. » Ces paroles étaient accompagnées d'un mépris qui me fit connaître que, quelque chose de bien fait que pussent voir ces brutaux, ils prenaient tout pour des rogatons, et que les sciences leur étaient si fort en horreur, qu'ils avaient mal au cœur quand ils voyaient seulement un papier, et en tiraient le sujet de leurs moqueries. Mais quoi que ce soit, mes papiers me servirent bien, en ce que, n'y ayant là que les quatre murailles, je m'assis dessus, et je voyais beaucoup de seigneurs debout qui enfin, ne sachant plus quelle contenance tenir, étaient contraints de s'asseoir sur leur cul comme des singes.

Après que j'eus été là quelque temps, l'on ouvrit une porte par où l'on allait à la salle de Bourbon ; la foule était si grande pour y entrer, que je m'imaginai que l'on nous eût mis tous en un pressoir pour en tirer la quintessence. Toutefois nous parvînmes tout entiers jusqu'à la salle du ballet, où je trouvai toutes les places

prises ; si bien que je ne savais de quel côté me tourner. Je nuisais à tout le monde, personne ne voulait de moi : l'un me poussait, aussi faisait l'autre ; tellement que je croyais que mon corps fût devenu ballon, puisque l'on s'en jouait ainsi. Un archer de ma connaissance me tira de peine, et, m'ayant fait mettre sus l'échafaud des violons en attendant le ballet, me dit qu'il faudrait bien que l'on me fît place, malgré que l'on en eût, lorsqu'il serait commencé. Quand j'y fus, je ne cherchais point d'autre siège que mes papiers, mes compagnons fidèles ; et comme je m'étais planté là, les violons vinrent. Ils tenaient chacun leur tablature, et, n'ayant point de pupitre, ils crurent que j'étais là pour leur en servir. L'un ôta une épingle de sa fraise, l'autre de sa manchette, et puis ils s'en vinrent tous attacher leurs papiers à mon manteau. J'en avais dessus le dos, j'en avais dessus les bras ; ils en mirent même au cordon de mon chapeau, et, encore cela n'eût été rien, si un plus impudent que les autres ne fût point venu pour m'en mettre aussi au devant. Je lui dis que je ne le souffrirais pas, et que cela m'incommoderait, mais il m'adoucit, me représentant qu'en ce lieu-là il se fallait aider les uns les autres. J'avais si peur que l'on me chassât ou qu'on me battît, que je fus patient jusques à ce point que de lui dire qu'il m'attachât

donc sa tablature où il voudrait. Il me la vint mettre à la bouche pour l'y pendre, et je serrai fort bien les dents et les lèvres pour retenir ce que l'on me donnait, comme un barbet qui sert et qui rapporte tout ce que l'on lui jette. Les violons s'accordaient déjà à l'entour de moi, quand Géropole, m'apercevant, se souvint que j'étais un des poètes du ballet, et m'appela pour aller distribuer mes vers de même que les autres.

— Eh ! monsieur, lui dis-je, comment voulez-vous que j'aïlle à vous ? Vous voyez comme je suis fait : je suis entouré de musique.

En ouvrant la bouche pour dire ces paroles, le papier tomba, ce qui fit bien rire Géropole ; et pour avoir plus de plaisir, il me repartit :

— Ne laissez pas de venir ; dépêchez-vous ; la reine vous demande ; elle veut voir les vers que vous avez faits pour elle.

Je fus si pressé de partir, dès que j'eus ouï ceci, que, sans songer que j'avais plus d'affiches à l'entour de moi que le coin d'une rue, et sans prendre le soin de les détacher, je commençai de descendre légèrement de l'échafaud. Alors vous eussiez vu tous les violons tâcher d'atteindre à moi, l'un avec la main, l'autre avec le bout du manche de sa basse, et la plupart avec leur archet, afin de ravoir leur musique. Pour vous

représenter leurs diverses postures, imaginez-vous de voir ces preneurs de lune qui sont en l'almanach de l'année passée, où les uns tâchent de l'attraper avec des échelles, qui s'allongent et s'accourcissent comme l'on veut, et les autres avec des crochets, des tenailles et des pincettes. Les disciples de Bocan ⁽¹⁾ reprirent donc toute leur tablature moitié déchirée, et, sur l'auspice de Géropole, je m'en allai offrir mes vers à la reine, et puis j'en jetai parmi la salle. Je crois que ceux qui étaient payés pour en faire me virent d'un très mauvais œil ; mais ils ne pouvaient pas craindre que l'on leur ôtât leur pension pour me la bailler, car je n'étais pas assez bien vêtu pour faire croire qu'il y eût quelque bonne partie en moi.

Je ne m'amuserai point à vous décrire les entrées du ballet ; je vous dirai seulement que je vis là une image des merveilles que j'avais pris tant de plaisir à lire dedans les romans. Je vis marcher des rochers, je vis le ciel, le soleil et tous les astres paraître dans une salle, et des chariots aller par l'air ; j'ouïs des musiques aussi douces que celles des champs Élysées ; et en effet je croyais qu'Urgande la déconnue eût ramené ses enchantements au monde. Ce fut là aussi le seul bien qui m'advint pour avoir veillé les nuits en faisant mes vers ; car de profit ni d'hon-

neur, il n'en faut point espérer par un tel moyen⁽¹⁾.

Toutefois j'eus encore mes livres en la tête, et m'imaginai que, si je dédiais à quelque seigneur une certaine histoire que j'avais fait mettre depuis peu sous la presse, cela servirait à mon avancement. Entre tous ceux de la cour j'en choisis un duquel, à mon avis, je pouvais beaucoup espérer de faveur, et m'acquis la connaissance d'un gentilhomme qui le gouvernait. J'espérai de lui toute sorte d'assistance, et lui contai en bref les services que j'étais capable de rendre à Philémon, qui était le seigneur que je désirais connaître ⁽²⁾. Je lui disais que je jouais du luth, et que je savais des chansons nonpareilles ; qu'outre cela je faisais des contes les plus gais du monde, et que j'étais capable de faire rire Héraclite : aussi voyait-il bien des preuves de tout ceci ; mais cela ne fit que lui ôter l'envie de me faire voir à Philémon. Il croyait que si j'eusse possédé son oreille, il n'eût plus été rien auprès de lui. Des qualités comme les miennes étaient bien à la vérité à soupçonner.

Tant y a, qu'au lieu de me faire parler à ce seigneur, un matin que j'attendais à sa porte l'occasion de lui offrir mon livre, il me le vint demander, me disant qu'il le ferait trouver agréable à Philémon et à quelques autres qui étaient auprès de lui, et qu'après cela il me vien-

drait requérir pour le saluer. Moi qui étais sans malice, et qui ignorais les tromperies de la cour, je lui baillai librement mon livre, et il le porta en la chambre de Philémon, où je ne sais ce qu'il en fit, car je n'ai jamais parlé à personne qui y fût lors avec lui. Peu de temps après, Philémon étant sorti avec beaucoup de suite, il sortit aussi, mais tout le dernier, et me vint dire qu'il n'y avait pas moyen que je saluasse ce seigneur pour ce jour-là ; que c'était assez, puisqu'il avait reçu le présent de mon livre, que je n'en eusse pas été de mieux, quand je l'eusse donné moi-même, et qu'il l'eût reçu de mes mains, tournant la tête d'un côté pour parler à quelque autre, sans prendre garde seulement à moi. Le lendemain, je l'allai encore importuner de me mener chez Philémon ; mais point de nouvelles. J'allai bien avec lui jusqu'à la porte ; mais, comme nous y fûmes, il me dit :

— Que gagnerez-vous ici, vous ne ferez que vous morfondre les pieds ?

Ayant ouï ces mots, qui me témoignaient le peu de volonté qu'il avait de me faire saluer Philémon, sitôt qu'il eut le dos tourné, j'escampai sans lui dire adieu.

Outre que j'avais déjà pensé qu'il craignait que je lui nuisisse, si je connaissais Philémon, que pouvais-je penser qui l'eût empêché de me mener

à lui pour lui donner mon livre, sinon qu'il avait très mauvaise opinion de la courtoisie et de l'esprit de ce seigneur ? Il lui faisait bien du tort ; car il me donnait sujet de croire que, s'il ne me présentait à lui, c'était qu'il avait peur que je ne connusse qu'il n'avait pas l'esprit de dire trois mots de suite pour me remercier, et que possible ne savait-il pas lire, et n'eût non plus entendu ce que je lui disais dans mon épître que si c'eût été du langage des Indes. Je ne veux pas dire pourtant qu'il fût si ignorant que cela ; que sert-il d'en parler ? l'on sait bien si cela est ou non. Et puis, ma foi, c'est un grand vice que la médisance, comme dit très bien Plutarque en ses *Opuscles*. En m'en retournant, je donnai au diable et le livre et le seigneur, et protestai de ne faire plus de telles sottises que d'aller dédier des livres à des stupides qui vous croient beaucoup obliger lorsqu'ils les reçoivent seulement, et ne vous voient que le moins qu'ils peuvent, craignant que vous ne les importuniez de quelque chose.

Je m'adressai encore à un gentilhomme de la connaissance de Philémon, à qui je me plaignis de mon infortune. Je lui dis que je ne désirais point que l'on me fît quelque présent, et que je n'étais pas si mercenaire : que je demandais seulement que l'on me fît bon visage, et que l'on

s'employât à obtenir pour moi une pension du roi, et qu'encore que je fusse jeune, j'avais des desseins si salutaires à l'État, que je méritais bien qu'on me reconnût.

— Comment, me répondit-il, savez-vous si peu les affaires du monde que vous espériez une pension ? J'ai dépensé plus de trois cent mille livres au service du roi, et je n'ai pas un sol de lui.

Je ne me pus tenir de rire de ce discours ; car jamais celui-ci n'avait rendu aucun service à Sa Majesté, et je ne feignis point de lui repartir ainsi :

— Monsieur, je ne doute pas que vous n'ayez pour le moins dépensé trois cent mille livres depuis que vous êtes à la cour ; mais que ce soit en servant le roi, c'est ce que je ne crois pas. Chacun sait bien les dépenses superflues que vous avez faites. Voudriez-vous que le roi payât les habits somptueux dont vous changez tous les huit jours, et la dépense que vos garces vous ont faite ? Les débauches sont-elles comptées au nombre des services que l'on rend à la couronne ? Vous avez eu aussi bonne grâce à me dire ceci qu'avait un certain Suisse à se plaindre des ministres de l'État, lequel, étant venu à Paris se mettre d'une compagnie de ceux de sa nation, il fut tenté par la bonne nature, et s'en alla voir

les dames, où il n'eut guère été qu'il y gagna la vérole, dont il s'alla faire panser chez un des plus renommés barbiers de Paris. Il lui demanda beaucoup d'argent pour l'avoir guéri ; tellement que, pour avoir cette somme, il en fit faire une ordonnance, et l'alla porter à un secrétaire d'État pour la signer. Je vous laisse à penser s'il se moqua de lui et s'il ne le renvoya pas avec injure ; mais il persista en sa demande, et dit que c'était la raison que le roi payât son barbier, puisqu'il avait gagné la vérole à son service. Il voulait que l'on l'en récompensât, aussi bien que des plaies qu'il eût reçues dans un combat ; et croyant que l'on lui fit une injustice, il ne voulut plus servir le roi. Vous êtes, à ce que je vois, de son humeur, et n'avez pas moins de sujet de vous mécontenter.

Je disais cela avec une façon si libre et si gaie, que celui à qui je parlais ne put s'en offenser ouvertement, et fut forcé de tourner tout en raillerie. Il ne laissa pas d'avoir son fait ; et, pour moi, je protestai dès lors de ne plus rien celer à ces barbares. Voyant tous mes espoirs perdus, et me représentant la honte que ce m'était de voir qu'il y eût dedans mon livre une épître avantageuse pour Philémon, duquel j'avais eu si peu d'accueil, et à qui je n'avais jamais parlé, j'allai chez le libraire pour faire

changer toutes les premières feuilles. Mon courage est trop grand pour souffrir aucun affront, et fût-ce un prince qui descendît de l'étoile poussinière (1), je m'en ressentirais. Néanmoins, y ayant un peu songé, je permis que l'on vendît le livre comme il était, me représentant que le peuple, sachant le peu d'accueil que l'on m'avait fait, en serait davantage irrité contre Philémon, et croirait que toutes les louanges que je lui avais données n'étaient que des moqueries.

Depuis cela, je me délibérai de n'écrire plus que pour moi, sans gagner du rhume à aller attendre les seigneurs à leurs portes ; et, la fortune me voulant gratifier environ ce temps-là, ma mère m'envoya beaucoup d'argent, dont je me fis habiller d'une façon qui paraissait infiniment. C'était l'été ; je fis faire un habit de taffetas colombin avec la petite oie bleue. Je me mis à une pension plus basse que celle où j'avais toujours été ; et l'argent que j'épargnais en cela fut depuis employé à doubler mon manteau d'un autre taffetas bleu. Car voyez les belles coutumes que la sottise a introduites, et que le peuple s'ébat à suivre : l'homme qui n'a qu'un manteau de taffetas simple est moins estimé que celui qui en a un de deux taffetas, et l'on fait encore moins d'état de vous si vous en portez un de serge doublé seulement de quelque étoffe

de soie. Entre les femmes il y a bien d'autres nivetteries ⁽¹⁾ ! j'entends entre les bourgeoises : celles qui ont les cheveux tirés, ou la chaîne sur la robe, sont estimées davantage que les autres, qui ne sont pas ainsi parées.

Quand je pense à la vanité des hommes, je ne me saurais trop émerveiller comment leur esprit, qui sans doute est capable de grandes choses, ne fait que s'amuser aux plus abjectes considérations de la terre. Mille coquins, qui passaient par la rue, se retournaient pour me regarder, et moi, qui ai ce bienfait des cieux de pouvoir lire dans les pensées, je connaissais bien que quelques-uns se donnaient de la présomption, parce que leur habit valait par aventure plus que le mien, et que quelques autres moins braves étaient au contraire envieux de ce que je portais.

Alors il ne s'écoulait point de jour que je ne passasse cinq ou six fois par devant la porte de ma Diane, afin de lui jeter des œillades qui lui fissent connaître l'extrême affection que j'avais pour elle. Mais cela ne servait de rien ; car, étant pourvue d'une infinité d'appâts, il y en avait bien d'autres que moi qui la regardaient, et je crois qu'elle ne se pouvait pas figurer que je fusse plus amoureux d'elle que les autres.

Je me résolus de lui écrire une lettre, pour

lui découvrir ma passion. Je la fis donc, mais en termes si honnêtes, que l'humeur la plus austère du monde n'eût pas pu s'en offenser. Vous savez de quelle sorte on procède en ces matières-là ; voilà pourquoi je ne vous dirai rien de ce poulet : qu'il vous suffise que je fis aussi plusieurs vers, pour lui faire donner avec. Il me souvient qu'il y avait un sonnet sur son jeune sein, que j'avais vu croître petit à petit depuis que j'étais devenu amoureux d'elle ; puisque je l'ai encore en mon souvenir, il faut que je vous le dise, non pas pour vous montrer que je fais bien des vers ; car, si je vous le voulais témoigner, je vous réciterais une meilleure pièce : c'est seulement pour ne point passer sous silence cette petite particularité. Le voici :

Je vois s'augmenter chaque jour,
En leur petite enflure ronde,
Ces jeunes tétons que le monde
A pris pour le trône d'amour.

Mon désir, aimant leur séjour
Plus que le ciel, la terre et l'onde,
Accroît sa flamme vagabonde
A mesure que croît leur tour.

Dieux ! faites qu'il en soit le maître,
Si, comme eux, vous le voyez être
En parfaite maturité ;

Et permettez-moi qu'à mon aise,
Sans blâme de témérité,
Un jour je les touche et les baise.

Cela était un peu trop folâtre, me dira-t-on, pour envoyer à une jeune fille de bon lieu ; mais je savais bien qu'elle n'était pas pour s'en offenser, et puis les autres pièces n'étaient pas si licencieuses. J'usai d'un artifice bien gentil pour lui faire tenir le tout.

Sachant que son père était allé aux champs, et qu'elle était toute seule au logis avec une servante (car sa mère était morte), j'envoyai le laquais d'un mien ami avec le petit paquet de papiers à la main, lui demander si son père n'était point en la maison. Ayant répondu que non, il lui présenta ce qu'il portait, et la pria de le lui donner dès qu'il serait de retour, et lui dit que c'était pour une affaire de son maître dont il avait connaissance, car son père était avocat. Le papier baillé, il esquiva vite, et Diane n'en soupçonna rien ; car c'est la coutume des laquais de courir. D'autant qu'elle savait que son père ne reviendrait pas sitôt, elle eut la curiosité d'ouvrir ce papier qui était bien plié pour être de pratique ; et, par ce moyen, ce que j'avais espéré fut accompli. Ainsi que j'ai su depuis, ayant vu que tout s'adressait à elle, elle pensa que cela venait de la part du maître du laquais, qui venait quelquefois l'entretenir.

Sitôt qu'elle le vit, elle lui dit par une gentille ruse :

— Monsieur, vous avez un laquais qui n'exécute guère bien les messages que vous lui donnez ; je m'assure que vous lui aviez baillé tout ensemble deux papiers, l'un pour porter à votre maîtresse, et l'autre pour apporter à mon père. Celui qu'il fallait présenter à cette dame, il l'a apporté céans, et j'ai peur qu'il ne lui ait été offrir en contre-échange celui dont vous désirez que mon père eût la communication.

Ce jeune homme, ne sachant pas ce qu'elle voulait dire, crut qu'elle avait envie de lui donner quelque cassade ⁽¹⁾, et nia surtout d'avoir mis des lettres entre les mains de son laquais pour faire tenir à sa maîtresse. Diane lui ayant montré là-dessus ce qu'elle avait reçu, et lui ayant conté la façon avec laquelle son laquais le lui avait baillé, il jugea que cela venait de la part de quelqu'un qui était secrètement amoureux d'elle ; et, voyant qu'elle croyait fermement que tout venait de lui, parce qu'elle lui plaisait assez pour souhaiter sa bienveillance, il s'informa premièrement d'elle si la lettre et les vers lui étaient agréables ; puis, ayant connu qu'elle n'y trouvait rien qui ne lui causât quelque espèce de contentement, il lui dit qu'il ne pouvait plus celer que c'était lui qui les lui avait envoyés, autant qu'il fallait qu'elle le sût nécessairement, pour connaître quel était le désir qu'il avait de

la servir. Même il eut bien l'esprit assez bon pour lui assurer qu'afin qu'elle ne fît point de refus de recevoir ce présent, il avait trouvé l'invention de lui faire dire par son laquais que les papiers étaient de conséquence et concernaient une affaire que son père maniait pour lui. Mais, bien qu'elle crût cela, elle ne laissa pas de persister toujours à lui dire, comme auparavant, que son laquais s'était trompé, et qu'il avait charge sans doute de porter le paquet à une autre fille qu'elle. Depuis, il sut de ce valet la commission que je lui avais donnée, et continua néanmoins à persuader de telle sorte à Diane qu'il avait composé les vers pour son sujet, qu'elle fut forcée d'avouer qu'elle ajoutait de la croyance à son dire ; et, parce que les beaux esprits lui plaisaient beaucoup, s'imaginant que celui-là en avait un très beau, elle commença de le chérir par-dessus tous ses amants.

J'avais fait encore un bon nombre de vers pour elle, et rencontrant dans la rue sa servante, comme on ne voyait goutte, je lui dis :

— Ma mie, donnez cette chanson à mademoiselle Diane, je la lui promis l'autre jour : recommandez-moi bien à ses bonnes grâces.

La servante ne fit point de difficulté de prendre le papier, ni de le porter à Diane, qui ne pouvait quasi croire qu'il vînt de la part d'où elle pen-

— Monsieur, vous avez un laquais qui n'exécute guère bien les messages que vous lui donnez ; je m'assure que vous lui aviez baillé tout ensemble deux papiers, l'un pour porter à votre maîtresse, et l'autre pour apporter à mon père. Celui qu'il fallait présenter à cette dame, il l'a apporté céans, et j'ai peur qu'il ne lui ait été offrir en contre-échange celui dont vous désirez que mon père eût la communication.

Ce jeune homme, ne sachant pas ce qu'elle voulait dire, crut qu'elle avait envie de lui donner quelque cassade⁽¹⁾, et nia surtout d'avoir mis des lettres entre les mains de son laquais pour faire tenir à sa maîtresse. Diane lui ayant montré là-dessus ce qu'elle avait reçu, et lui ayant conté la façon avec laquelle son laquais le lui avait baillé, il jugea que cela venait de la part de quelqu'un qui était secrètement amoureux d'elle ; et, voyant qu'elle croyait fermement que tout venait de lui, parce qu'elle lui plaisait assez pour souhaiter sa bienveillance, il s'informa premièrement d'elle si la lettre et les vers lui étaient agréables ; puis, ayant connu qu'elle n'y trouvait rien qui ne lui causât quelque espèce de contentement, il lui dit qu'il ne pouvait plus celer que c'était lui qui les lui avait envoyés, autant qu'il fallait qu'elle le sût nécessairement, pour connaître quel était le désir qu'il avait de

la servir. Même il eut bien l'esprit assez bon pour lui assurer qu'afin qu'elle ne fît point de refus de recevoir ce présent, il avait trouvé l'invention de lui faire dire par son laquais que les papiers étaient de conséquence et concernaient une affaire que son père maniait pour lui. Mais, bien qu'elle crût cela, elle ne laissa pas de persister toujours à lui dire, comme auparavant, que son laquais s'était trompé, et qu'il avait charge sans doute de porter le paquet à une autre fille qu'elle. Depuis, il sut de ce valet la commission que je lui avais donnée, et continua néanmoins à persuader de telle sorte à Diane qu'il avait composé les vers pour son sujet, qu'elle fut forcée d'avouer qu'elle ajoutait de la croyance à son dire ; et, parce que les beaux esprits lui plaisaient beaucoup, s'imaginant que celui-là en avait un très beau, elle commença de le chérir par-dessus tous ses amants.

J'avais fait encore un bon nombre de vers pour elle, et rencontrant dans la rue sa servante, comme on ne voyait goutte, je lui dis :

— Ma mie, donnez cette chanson à mademoiselle Diane, je la lui promis l'autre jour : recommandez-moi bien à ses bonnes grâces.

La servante ne fit point de difficulté de prendre le papier, ni de le porter à Diane, qui ne pouvait quasi croire qu'il vînt de la part d'où elle pen-

sait que fussent venus les premiers, parce que l'auteur, qui avait parlé à elle le jour précédent, le lui eût bien pu bailler lui-même sans se servir de finesse.

Pour lui faire connaître que les vers venaient de moi, le lendemain, comme elle était sur la porte après souper, je chantai un peu haut, en passant, une des stances que je lui avais envoyées ; elle, qui avait bonne mémoire, se souvint bien où elle l'avait vue, et jeta incontinent les yeux sur moi.

Ce ne fut pas assez ; je lui écrivis encore une lettre, que je lui fis tenir finement, je la fis entrer dedans un coffre qui était au banc qu'elle avait à Saint-Séverin, et, le lendemain, qui était dimanche, comme elle l'ouvrait pour y prendre une bougie et un certain livre de dévotion qu'elle y enfermait, elle l'y trouva. Cette lettre contenait des assurances extrêmes d'affection, et que, si elle avait envie de connaître qui c'était qui lui écrivait, elle n'avait qu'à prendre garde à celui qui dorénavant se mettrait à l'église à l'opposite d'elle et aurait un habit de vert-naissant.

J'en avais fait faire un de cette couleur tout exprès ; et, parce que dès le matin à la messe, elle avait trouvé mon poulet, elle eut le moyen de le lire auparavant que de venir à vêpres ; voilà pourquoi, quand elle y fut, elle me put

bien reconnaître pour son amant, car je m'étais mis proche de son banc dès le commencement du sermon, tant j'avais peur de manquer à mon entreprise, à faute d'y trouver place : je remuais les yeux languissamment et par compas, comme un ingénieur ferait tourner ses machines, et ma petite meurtrière avait tant d'assurance, quoiqu'elle eût blessé mon âme, qu'elle me regardait fixement, et, par aventure, avec moins de honte que je ne la regardais. A cause que son siège était bas et qu'il y avait des hommes au-devant d'elle, durant presque tout le service, elle se tint debout, afin que je la visse mieux. Je ne sais si je dois appeler cela cruauté ou bien douceur, car, d'un côté, elle m'obligeait, vu que je ne chérissais rien tant que sa vue ; mais, d'un autre aussi elle me faisait un grand tort, puisque chacun de ses regards m'était un trait vivement décoché. Quand je me fus retiré chez moi, j'en ressentis bien des blessures.

A quelques jours de là, je la rencontrai dans une rue fort large ; elle allait d'un côté, et moi de l'autre, et tous deux fort proches des maisons. Néanmoins, comme attirés par un secret aimant, petit à petit, nous nous avançâmes si bien, que, quand elle passa par-devant moi, il n'y avait plus que le ruisseau entre nous ; et, qui plus est, nos têtes se touchaient presque, tant elles s'in-

clinaient par le languissement de notre âme, car cette belle avait déjà quelque affection pour moi. Toutefois, je n'osais pas l'accoster, si quelqu'un ne me faisait acquérir sa connaissance.

La fortune me favorisa en ceci très avantageusement ; car un cousin de cette belle Diane, que j'avais fréquenté au collège, vint demeurer chez elle en ce temps-là. Je l'abordai un jour par manière d'entretien ; lui ayant récité mes vers, il me dit que sa cousine lui en avait montré par excellence de tout pareils. Connaissant la bienveillance que ce jeune homme-ci avait pour moi, je me délibérai de ne lui rien cacher, et lui ayant appris mon amour, je le priai de faire connaître à Diane le vrai auteur des pièces qu'elle avait entre ses mains. Il n'y faillit pas ; et, par un excès de bonne volonté, lui dit de moi tout le bien que l'on peut dire du plus brave personnage de la terre, n'oubliant pas à lui conter comme j'étais issu d'une race des plus nobles. Celui qui s'était attribué mes ouvrages, étant reconnu pour un lourdaud, perdit son crédit entièrement, et Diane ne demandait pas mieux, sinon que je l'abordasse ; mais elle avait un père revêche, qui ne souffrait guère patiemment de la voir parler à des personnes qui ne fussent point de son ancienne connaissance, la trouvant d'une humeur

fort aisée à suborner. Notre entrevue ne pouvait donc être moyennée sitôt.

En attendant, je la courtais des yeux, et ne manquais pas à me trouver à l'église toutes les fois qu'elle y était. Un jour, j'y allai à un salut avec un gentilhomme de mes amis ; comme elle n'était pas encore venue, je n'avais fait que me promener toute l'après-dînée, et, me voulant reposer, je m'avisai de m'asseoir sur une planche qui était attachée au-devant de son banc : sur mon Dieu, je parlais d'elle, et d'une sœur qu'elle avait, qui était déjà mariée, lorsque je les vis arriver toutes deux. Afin que celui qui était avec moi ne connût point mon amour, je tâchai de cacher mon émotion, lui tenant quelque discours. Je parlais un peu haut à la courtisane, en riant quelquefois, et lui tout de même, sans songer que j'importunais possible ma maîtresse et sa sœur. Nous nous levâmes pour quelque temps, continuant toujours notre entretien ; mais aussitôt elles sortirent de leur banc et se vinrent mettre à notre place.

Moi, qui suis soupçonneux au possible en ces affaires-là, je crus qu'infailiblement elles faisaient cela pour me faire déloger et me contraindre d'aller m'asseoir plus loin, afin de n'être plus importunées de mes discours. Incontinent je m'éloignai, pour montrer que je les révérais

tant que j'étais bien marri de leur déplaire. Néanmoins je vous confesse que j'étais infiniment en courroux ; car le mépris qui me semblait que Diane avait fait paraître envers moi, en me déplaçant, m'était infiniment sensible ; et même, en l'excès de ma passion, je vins jusqu'à dire qu'elle n'avait que faire d'être si glorieuse, que j'étais pour le moins autant qu'elle, et que ce lui était un bonheur de me posséder, moi qui devais jeter les yeux sur des filles de plus grande maison qu'elle.

Toute la nuit je ne fis que rêvasser là-dessus, et n'eus point de repos jusques à tant que j'eusse parlé au cousin de Diane, à qui je me plaignis de l'injure qui m'avait été faite, ayant presque les larmes aux yeux. A l'heure il se prit à rire si fort, qu'il redoubla mon ennui, me faisant croire qu'il se moquait de moi. Mais voici comme il m'apaisa :

— Mon cher ami, dit-il en m'embrassant, vous avez tort d'être si soupçonneux que de vous imaginer que Diane vous ait méprisé, commettant une incivilité éloignée de son naturel ; vous ririez trop si vous saviez la cause de votre aventure ; je me souviens qu'hier au soir, étant de retour du salut, Diane se plaignit à la servante de ce qu'il y avait eu quelque gueux qui avait délâché la croupière dedans son banc. Ce fut ce

qui l'en fit sortir ; mais la poudre de Cypre dont vous étiez couvert, vous empêcha de sentir une si mauvaise odeur.

Cette nouvelle me contenta tout à fait, et j'eus pourtant la curiosité d'aller en l'église, voir si l'on ne me donnait point une baste ^(a) : je trouvais encore l'ordure dans le banc, que l'on n'avait pas nettoyé, et la vue de cette infection me plut davantage que n'eût fait celle des plus belles fleurs, à cause que, par ce moyen, j'étais délivré d'une extrême peine. Lorsque Diane sut mon soupçon, je pense qu'elle ne put se garder de rire ; mais néanmoins tout se tournait à mon avantage, d'autant que par là elle pouvait apercevoir le souci que j'avais de me conserver ses bonnes grâces.

L'on dit ordinairement que le prix des choses n'est accru que par la difficulté, et que l'on méprise ce qui se peut acquérir facilement ; je reconnus cette vérité alors mieux qu'en pas une occasion. Quand j'avais trouvé des obstacles à gagner la familiarité de Diane, je l'avais ardemment aimée. A cette heure-là, parce que son cousin me promettait de me mener en son logis lorsque son père n'y serait pas, et de me faire non seulement parler à elle, mais encore de la

(a) Farce.

persuader de telle façon que j'en obtiendrais beaucoup de bienveillance, je sentais que ma passion s'affaiblissait petit à petit. Le principal sujet était que je considérais qu'il ne fallait pas m'attendre de remporter de cette fille-là quelques signalées faveurs, si je ne l'épousais : or j'avais le courage trop haut pour m'abaisser tant que de prendre à femme la fille d'un simple avocat ; et, sachant même que tout homme de bon jugement m'avouerait que celui-là est très heureux, qui peut éviter de si fâcheuses chaînes que celles du mariage, je les avais entièrement en horreur.

Néanmoins je ne voulus pas qu'il fût dit que j'eusse aimé une fille sans avoir jamais parlé à elle ; et, allant visiter le cousin de Diane, j'eus le moyen d'aborder cette belle fille. Elle me donna tant de preuves de son gentil esprit, que je repris mes premières passions, et ne cherchai depuis que les occasions de la voir à sa porte, à l'église et à la promenade. Elle me faisait fort bon visage, sachant de quelle maison j'étais ; et, toutes les fois que j'allais chez elle, elle quittait toute autre occupation pour mon entretien. Mais il advint que vers la fin de l'été ses faveurs finirent tout à coup, et, quand j'allais chez elle la demander, elle faisait toujours dire qu'elle n'y était pas. Quelque chose qu'elle pût faire, je la vis pourtant, et de discours en dis-

cours, lui ayant ouï parler à l'avantage d'un certain homme que je connaissais, appelé Mélibée (1), je me doutai bien qu'elle avait quelque inclination pour lui.

C'était un joueur de luth qui avait pension du roi, et qui, mettant dessus soi tout ce qu'il pouvait gagner, était toujours des plus braves ; il était toujours à cheval, et moi je n'étais qu'à pied, ce qui avait gagné le cœur de la volage Diane. J'appris d'un de mes amis, qui le connaissait, la familiarité qu'il avait avec elle. J'en eus beaucoup de regrets pour son bien particulier, car Mélibée ne la pouvait rechercher à bonne intention ; et, si j'eusse eu une parente qu'il eût recherchée de la sorte, je ne l'eusse pas souffert. L'on sait bien que des gens libertins comme lui ne courtisent point les filles pour les épouser ; et c'est une chose certaine que les bouffons, les poètes et les musiciens, que je range sous une même catégorie, ne s'avancent guère à la cour, si ce n'est par leurs maquerellages. Il était à craindre que Mélibée ne tâchât de gagner Diane pour la prostituer à quelque jeune seigneur qui lui servît d'appui, et il y avait beaucoup d'apparence que cela fût. Je m'étonnai de l'erreur de Diane, de me mépriser pour un tel homme, qui n'avait rien de recommandable, sinon qu'il jouait du luth, encore n'était-il pas des premiers

du métier ; et moi, qui n'en faisais pas profession, j'en jouais aussi bien que lui.

Ce qui l'avait avancé, c'était son impudence ; et, depuis peu, il avait fait une chose qui, à la vérité, l'avait enrichi, mais elle avait été trouvée déshonnête de tout le monde. Il s'en alla un jour effrontément dire au roi ⁽¹⁾ :

— Sire, je reconnais bien que je ne suis pas capable de vous servir ; mais j'ai un désir extrême de l'être, et j'espère d'y parvenir si vous m'y voulez assister. Il plaira donc à Votre Majesté me faire donner de l'argent pour avoir des instruments de musique, afin que je puisse concerter souvent. Il n'y aura après pas un seigneur qui, à votre exemple, ne m'en donne aussi.

Le roi, par une bonté de naturel, lui accorda ce qu'il lui demandait ; et aussitôt il s'en alla quémander chez tous les seigneurs. A l'un, il demandait une viole ; à l'autre, un luth ; à celui-là une guitare ; à celui-ci, une harpe, et à quelques-uns, des épinettes. Lorsqu'il y en eut deux ou trois qui lui eurent donné, tous les autres furent contraints de lui donner aussi ; car il y eût eu pour eux une espèce de honte, s'ils se fussent montrés moins libéraux que les autres. Il n'y eut pas jusqu'à leurs valets, qui ne donnassent des poches ^(a)

(a) Ou *pochette*, violon de poche.

et des mandores, comme si, pour paraître honnête homme, il eût fallu garnir le cabinet de Mélibée. Il n'eût pas eu assez de lieu pour mettre tous les instruments que l'on lui baillait. Pour moi, il m'en eût demandé, j'eusse bien été assez prodigue pour lui donner une trompe de laquais. Il envoyait son faiseur de luths chez un seigneur qui lui avait promis de lui en payer un. Le seigneur le payait plus qu'il ne valait, ce qui allait au profit de Mélibée ; et, après cela, le marchand le portait encore à un autre : si bien qu'il s'est remarqué tel luth qu'ils firent acheter à dix seigneurs différents. Ne voilà-t-il pas une merveilleuse invention, que jamais aucun esprit n'avait trouvée ; et Mélibée n'est-il pas le premier qui a voulu entreprendre de gueuser avec honneur ? Mais ne s'obligeait-il pas aussi jusques envers le moindre de ceux qui lui avaient fait des présents ; et, s'ils lui eussent commandé de leur donner la musique, ne fallait-il pas qu'il leur obéît ? Toutefois il poursuivit son dessein, et amassa tant de divers instruments, que, lorsqu'il les voudrait revendre, comme je crois qu'il a maintenant fait, il en pourrait avoir une petite métairie en Beauce.

Ces choses-ci étaient capables de le rendre odieux à Diane ; mais elle était charmée par de

vaines apparences. Vous savez que la plupart des filles aiment ceux qui parlent beaucoup, sans prendre garde s'ils parlent à propos : Mélibée parlait tout des plus, et avait acquis dans la cour une certaine liberté que je n'avais pas encore. Je faisais l'amour avec tant de modestie, que je n'osais pas même prendre la main de Diane pour la baiser ; mais, à ce que j'appris d'un qui l'avait vu avec elle, il n'était pas si respectueux. Outre cela, quand il était devant elle, il faisait le passionné, et roulait les yeux en la tête comme ces petites figures d'horloges que l'on fait aller par ressorts. Il lui parlait toujours phébus dans son transport, et lui disait : « Que je baise ces belles mains, ma belle ! Mais, las ! quel prodigieux effet, elles sont de neige et pourtant elles me brûlent. Si je baise ces belles roses de vos joues, ne serai-je point piqué, vu que les roses ne sont point sans épines ? » Il en enfilait bien d'autres, qu'il savait par routine, et son humeur était de témoigner toujours des passions extravagantes. Quand il était même devant des princesses, il faisait semblant d'être touché d'admiration, et leur disait : « Ah ! madame, je perds la vue pour avoir trop vu de belles choses, et je m'en vais encore faire la perte de ma parole, qui ne vous peut plus entretenir parmi mon ravissement. » Il eût bien dit plus vrai, s'il se

fût plaint de la perte de son esprit ; aussi prenait-on tout ce qu'il disait de la part d'où il venait, et l'on lui souffrait des choses dont l'on se fût offensé si elles eussent été dites par un autre.

Je pense qu'il n'y avait personne que Diane qui en fît de l'estime ; encore n'était-ce pas peu pour lui, à la vérité, puisqu'il en était amoureux. Les sottises de ce courtisan qu'elle lui voyait faire, lui étaient plus agréables que ma modestie, et elle lui donnait tous les moyens qu'elle pouvait de parler à elle. Elle se tenait à la porte aux heures qu'il devait passer, et bien souvent elle ne lui refusait point l'entrée de sa maison. Il me prit fantaisie de l'aller voir, pour savoir comment j'étais avec elle ; mais elle me fit dire qu'elle ne pouvait voir personne ce jour-là. Je m'avisai d'emprunter le laquais d'un de mes amis, car je n'en avais point ; et, quand j'en eusse eu, il n'eût pas été propre à faire ce que je désirais. Je l'envoyai à Diane, comme de la part de Mélibée, savoir s'il ne lui ferait point d'incommodité de l'aller voir. Elle lui répondit que non ; mais elle eut beau attendre. Comme il fut venu me rapporter ceci, je connus pour chose avérée que Mélibée la possédait tout à fait, et qu'il fallait qu'il eût aussi gagné son cousin. Je vous proteste que j'eus pourtant des mouvements de

dédain plutôt que de jalousie. Il me semblait que Diane, me quittant pour Mélibée, était assez punie de son aveuglement, et je ne me voulus point fâcher d'une chose dont elle se devait fâcher elle-même. Je me consolai, en ce que de la rechercher toujours ce n'était que m'amuser en vain. Elle voulait avoir un courtisan, il lui fallait laisser le sien. Je pense que, si elle l'eût épousé, comme elle s'imaginait, elle eût eu le loisir de s'en repentir. Pour moi, je vous assure bien que j'eusse fait chanter son épithalame par les musiciens du Pont-Neuf, quand j'eusse dû en faire les vers.

En attendant, pour me donner carrière, je pris une nuit cinq ou six de mes amis, et nous allâmes sonner une sérénade à Mélibée avec des cliquettes, des tambours de Biscaye, et des trompes de laquais. Pour moi, je chantai en récit des vers grotesques, où je disais que nos instruments valaient bien les siens, et qu'ils lui eussent beaucoup servi à captiver les bonnes grâces de sa maîtresse. Je dis beaucoup d'autres choses à sa honte, lesquelles je crois qu'il entendait bien ; mais il n'osa paraître.

Outre cela, je lui eusse fait bailler cent coups de bâton tout devant sa maîtresse, s'il eût valu la peine ; il n'y avait rien de si aisé. Mais je pensai que possible ne tarderait-il guère à être méprisé

de Diane, et qu'elle le changerait pour quelque autre, comme elle m'avait changé pour lui. Outre les imperfections de l'esprit, il en avait encore au corps. J'avais ouï dire autrefois à Diane : « Mon Dieu ! que Mélibée est mignon ! il sent toujours si bon ! » Il était vrai ; et l'on pouvait dire qu'il sentait bon, parce qu'il sentait mauvais. Il avait une odeur capable de donner la peste aux lieux les plus tempérés ; et, sans les coussinets de parfums qu'il mettait sous les aisselles, les lieux où il était eussent été si fort empuantis, qu'une heure après son départ on l'eût encore senti. Je n'avais qu'à attendre que les grandes chaleurs fussent revenues, et que sa forte sueur vainquît le parfum. Il ne se pouvait qu'il n'oubliât quelquefois à manger des muscades, lorsqu'il baiserait Diane, pour corriger la puanteur de ses dents ; et les meilleurs propos qu'il pouvait tenir devaient toujours être très mauvais en sa bouche, puisqu'il avait l'haleine si mauvaise. Sans considérer tout cela, je pense qu'il fallut que Diane l'oubliât ; car son père la maria peu après à un avocat assez riche et assez honnête homme aux mains duquel j'aimais mieux la voir qu'en celles de Mélibée.

Alors étant assez consciencieux pour ne vouloir point troubler un ménage, il se trouva que je n'avais plus qu'une affection fort tiède pour elle,

et, si j'ose trancher le mot, que je n'en avais plus du tout. L'amour conserva pourtant l'empire qu'il s'était acquis dessus moi, et me fit adorer une autre beauté dont la recherche était de beaucoup plus épineuse, encore que je l'abordasse facilement.

Après celle-là, j'en ai aimé beaucoup d'autres dont je ne vous parlerai point ; ce serait trop vous ennuyer. Qu'il vous suffise que la plupart ont reconnu mon affection par une réciproque ; mais il n'y en a guère eu qui m'aient donné des témoignages d'une passion véhémence, en m'accordant les plus chères faveurs. Il ne luit pas au ciel tant d'étoiles que de beaux yeux m'ont éclairé. Mon âme s'enflammait au premier objet qui m'apparaissait ; et, de cinquante beautés que j'avais le plus souvent dedans ma fantaisie, je ne pouvais pas discerner laquelle m'agréait le plus : je les poursuivais toutes ensemble ; et, lorsque je perdais l'espoir de jouir de quelque-une, je recevais quelquefois un déplaisir sans pareil. Par aventure vous conterai-je tantôt quelque-une de mes affections, comme il écherra.





CHAPITRE IV

Depuis que je m'étais vu bien vêtu, *continua Francion*, j'avais acquis une infinité de connaissances de jeunes hommes de toutes sortes de qualité, comme de nobles, de fils de justiciers, de fils de financiers et de marchands : tous les jours nous étions ensemble à la débauche, où je faisais tant que j'emboursais plutôt que de dépendre. Je proposai à cinq ou six des plus galants de faire une compagnie la plus grande que nous pourrions, et de personnes toutes braves et ennemies de la sottise et de l'ignorance, pour converser ensemble et faire une infinité de gentilleses.

Mon avis leur plut tant, qu'ils mirent la main à l'œuvre et ramassèrent chacun bonne quantité de drôles qui en amenèrent encore d'autres de leur connaissance particulière. Nous fîmes des lois qui se devaient garder inviolablement, comme de porter tous de l'honneur à un que l'on élirait pour chef de toute la bande de quinze jours en quinze jours ; de s'entre-secourir aux querelles, aux amours et aux autres affaires ; de mépriser les âmes viles de tant de faquins qui sont dans Paris, et qui croient être quelque chose, à cause

de leurs ridicules offices. Tous ceux qui voulurent garder ces ordonnances-là, et quelques autres de pareille étoffe, furent reçus au nombre des *braves et généreux* (nous nous appelions ainsi), et n'importait pas d'être fils de marchand ni de financier, pourvu que l'on blâmât le trafic et les finances. Nous ne regardions point à la race, nous ne regardions qu'au mérite. Chacun fit un banquet à son tour : pour moi je m'exemptai d'en faire un, parce que j'avais été l'inventeur de la confrérie, et, ayant été Chef le premier, j'eus après la charge de recevoir les amendes auxquelles on condamnait ceux qui tombaient en quelque faute que l'on leur avait défendu de commettre ; l'argent se devait employer à faire des collations : mais Dieu sait quel bon gardien j'en étais et si je ne m'en servais pas en mes nécessités.

Mes compagnons étaient si pécunieux et si prodigues, qu'ils vidaient librement leurs bourses et ne demandaient point compte de ma recette. J'étais le plus brave de tous les braves ; il n'appartenait qu'à moi de dire un bon mot contre les vilains, dont je suis le fléau envoyé du ciel.

Le fils d'un marchand, ignorant et présomptueux au possible, arriva un jour en une compagnie où j'étais ; il était superbement vêtu d'une étoffe qui n'avait point sa pareille en France : je pense qu'il l'avait fait faire exprès en Italie ;

à cause de cela, il croyait qu'il n'y avait personne qui se dût égaler à lui. Je remarquais qu'en marchant il enviait le haut bout, et que, quand l'on le saluait fort honnêtement, il n'ôtait non plus son chapeau que s'il eût eu la teigne : comme j'ai toujours haï de telles humeurs, je ne pus souffrir celle-là, et dis hautement à ceux qui étaient auprès de moi, en montrant au doigt mon sot :

— Mes braves, voici la principale boutique de sire Huistache (j'appelais ainsi son père par l'ancien titre), Dieu me sauve, s'il n'y a mis sa plus belle étoffe à l'étalage. Véritablement il y gagnera bien ; car on n'a pas besoin d'aller à sa maison pour voir sa plus riche marchandise : cette boutique-ci est errante, son fils va la montrer partout.

— Parlez-vous de moi ? me vint-il dire avec un visage renfrogné.

— Messieurs, ce dis-je en riant à mes compagnons, ne vous offensez point de ce qu'il dit. Il croit vraiment qu'il y a encore quelqu'un entre vous qui lui ressemble et qui mérite que l'on lui dise ce que je lui ai dit.

Se sentant offensé tout à fait, il me repartit, après avoir juré par la mort et par le sang, qu'il ne portait pas l'épée comme moi, et que ce n'était pas son métier, mais que si... Il en demeura là, n'osant pas passer plus outre.

Quant à moi, tournant sa fâcherie en risée, je recommençai à le brocarder :

— Certes, lui dis-je, c'est une bonne finesse de s'efforcer de couvrir d'autant mieux une chose qu'elle est plus infecte et plus puante ; néanmoins la mauvaise odeur parvient jusqu'à nous. Puisque vous vous efforcez de paraître en habillement, c'est un témoignage que vous n'avez rien autre chose de quoi vous rendre estimable ; mais, ma foi, vous avez tort, car vous avez voulu aller tantôt au-dessus d'un galant homme : toutefois sachez que, si votre corps va au-dessus du sien, son esprit ne laisse pas d'aller au-dessus du vôtre.

Un de mes compagnons me vint dire alors que je le quittasse là.

— Aussi veux-je, repartis-je ; j'ai bien peu de raison de disputer contre un habit, car je ne vois rien ici autre chose contre qui je puisse avoir querelle : l'épée vaut beaucoup moins que le fourreau, et, pour dire la vérité, il a raison, ce beau manteau, d'avoir voulu être placé en un lieu plus éminent que cet autre-ci, qui ne le vaut pas. L'on lui pardonne, mais à la charge qu'il n'entrera jamais en contestation qu'avec des manteaux comme lui.

Mon vilain, craignant qu'après avoir affligé son badaud d'esprit de railleries, je ne vinsse à persé-

cuter son corps à bons coups de bâton, enfila la venelle plus vite qu'un criminel qui a des sergents pour ses laquais.

Comme les belles choses s'entresuivent, le lendemain, étant à la porte d'un conseiller avec ses filles et fort bonne compagnie, un enfant de ville ^(a) bien pimpant vint à passer ; il avait le pourpoint de satin blanc et le bas de soie flammette : bref, il était accommodé en gentilhomme, excepté qu'il n'avait point d'épée : il en avait bien une, mais il la faisait porter derrière lui par son laquais.

— Voici la coutume des enfants de Paris, ce dis-je ; ils veulent tous trancher les nobles et quitter la vacation de leurs pères, laquelle est pourtant la cause principale de leurs richesses ; mais certes encore celui-ci n'est-il pas trop désireux de paraître gentilhomme : il aime si peu les armes qu'il ne les veut avoir que derrière soi, et, outre cela, je connais qui veut montrer que son laquais est plus noble que lui, car il lui fait porter son épée.

Il n'y eut pas un brave qui n'admirât un si bon trait donné si à propos, lorsque l'on l'eut publié, et, parce qu'il y avait en nos lois que nos belles paroles et nos remarquables actions de-

(a) Jeune bourgeois.

vaient être récompensées, chacun ordonna que je prendrais la valeur d'un chapeau de castor sur les deniers de ma recette, pour le prix que je méritais à cause de bien d'autres galanteries que j'avais mises à exécution.

Nous n'attaquions pas seulement le vice à coups de langue ; le plus souvent nous mettions nos épées en usage, et chargions sans merci ceux qui nous avaient offensés. Malaisément nous eût-on pu rendre le change, car nous allions ordinairement six à six, et quelquefois tous ensemble, quand nous sortions de la ville pour aller au cours jusqu'au bois de Vincennes : je n'avais point de cheval à moi ; quelque riche brave, enfant de trésorier, m'en prêtait toujours un, quand il était question de faire de telles cavalcades.

La nuit, nous allions donner la musique aux dames, et fort souvent nous faisions des ballets que nous dansions aux meilleures maisons de la ville, où nous combattions toujours pour notre nouvelle vertu, à qui jamais l'on n'en avait vu de semblable. Les bourgeois blâmaient nos galanteries ; les hommes de courage les approuvaient ; chacun en parlait diversement et selon sa passion. Au Louvre, au Palais et aux festins, nos exploits étaient les entretiens ordinaires. Ceux qui voulaient jouer quelque bon tour se rangeaient

en notre compagnie ou réclamaient notre assistance. Les plus grands seigneurs mêmes étaient bien aises d'avoir notre amitié, quand ils désiraient punir de leur propre mouvement quelqu'un qui les avait offensés, et nous priaient de châtier son vice comme il fallait. Néanmoins, avec le temps, notre compagnie perdit un peu de sa vogue : la plupart étaient forcés de s'en retirer, songeant à se pourvoir de quelque office pour gagner leur vie et épouser quelque femme ; étant sur ce point-là, ils ne pouvaient plus se mêler avec nous.

Il y en avait bien quelques nouveaux qui paraissaient le nombre ; mais ce n'étaient pas des gens qui me plussent. Leur esprit ne soupirait qu'après une sottise friponnerie et une brutale débauche : pourtant je tâchais de supporter leur humeur, quand je me trouvais avec eux ; mais je ne les hantais que le moins qu'il m'était possible, et me tenais fort souvent chez moi, feignant d'être mal disposé, pour éviter leur fréquentation. En ce temps-là, j'étudiai à tout reste, mais d'une façon nouvelle, néanmoins la plus belle de toutes : je ne faisais autre chose que philosopher et que méditer sur l'état des hommes, sur ce qu'il leur faudrait faire pour vivre en repos, et encore sur un autre point bien plus délicat, touchant lequel j'ai déjà tracé le commen-

cement d'un certain discours que je vous communiquerai. Je vous laisse à juger si cela n'était pas cause que j'avais davantage en horreur le commerce des hommes ; car dès lors je trouvai le moyen de les faire vivre comme de petits dieux, s'ils voulaient suivre mon conseil.

Toutefois, puisqu'il faut essayer d'étouffer le désir des choses qui ne se peuvent faire, je ne songeai plus qu'à procurer le contentement de moi seul. Me délibérant de suivre en apparence le trac ^(a) des autres, je fis provision d'une science trompeuse, pour m'acquérir la bienveillance d'un chacun. Je m'étudiai à faire dire à ma bouche le contraire de ce que pensait mon cœur, et à donner les compliments et les louanges à foison aux endroits où je voyais qu'il serait nécessaire d'en user, gardant toujours néanmoins ma liberté de médire de ceux qui le méritaient. J'avais bien intention de rencontrer quelque grand seigneur qui me baillât appointement, pour rendre ma fortune mieux assurée, mais je n'avais guère envie de m'asservir sous des personnes qui ne fussent pas dignes de commander, car j'avais reconnu le mauvais naturel des courtisans.

Un de mes amis me mena un jour chez une demoiselle appelée Luce, me disant que c'était

(a) Trace.

la femme du meilleur discours qui se pût voir, et que je ne manquerais point à trouver en sa compagnie des plus beaux esprits du monde, parmi lesquels j'aurais de l'honneur à faire éclater mon savoir : elle avait aussi appris de lui qui j'étais, et que je la viendrais visiter ; de sorte qu'elle me fit un bon accueil et me donna place près d'elle ; il y avait encore, pour l'entretenir, beaucoup d'hommes bien vêtus, qui, à mon avis, n'étaient pas les moindres de la cour. Je prêtai l'oreille pour ouïr les bons discours que je m'imaginai qu'ils feraient. De tous côtés je n'entendis rien que des vanteries, des fadaises et des contes faits mal à propos, avec un langage le plus galimatias et une prononciation la plus mauvaise que l'on se puisse figurer ⁽¹⁾.

— C'est une étrange chouse, mademoiselle, disait l'un en retroussant sa moustache, que le bon hasard et moi sommes toujours en guerre : jamais il ne veut loger en ma compegnie : quand j'aurais tout l'argent que tiennent les trésoriers de l'Épargne, je le perdrais au jeu en un jour.

— C'est signe que les astres, disait un autre, vous décocheront une influence qui suppliera l'amour de métamorphoser votre malheur au jeu en un bonheur qu'il vous donnera en femme.

— Je ne sais quel édit fera le ciel là-dessus, reprit le premier, mais je vous appelle en duel

comme mon ennemi, si vous n'ouvrez la porte de votre âme à cette croyance que, pour être des favoris du destin en mon mariage, il me faut avoir une épouse semblable à mademoiselle.

— Que vous êtes moqueur ! lui dit Luce en lui serrant la main et en lui souriant.

— Je vous veux donner des marques plus visibles que le soleil, reprit-il, comme je vous chéris d'une amour toute léale : mon cœur flottera toujours dans la mer de deux cents millions de pensées, à l'appétit glouton de l'ouest et sur-ouest de mes désirs, jusques à tant que je vous aie fait paraître (belle beauté) que je vous adore avec une dévotion si fervente que...

Il en demeura là-dessus, s'égarant en ses conceptions. Or il disait toutes ces paroles à l'oreille de Luce, pour montrer qu'elles étaient fort secrètes ; mais, par une sottise admirable, il ne laissa pas de les prononcer un peu haut, afin que chacun les ouît, croyant qu'elles fussent extrêmement bien arrangées.

Tôt après, changeant de discours, il vint à dire :

— Mon âme était dernièrement si grosse d'envie d'avoir une terre qui me plaisait, que j'en donnai trois cent mille livres, encore qu'elle n'en vaille au plus que deux cent cinquante ; désormais je désire que l'on m'appelle du nom de cette belle possession.

« Mon Dieu ! ce dis-je en moi-même, qu'est ceci ? Un homme, qui se croit des plus braves du monde veut porter le nom d'une terre, au lieu que la terre devrait porter le sien : quelle faquinerie ! Que ne s'acquiert-il plutôt un beau titre par sa générosité ! » Me tournant alors vers un autre endroit, j'en vis deux qui parlaient ensemble, et n'eus plus d'attention que pour leurs discours :

— Quel jugement faites-vous de mon habit ! disait l'un, n'est-il pas de la plus belle étoffe pour qui jamais l'on ait payé la douane à Lyon ? Mon tailleur n'entend-il pas bien les modes ? c'est un homme d'esprit, je l'avancerai, si je puis : il y a tel bourgeois qui a un office aux finances qui ne le vaut pas ; mais que me direz-vous de mon chapeau ? cette forme vous plaît-elle !

— Hélas ! monsieur, répondit l'autre, je trouve tout ce que vous avez extrêmement parfait ; tant plus je vous contemple, tant plus je suis ravi d'admiration : je ne crois pas que les anges soient mieux vêtus dans le ciel que vous l'êtes sur la terre, quand ils auraient six aunes chacun de l'étoffe du ciel pour se faire un habit dont la broderie serait faite avec des étoiles. Seigneur Dieu, vous êtes un Adon ! combien de Vénus soupirent pour vous ! que les charmes de votre

rotonde ^(a) sont puissants ! que cette dentelle si bien retroussée a d'appas pour meurtrir un cœur ! toutefois en voilà un côté qui a été froissé par votre chapeau, dont les bords sont un peu grands ; faites-en rogner, je suis votre conseiller d'État en cette affaire, je vous le dis en ami, ce n'est pas pour vous dépriser. Je sais bien que vous avez assez d'autres rares vertus ; car vous avez des bottes les mieux faites du monde, et surtout vos cheveux sont si bien frisés, que je pense que les âmes qui y sont prises s'égarent dedans comme en un labyrinthe.

— Le plus cher de tous mes amis ! lui dit l'autre en le baisant à la joue, vous me donnez des louanges que vous méritez mieux que moi ; l'on sait que vos braves qualités vous font chérir de la majesté réelle ; qui plus est, l'on a connaissance que vous êtes la seule pierre calamite ^(b) de tous ces courages de fer qui vivent à la cour. J'entends parler des dames qui, nonobstant leur dureté, sont navrées des flèches de vos yeux, et n'ont point de feu dont votre beauté n'ait été l'allumette.

L'autre répondit là-dessus, avec une vanterie étrange, que certes il y avait quelques dames qui l'affectionnaient ; et, pour le témoigner,

^(a) Collerette.

^(b) Aimant.

il montra un poulet, que possible il avait écrit lui-même, disant qu'il venait d'une amante.

Cet entretien-là ne me plaisant pas, je retournai à celui des autres, qui n'était pas de beaucoup meilleur : ils jugeaient des affaires d'État comme un aveugle des couleurs, et celui qui avait parlé de sa terre, faisant extrêmement le capable, disait que, depuis que le roi l'avait démis d'une certaine charge qu'il avait, il n'y avait rien eu que du désordre dans la France, et que c'était lui qui avait été la cause qu'elle s'était longtemps maintenue en paix. Là-dessus l'on vint à parler de guerre, et chacun conta les exploits imaginaires qu'il y avait mis à fin. Parfois il y en avait qui disaient qu'on appelât leurs pages, d'autres leurs gentilshommes suivants, pour montrer seulement qu'ils en avaient, et, s'ils leur donnaient quelque message à faire, c'était pour paraître grandement affairés.

J'étais si las de voir leurs simagrées, et d'entendre leurs niaiseries, que j'eusse donné tout ce que l'on eût voulu pour être dehors. Enfin, tout le monde s'étant levé pour saluer un seigneur nommé Clérante ⁽¹⁾, qui arrivait, je trouvai moyen de m'échapper parmi la confusion, après avoir fait une petite révérence à la compagnie, qui, je pense, n'en vit rien.

Ayant rencontré au sortir celui qui m'avait

fait aller là-dedans, je lui dis que véritablement tous ceux que j'y avais vus avaient beaucoup d'éloquence, mais que c'était à la mode du siècle, où parler beaucoup, c'est parler bien ; que rien n'était si sot ni si vain que leur esprit ; que, si la cour n'avait point de plus habiles personnages, j'étais content de ne la point voir, et que je m'étais abstenu de parler, non point pour mieux entendre les autres et y apprendre davantage de leur savoir, mais afin de ne leur point donner occasion de me tenir quelques-uns de leurs discours, qui m'eussent été encore plus ennuyeux s'ils se fussent adressés particulièrement à moi. Je lui contai comme j'avais remarqué la sottise étrange qu'ils faisaient paraître, usant à tous coups de sept ou huit mots affectés entre eux, et qu'ils croyaient s'être montrés bien habiles hommes, quand ils disaient : *Très indubitablement ; ils allèrent ; ils parlèrent ; vous avez bien de la propriété ; vous êtes fort admirable ; vous vous piquez de jouer du luth et de faire l'amour ; vous avez tout plein d'habitudes chez les ministres des affaires de l'État ; vous êtes en bonne posture chez M. le surintendant ; vous êtes dans le grand commerce du monde ; vous êtes un homme d'intrigues*, et quelques autres inventés de nouveau.

La réponse que j'eus de cet ami fut qu'il connaissait bien, par le train qui était à la porte,

quelles personnes étaient dedans la maison de Luce, et que c'étaient des seigneurs et des gentilshommes estimés pour les meilleurs esprits de la France. Je lui répliquai là-dessus qu'au royaume des aveugles les borgnes sont les rois.

Cependant Clérante, à ce que j'ai su depuis, me connaissant, parce que je lui avais été autrefois montré par quelqu'un, s'informa de Luce si elle avait eu bien du plaisir en mon entretien. « Car, disait-il, j'ai ouï dire que ce jeune gentilhomme fait extrêmement bien des vers, a les pensées les plus belles, le langage le plus poli et les pointes les plus vives du monde. »

— Je l'ai ouï dire aussi, lui repartit Luce, mais il ne m'en est rien apparu ; je pense que c'est plutôt sa statue envoyée ici par art magique que lui-même, car je n'ai rien vu auprès de moi qu'une souche sans parole, qui ne répondait que par quelque signe de la tête aux demandes que je lui faisais quelquefois, et qui a fait sa sortie sans aucun compliment.

— Vous verrez, dit Clérante, qu'il y a quelque mécontentement en lui ; je le veux gouverner ; qui est-ce qui me donnera sa connaissance ?

Luce lui répondit que ce serait le gentilhomme qui m'avait introduit chez elle. Clérante lui en parla quelques jours après, et, suivant sa prière, je l'allai voir, en intention de lui faire paraître

ce que j'étais. Je l'abordai avec des compliments sortables à sa qualité, et l'entretins plus de deux heures sur divers sujets, sans qu'il se lassât de m'entendre. A la fin je lui montrai mes vers, qui, à son dire, lui plurent davantage que tous ceux qu'il avait vus à la cour. Après cela, il me parla de Luce, me dit qu'elle se plaignait extrêmement de ce que, l'ayant été visiter, je n'avais daigné ouvrir la bouche pour repaître ses oreilles des douceurs de mes discours. Le bon naturel de ce seigneur me convia à ne lui rien celer, et à lui dire que, quand j'eusse eu les rares qualités qu'il m'attribuait, je n'eusse pas pu le résoudre à parler, d'autant qu'il y avait des gens avec Luce à qui les bons et solides discours étaient comme le soleil aux aveugles. Il confirma mon dire, et m'avoua que ce n'étaient que des badins, mais qu'il me ferait discourir avec Luce, sans être interrompu par de telles gens, et que je trouverais bien en elle un autre génie. Comme de fait m'y ayant mené peu de temps après, je reconnus que la louange qu'il lui donnait était juste ; aussi vit-elle tout de même qu'il ne fallait guère que je ne fusse ce qu'on lui avait dit.

Quelques jours après, il tomba entre les mains de Clérante une certaine satire qui médisait librement de presque tous les seigneurs de la

cour : il y était aussi compris : mais tout ce que l'on avait su dire, c'est qu'étant marié à une belle femme il ne laissait pas de chercher la fortune ailleurs. Je m'amusai à philosopher sur cette pièce en sa présence, et fis dessus un admirable jugement.

— Je m'en vais gager ma vie, ce dis-je, que c'est Alcidador qui a fait faire ceci.

— Pourquoi croyez-vous que ce soit ce seigneur plutôt qu'un autre ? repartit Clérante.

— Je m'en vais vous l'apprendre, lui dis-je ; vous ne me nierez pas qu'il est le plus vicieux de la cour, car même je vous l'entendis avouer hier. Or ceux qui ne sont point en cette satire-ci sont exemptés d'y être par leur vertu signalée ; mais, pour lui, je ne sais à quel sujet le poète ne l'a pas mis sur les rangs, si ce n'est à cause qu'il n'a composé ceci qu'à sa persuasion.

Ma conjecture sembla infiniment bonne, et Clérante eut l'opinion que je disais la vérité. Là-dessus il tira encore d'autres vers de sa pochette, qu'il avait trouvés à ses pieds dedans le Louvre, et ne les avait pas lus tout du long. Tandis qu'il parlait à un sien ami, je les lus tout à fait, et vis qu'ils n'en voulaient qu'à lui : l'on lui reprochait là-dedans qu'il était stupide, ignorant et ennemi mortel des hommes de lettres.

— Monsieur, lui dis-je, je vous supplie de me permettre que je brûle ce papier-ci.

— Non ferai, répondit-il, jusqu'à tant que j'aie vu entièrement ce qu'il contient.

— Ce sont les plus grandes faussetés du monde, lui répliquai-je.

— Il n'importe donc pas que je les voie, reprit Clérante.

— Elles vous irriteront, lui dis-je.

— Nullement, me répondit-il ; si l'on m'accuse de quelque chose que j'aie véritablement commise, j'en tirerai du profit et tâcherai de me rendre désormais si vertueux, que je ferai enrager l'envie de n'avoir plus d'occasion de tourner ses armes contre moi ; et si au contraire l'on me blâme sans cause, je ne me soucierai non plus de la médisance qu'un généreux lion se soucierait de l'aboi des petits chiens qui courraient après lui : l'on ose bien crier à l'encontre de moi, mais personne n'ose me mordre.

Cela dit, j'allai à part avec lui, et connaissant la grandeur de son courage, ne feignis point de lui montrer le pasquil (a). L'ayant lu, il me dit en riant :

— Eh ! ces gens-là sont bien menteurs de dire que je n'affectionne point les hommes de lettres ;

(a) Pamphlet.

ils ne savent pas la doctrine que vous avez, ou bien ils ignorent combien je fais état de vous.

Je le remerciai de la courtoisie qu'il témoignait envers moi, et lui demandai si jamais aucun poète ne l'avait prié de quelque chose qu'il ne lui eût point accordée : il songea quelque temps et me dit qu'il n'y avait pas trois mois qu'un certain homme lui avait présenté des vers à sa louange, pour lesquels il lui avait promis de lui faire bailler cinquante écus, mais qu'il croyait que ses gens avaient restreint sa libéralité.

— Pour le sûr, c'est donc celui-là qui a fait ces vers-ci en indignation, lui dis-je alors : je me doute bien qui est le personnage, et, qui plus est, je sais qu'il s'est mis maintenant au service d'Alcidamor ; c'est lui aussi, sans doute, qui a composé l'autre pièce.

— Cela peut bien être, dit Clérante : quand il venait ici, il ne me chantait autre ramage, sinon qu'il me rendrait immortel, si je le favorisais de quelque honnête récompense.

— Ah Dieu ! le pauvre vendeur d'immortalité ! m'écriai-je, sa marchandise n'est pas de bon aloi ; les vers qu'il a faits, il n'y a pas six ans, sont déjà au tombeau !

— Si est-ce qu'il se vantait qu'il n'y avait que lui qui eût des griffes assez aiguës pour monter sur la croupe de Parnasse, me dit Clérante.

— Monsieur, lui repartis-je, quand nous mangeons quelque croûte de pain, il nous est avis que nous faisons un bien grand bruit ; mais il n'y a personne que nous qui l'entende. Ainsi en est-il de ce pauvre rimailleur ; ses œuvres ne paraissent bruyantes qu'à ses oreilles : examinons sa pièce sans prendre garde au sujet dont elle traite, nous l'avons déjà condamné en cela.

Après ces paroles, je montrai à Clérante toutes les fautes de la satire, et lui promis que j'y répondrais, afin d'effacer les mauvaises impressions que les courtisans pourraient avoir de lui : d'un autre côté, il s'efforça de rendre menteurs tous ceux qui l'accuseraient désormais d'ignorance, et se donna deux heures le jour, pour être seul avec moi dans son cabinet, et y apprendre à discourir en compagnie, sur toute sorte de sujets, bien d'une autre façon que ne font la plupart de ceux de la cour, qui tiennent des propos sans ordre, sans jugement et sans politesse. A n'en point mentir, il avait auparavant un peu haï les lettres, et même avait blâmé quelques personnes qui s'y adonnaient, ne croyant pas que ce dût être l'occupation d'un homme noble. Mais je lui avais ôté cette imagination-là, en lui remontrant doucement que ceux qui veulent commander aux autres doivent avoir plus d'esprit, non pas plus de force, ainsi qu'entre les

bêtes brutes. Au reste, pour se venger un peu du poète qui avait médité de lui, il lui fit épousseter le dos à coups de bâton.

Sa bonne volonté s'augmentant de jour en jour envers moi, il fut curieux de s'enquérir des commodités que j'avais : je me fis encore plus pauvre que je n'étais en effet, afin de l'induire à m'assister, et je me vis incontinent prié de demeurer avec lui. Il m'offrit un appartement honnête, que j'acceptai, pourvu que j'eusse toujours ma franchise, et qu'encore que je lui rendisse des services, que malaisément pouvait-il espérer d'un autre, je n'eusse point la qualité de serviteur. Il me promit qu'il ne me tiendrait jamais que comme son ami : je me mis donc en sa maison, où je reçus des preuves infinies de sa libéralité, et m'assouvís entièrement des braveries.

J'étais ordinairement monté sur un cheval de deux cents pistoles, en piquant lequel je faisais presque trembler la terre, et toujours j'étais suivi d'hommes et de laquais. Ma mère fut comblée de contentement recevant les nouvelles de ma bonne fortune, que je lui mandai par mes lettres. Je pris vengeance de ceux qui m'avaient morgué autrefois, en les morguant tout de même. De mes anciens camarades, il n'y en avait plus que deux ou trois de qui je fisse état ; pour les autres que j'avais fait semblant de chérir à cause du profit

que j'en tirais (ce qui est une invention dont l'on se peut quelquefois servir sans devoir craindre un juste blâme), je ne traitais plus avec eux si familièrement, pour leur montrer qu'ils n'étaient rien au prix de moi, et qu'ils se rendaient désagréables par leurs imperfections. La bande des *généreux* se dissipa alors tout à fait, n'ayant plus personne qui eût assez d'esprit et assez de courage pour la maintenir en un état florissant. De petites coquettes, qui m'avaient autrefois méprisé, eussent bien voulu alors être en mes bonnes grâces ; mais je leur faisais la nique.

Mon coutumier exercice était de châtier les sottises, de rabaisser les vanités et de me moquer de l'ignorance des hommes. Les gens de justice, de finance et de trafic passaient journellement par mes mains, et vous ne vous sauriez imaginer combien je prenais de plaisir à bailler des coups de bâton sur le satin noir. Ceux qui se disaient nobles, et qui ne l'étaient pas, ne se trouvaient pas non plus exempts de ressentir les justes effets de ma colère. Je leur apprenais que d'être noble, ce n'est pas savoir bien piquer un cheval, ni manier une épée, ni se pannader avec de riches accoutrements, et que c'est avoir une âme qui résiste à tous les assauts que lui peut livrer la fortune, et qui ne mêle rien de bas parmi ses actions. Il semblait que, comme Hercule, je ne

fusse né que pour chasser les monstres de la terre : toutefois, pour dire la vérité, il n'y avait pas moyen que j'opérasse du tout en cela, car il faudrait détruire tous les hommes qui n'ont plus rien maintenant d'humain que la figure. Je ressemblais aussi à cet autre Hercule gaulois ⁽¹⁾ qui attirait les personnes par les oreilles avec des chaînes qui sortaient de sa bouche ; je le puis dire sans vanité, et que ceux qui m'oyaient discourir, avec la modestie que je gardais quelquefois, étaient attirés à me vouloir du bien.

Que si Clérante faisait quelque chose dont je croyais qu'il méritât d'être repris, ma censure était si douce qu'elle ne l'offensait aucunement : joint qu'elle ne se faisait qu'en secret. L'on dit que Diogène, étant mis en vente avec des autres esclaves, fit crier s'il y avait quelqu'un qui voulût acheter un maître, et que de fait celui qui l'acheta souffrit d'être maîtrisé par lui, recevant les enseignements de philosophie qu'il lui donna : ainsi j'étais au service d'un maître qui me nourrissait et me baillait bon appointement, et je prenais de l'autorité sur lui, et lui commandais qu'il s'abstînt de beaucoup de choses ; je m'y comportais aussi d'une façon qui ne lui était point désagréable, et tout autre que moi n'y eût pas réussi de la sorte.



NOTES

Page 41. — (1) La satire des gens de justice est un lieu commun des conteurs gaulois. Voir Rabelais, du Fail, les *Caquets de l'Accouchée* (Journées II et III), la Satire IV de Courval-Sonnet (1622), l'*Adieu du Plaideur à son argent* (1624), et une histoire de plaideur plumé au chapitre III d'*Eutrapel*, que Sorel a imité ici.

Page 47. — (1) Plaisanterie classique, qu'on retrouve dans *Bruscambille*.

Page 54. — (1) Cette anecdote vient des *Facétieux devis* de Moulinet, qui reproduit la nouvelle XCIX de *B. des Périers*.

Page 56. — (1) Ici fut ajoutée en 1633 une anecdote où un Suisse prend un singe pour le fils d'un tavernier. Elle se retrouve dans le *Réveil-matin des Esprits mélancoliques* (1643), et n'est pas sans reprendre des traits du *Baron de Fœneeste*.

Page 58. — (1) Les histoires d'esprits, de maisons hantées, de revenants étaient fort à la mode. (V. *Caquets de l'Accouchée*, II.) Les exploits des Rose-Croix faisaient jaser tout Paris. Et l'on

connaît les sévices du fantôme galant qu'on appela le *Tâteur*...

Page 59. — (1) Anecdote reproduite par Tallemant et par le sieur d'Ouville (*Contes*, I, 66).

Page 62. — (1) Cette anecdote de domestiques infidèles a été supprimée dans les éditions postérieures. Sorel semble bien avoir plus de scrupules dans le familier que dans la grossièreté. C'est un indice du goût de l'époque.

Page 65. — (1) En province, les collégiens cantonnaient souvent chez des particuliers ; les répétiteurs-aubergistes du genre d'Hortensius régnaient surtout à Paris. Encore le collège de *Lisieux*, rue Saint-Étienne-des-Grecs, était-il de grand renom.

Page 66. — (2) Les *messiers* étaient des gardes-champêtres privés, dont l'office se bornait au temps des moissons (*messis*?)

Page 67. — (1) Le pédant avare, sale et ridicule est, comme on sait, un héros traditionnel dans la littérature comique de France et d'Italie. On lira à ce sujet la notice très complète du *Barbon* de Balzac (1665, tome II). On trouvait le Pédant chez Berni, Caporali, Régnier et Larrivey (*Le Laquais*, la *Fidèle*). Il était le protagoniste de l'*Histoire comique* qu'entreprit Théophile de Viau : *Le Pédant Sydias*. Les sources de Sorel sont probablement dans les *Joyeux Devis*, dans *Eutrapel* (XIII), dans *Bruscambille* (Discours facé-

tieux d'un Pédant...), dans la *Satire contre maître Asinus*. Le *Bruscambille* de 1615 semble même avoir fourni un thème complet à *Francion* pour la page suivante, avec le célèbre *Euphormion* de Barclay (livre II, 4 et 5). Au reste Sorel a remis un pédant, Gastrimargue, dans son *Polyandre*. Tout ceci diminue la sincérité réaliste qu'on pourrait attendre d'un auteur qui vécut comme son héros... A la même époque, les romans picaresques décrivent semblablement les « pupilages » espagnols. (V. *Pablos de Ségovie* de Quevedo, *Marcos de Obregon*, *Gusman d'Alfarache*, etc...)

Page 69. — (1) Ici est ajouté en 1633 un trait qui annonce l'*Avare*. Hortensius a fait inscrire la sentence *Ne quid nimis* sur la porte de sa cuisine.

Page 74. — (1) Ces quelques lignes, dont le style fut modernisé en 1633, donnent un pastiche de l'archaïsme des *Amadis*. Elles sont imitées dans l'*Orateur inconnu* (1626). Pour *Morgant le Géant*, c'est, à l'origine, un roman italien.

Page 75. — (1) Un *poste* est un chenapan. Au xvi^e siècle, il s'emploie pour laquais, *postillon*, galopin.

Page 76. — (1) *Raquedenaze* = racle-denier.

(2) *Avoir la salle* = être fouetté publiquement.

Page 81. — (1) Cadeau traditionnel qu'on offrait au régent à l'occasion des congés de la mi-juin : c'était l'époque de la foire du *Lendit* à Saint-Denis, qui s'ouvrait à la Saint-Barnabé.

Page 82. — (1) *Despautère* était l'auteur de manuels

de grammaire, rédigés en latin, et en usage depuis la fin du xv^e siècle. L'exemple cité équivaut à « Goinfre ne donne rien ».

— (2) *Passer par les piques*, c'est souffrir mille morts.

Page 83. — (1) Les externes portaient le surnom de *galoches*. Sans doute à cause de leurs chaussures de ville (Lincy).

Page 84. — (2) La *Saint-Rémy* équivalait à la rentrée d'octobre.

Page 90. — (1) Le calembour sur *chemise* est déjà au répertoire de Tabourot des Accords (chap. des Allusions). On le retrouve dans *Bruscambille*. Quant à l'Empereur de la classe, c'était le premier, selon un système d'émulation qui date de Quintilien.

— (2) *Textor* (Tixier) est un auteur de manuels rhétoriques du xvi^e siècle.

Page 92. — (1) Sorel, dans la *Maison des Jeux* (1630, I, 3), déclare avoir gardé bon souvenir de ces théâtres de collège.

Page 93. — (1) Ici est supprimé un passage de l'édition de 1623 : il s'y agissait d'une mésaventure de scène fort analogue à la suivante.

Page 97. — (1) L'histoire du *Pédant amoureux* est encore un thème connu. Voir les *Descriptions pathétiques* de Tabourot, et même le *Parnasse Satyrique*, ainsi que le *Nouveau Recueil des pièces comiques* où se trouve un manuel de l'amoureux

ridicule. Sorel a repris cela dans le *Polyandre* et dans l'*Anti-roman* (remarque XIV). Et il va de soi que cette tradition aboutit à Thomas Diafoirus.

Page 99. — (1) Il s'agit ici de ce qu'on appelait le style Nervèze, du nom d'un romancier galant, qui mourut après 1622, à une date mal déterminée. Mais Sorel imite plus généralement un genre comique fort répandu, celui des *Galimatias* de Bruscombille, des *Jeux de l'Inconnu* de Cramail (1630), et des recueils de *Lettres facétieuses*. On en voit aussi des traces jusque dans la *Satire Ménippée* et dans les recueils priapiques, le *Parnasse* ou l'*Espadon* ! — Nervèze est ridiculisé par du Lorens (satire XXVI), par Gautier-Garguille, par Théophile, dans son *Histoire Comique*, dans les *Jeux de l'Inconnu* et par Sorel même dans le *Royaume de Sophie* de 1659.

Page 102. — (1) La première anecdote touchant le bon roi Henri est reproduite dans le *Réveil-Matin*, en 1656 ; la seconde dans les *Contes* d'Ouville (1644). Elles appartenaient évidemment à la tradition commune.

— (2) Maître Gonin fut un escamoteur célèbre vers 1540.

Page 104. — (1) *N'as-tu pas lu l'Art d'Aimer du bon Ovide ?*

— (2) Jean Second est le poète latin de

Hollande, mort en 1536. Ce passage n'existe pas dans l'édition primitive.

Page 106. — ⁽¹⁾ *L'amour guérit les blessures qu'il inflige.* — Et plus loin : *Seul le mal d'amour ne souffre pas médecin* ; cette citation est du reste fausse pour le texte et le sens (*Prop.*, II, 1, 58).

Page 107. — ⁽¹⁾ *Il écorchait la langue latine.* Tabourot parle des « Excorilinguilatins ».

Page 109. — ⁽¹⁾ On prononçait évidemment *un ô plein*. Calembour traditionnel.

Page 114. — ⁽¹⁾ *Bacchus est traître au combat. Il frappe à la tête d'abord, puis aux jambes.* Allusion à Plaute. *Pseudolus*, V. — *Medius Fidius* = par ma foi ! et *Salva pace* = avec votre permission.

Page 116. — ⁽¹⁾ *Viédaze*, mot gascon : *mentula asini*.

Page 118. — ⁽¹⁾ Jeu de balle, avec poursuite.

Page 121. — ⁽¹⁾ *Margajat* équivaut à topinambou. Plus haut *escampativos*, ailleurs *escamper* = escampette, s'échapper.

Page 122. — ⁽¹⁾ *Mômerie cimmérienne* = carnaval fantastique.

Page 124. — ⁽¹⁾ Monnaies diverses : *double* = 2 deniers, *blanc* = 5 deniers, *douzain* = 12 deniers.

Page 128. — ⁽¹⁾ C'était un lieu commun que de se moquer des piétons porteurs de bottes. Voir *Fœneste*, chap. III. *La Grande propriété des bottes* (1616). *La Commodité des bottes* (1629). *Le Sati-rique de la Cour* (1613). La satire VIII de du Lo-

rens — et surtout la *Louange de l'utilité des Bottes* (1622) d'un certain Rozandre qui est sûrement Sorel, et qui a fourni tout un passage à la suite du *Francion*.

Page 132. — ⁽¹⁾ *Au denier seize* = à 6,25 pour cent.

Page 136. — ⁽¹⁾ Tout ce passage est inspiré d'Érasme, *Ementita nobilitas*.

Page 139. — ⁽¹⁾ Cette diatribe est inspirée des textes de la *Querelle des Femmes*, alors violente. Cf. Bonaventure des Périers (Nouv. LXV) et les *Plaisants Contes* de Moulinet, à quoi sont empruntées les injures d'Hortensius, lesquelles sont remises par Furetière dans la bouche de Charoselles-Sorel (*Rom. bourg.*, livre I) ; cela est assez piquant.

Page 141. — ⁽¹⁾ En 1633, Sorel introduit ici un alinéa qui explique ce revirement d'opinion chez le père et fait allusion à ses propres alliances de famille.

Page 143. — ⁽¹⁾ Ici est en germe le *Berger Extravagant*.

Page 144. — ⁽¹⁾ Passage remplacé en 1633 par ce texte : « M'étant remis à revoir mes écrits de philosophie que notre régent nous avait dictés, je les conférai avec les meilleurs auteurs que je pus trouver, si bien que par mon travail je me rendis assez instruit en chaque science, pour un homme qui ne voulait faire profession d'aucune particulièrement. » C'est la formule de l'« honnête homme ». Notre texte a paru *libertin* à Sorel,

et semblait offert aux foudres du P. Garasse (*Doctrine curieuse des Beaux Esprits*, I, 7), sans parler d'un passage violent et romantique du L. VII, qui fut aussi aboli en 1633. V. Introduction, p. 31.

— (2) Les nouvelles aventures du héros annoncent nettement celles de Dorilas dans la *Maison des Jeux* (II, 1), 1642.

— (3) Les *Chartreux* étaient situés près de l'Observatoire actuel.

Page 146. — (1) Ces griefs contre la nouvelle noblesse de robe sont développés dans le *Roman satirique* de Lannel (1623) et dans Courval-Sonnet (Sat. IV).

Page 151. — (2) *Miraumont* avait été un illustre duelliste.

Page 156. — (1) Forme gasconne pour âne. Ces mots gascons vinrent à la mode au xvi^e siècle.

Page 159. — (1) L'histoire du jeune homme pauvre n'a pas autant d'originalité romantique qu'on pourrait croire. Cf. l'*Espadon Satirique*, qui nous parle des écoliers coupeurs de bourses, les *Grands Jours de M. Huet* (1622) et les *Caquets de l'Accouchée* (1622, II).

Page 164. — (1) Il y a là quelque confiance sincère, Sorel ayant été longtemps habitué des libraires, poète pour ballets et secrétaire de grands seigneurs. Sa fierté professionnelle, exprimée plus loin, se retrouve dans l'*Amour philosophique de*

Cléomède (1640, 192). Mais l'idée que la poésie console des malheurs est courante dans la littérature érotique (*Trésor des plus belles chansons*, 1624).

Page 168. — ⁽¹⁾ La satire des mœurs littéraires se retrouve dans l'*Espadon* (satire à Théophile dans Courval (XII) ; et le passage est repris dans la *Science Universelle* (367). Tous les thèmes sont pareils dans la préface du *Berger Extravagant* (1627).

Page 175. — ⁽¹⁾ Ici est ridiculisé l'enthousiasme des disciples de Guez de Balzac, le grand épistolier, l'« unique éloquent ». Cf. *Ménagiana* (t. III), une lettre de Lannel à Saint-Chamas, et la *Bibliothèque française* (p. 110). — Dans la suite du *Francion*, Sorel fit reparaître Hortensius et lui prêta des phrases de Balzac.

Page 178. — ⁽¹⁾ Sorel en veut ici à Malherbe, comme tous les indépendants d'alors. Ces deux satires n'existent pas dans le roman de 1623.

Page 181. — ⁽¹⁾ *Vanini*, athée italien, fut brûlé en 1619 à Toulouse. *Diagoras*, athée grec, vécut au ^v^e siècle. En 1618, on brûla Jean Fontaines en place de Grève, Théophile venait d'être poursuivi, le P. Garasse sévissait. Sorel tient ici à se séparer des libertins. En 1623, *Francion* se posait en héros incrédule (Livre VIII). Mais dès 1633, le roman fut enrichi de discours moraux destinés à effacer cette impression-là.

Page 183. — ⁽¹⁾ Ce *Musidore* est un type composé de plusieurs « poètes crottés » dont Tallemant nous parle aussi : Laugier de Porchères, Maillet, Racan par endroits. Noter que Sorel collabora avec le premier au ballet des *Bacchanales*.

Page 185 — ⁽¹⁾ Ici est introduit en 1633 un autre trait : le bohème allant chercher des cotrets pour son feu et les faisant passer sous son manteau pour un luth.

Page 187. — ⁽¹⁾ Noms des héros de roman d'H. d'Urfé et de Camus. Plus tard, La Calprenède parlait de son drap *Mithridate*.

Page 188. — ⁽¹⁾ Allusion aux *Lettres* de Balzac et à leur succès.

Page 192. — ⁽¹⁾ Tout cet épisode manque au texte primitif. Il pourrait avoir un fond de réalité.

Page 193. — ⁽¹⁾ Cet *Alaric* s'appelait Jean Alary, compilateur, auteur de manuels pratiques.

— ⁽²⁾ Les *atournaresses* étaient les marchandes à la toilette. L'église du Sépulcre était aux Halles.

Page 195. — ⁽²⁾ Il s'agit de Charles I^{er}, duc de la *Vieuville* (dont *Géropole* est l'équivalent grec), capitaine des gardes écossaises. Il fut exilé en 1624 ; il existe contre lui un pamphlet de 1623 (*Mot à l'oreille de Mgr. le duc de la Vieuville*).

Page 202. — ⁽¹⁾ Cordier, dit *Bocan*, était un maître à danser de renom.

Page 203. — (1) La description du ballet est inspirée du *Palais d'Angélie* (1621), une des premières œuvres de Sorel (p. 134).

— (2) *Urgande*, la Déconnue, est une fée des « chevaleries » chères au jeune Francion.

— (2) Il est malaisé d'identifier ce *Philémon*. Ce n'est pas *Baradas* ; mais plutôt *Marcilly*, comte de Cypière, écuyer du roi ; Sorel éprouva son ingratitude dans des circonstances toutes semblables (cf. *Chemin de Fortune*, p. 266).

Page 208. — (1) L'*étoile poussinière* est le nom vulgaire des Pléiades.

Page 209. — (1) *Nivetteries* = illusions, poudre aux yeux.

Page 212. — (1) *Cassade* = défaite, mauvaise excuse.

Page 221. — (1) *Mélibée* représente l'abbé de *Bois-robert*, « goinfre de mœurs déréglées », nous dit Gui Patin. La satire est ici sincère, car le personnage était passé en Angleterre en 1625. Remarquons qu'il avait collaboré avec Sorel, en même temps que Porchères. Il fut un des premiers académiciens, et du reste poète de grand talent.

Page 222. — (1) Tallemant rapporte la même histoire sur lui ; mais il s'agit de la constitution d'une bibliothèque, trait plus vraisemblable et maladroitement déguisé ici.

Page 237. — (1) Ces discours ridicules de marquis, dont on connaît la fortune ultérieure, consti-

tuaient un cliché satirique. Voir les *Parodies* de Bruseambille et dans les *Jeux de l'Inconnu* la *Lettre d'Alidor à Pandolphie*, la satire VIII de Régnier et le *Courtisan grotesque* des *Jeux de l'Inconnu*. Pour la satire générale de la noblesse, lire le *Jugement sur notre siècle*, de 1623.

Page 241. — (1) On voit par la suite du roman que *Clérante* représente pour Sorel le protecteur idéal ; il lui a donné les bons traits de tous ses maîtres. Il faut y voir surtout Cramail, le plus lettré de tous, bel esprit et libertin sans remords.

Page 251. — (1) *L'Hercule Gaulois*, connu depuis Lucien, figure à la fin de la *Défense et illustration de la langue française*.

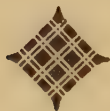


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
Note sur le texte.	37
LA JEUNESSE DE FRANCION	40
Chapitre Premier	40
Chapitre II.	89
Chapitre III	167
Chapitre IV	229
NOTES	253

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

THE
THE
THE



PQ1927. A68 1922



a39001



003888255b

8/68

7211

